

ROIS SANS ROYAUME

G. LENOTRE (Théodore Gosselin)

de l'Académie française

PARIS - FLAMMARION - 1934.

CHAPITRE PREMIER. — Hervagault ou Louis XVII ?

CHAPITRE II. — Les adieux de Fontainebleau.

CHAPITRE III. — Une idylle de Napoléon à Sainte-Hélène

CHAPITRE IV. — Les derniers jours de Charles X en France.

CHAPITRE V. — Trois rois sans royaume.

CHAPITRE VI. — L'exil de Henri V.

CHAPITRE VII. — Une souveraine en route pour l'exil.

CHAPITRE PREMIER

HERVAGAUT OU LOUIS XVII ?

A Meaux, pendant la foire de mai, en 1798, une marchande, venue de Paris pour la fête, aperçut, rôdant autour de sa baraque, un enfant vêtu, sur une chemise mousseline, d'une veste et d'un pantalon de nankin rayé : il avait à peu près treize ans, les traits fins, les cheveux blonds, les yeux bleus, et l'on distinguait, à sa lèvre supérieure, la trace d'une légère cicatrice.

Ses manières, d'ailleurs, semblaient distinguées, son allure était discrète, et, bien qu'il parût quelque peu timide et craintif, il était sans gaucherie et de mine intéressante.

Mme La Ravine — c'était le nom de la marchande foraine — invita le jeune garçon à faire son choix dans l'étalage ; mais il s'y refusa, alléguant qu'il n'avait pas d'argent. Elle s'étonnait qu'un enfant de tournure si élégante ne pût s'offrir un sucre d'orge ou un morceau de pain d'épice. L'enfant, subitement mis en confiance, raconta qu'il était étranger à la ville ; ses parents, riches fermiers de la Marne, habitaient aux environs de Damery ; il retournait en vacances chez son père ; mais, à Paris, on lui avait, par malheur, volé son porte-monnaie, et ses papiers, et il lui restait à peine un écu de six livres pour continuer à pied son voyage.

Encore, sur cette modique somme, devait-il prélever quelques francs pour désintéresser l'aubergiste de l'*hôtellerie du Dauphin*, où il avait pris son repas, et qui, en l'absence de passeport, refusait de l'héberger pour la nuit. Le petit voyageur ne savait donc où coucher, et c'était l'appréhension d'une nuit à la belle étoile qui le rendait si mélancolique.

Mme La Ravine avait bon cœur : elle offrit à l'inconnu l'hospitalité de sa baraque, qu'il accepta sans trop de façons. Le lendemain, réveillé à l'aube, il parlait de se mettre en route mais la brave femme, attendrie, lui conseilla vivement de prendre la diligence faisant le service de Paris à Strasbourg, et qui, en quelques heures, le déposerait au relais de Port-à-Binson, d'où il pourrait facilement gagner Damery. Elle lui remit, à cet effet, quatre louis, à titre de prêt : le jeune garçon remercia beaucoup, accepta l'argent, qu'il s'engagea à renvoyer dès qu'il serait rentré chez ses parents, et, dans l'après-midi, après avoir dit adieu à la charitable foraine, il se dirigea vers le bureau de la poste et s'assura une place dans la voiture publique. Le soir même, il quittait Meaux. Seulement, sans en avoir avisé Mme La Ravine, il avait retenu sa place, non pour Port-à-Binson, mais bien jusqu'à Strasbourg.

Quand, le lendemain, la diligence qui le portait, après avoir traversé Damery, arriva à Châlons, l'enfant était de nouveau à peu près sans argent le prix de son voyage avait absorbé presque en totalité les quatre louis de la foraine. Pourtant, comme il avait en poche quelque monnaie, il se fit servir à dîner, se garda bien

d'avouer au maître de poste sa détresse, et, le repas terminé, il reprit sa place dans la voiture qui, suivant la rue Sainte-Croix, passant sous la porte ci-devant Dauphine, se lança sur la route de Strasbourg.

Elle n'était pas à une lieue de la ville quand le jeune voyageur demanda à descendre. Une telle prétention n'avait rien d'insolite en ce temps d'interminables parcours, et Pérotte, le conducteur de la diligence, consentit à l'arrêt : l'enfant mit pied à terre et gagna une haie voisine derrière laquelle il disparut. Au bout de quelques instants, les postillons perdirent patience ; Pérotte appela le petit voyageur ; nulle réponse. L'homme alla jusqu'à la haie : personne. Il tourna autour des buissons, maugréant, appelant encore : le jeune garçon ne se montra pas. Les occupants de la voiture étaient descendus, eux aussi, et fouillaient les broussailles ; le regard s'étendait loin, dans cette contrée plate ; pourtant nulle part n'apparaissait le fugitif. On le héla dans toutes les directions, on cria qu'on allait partir, le laisser là... Cette menace resta sans succès : il fallut bien reprendre les places et se décider au départ. La diligence enfin poursuivit sa route et s'éloigna vers Vitry-le-François, qu'on appelait alors Vitry-sur-Marne.

L'ENFANT DU MYSTÈRE

Quand elle fut hors de vue, l'enfant, qui s'était glissé de fossé en fossé pour échapper aux recherches de ses compagnons de voiture, sortit de sa cachette et erra dans les champs, à l'aventure. Il parvint ainsi au bord de la Marne, passa la rivière et se dirigea vers un hameau posé au pied des coteaux de la rive droite. C'est le village de Mairy, distant de Châlons de deux lieues environ. Au premier paysan qu'il rencontra, il exposa qu'il était sans asile et s'effrayait de passer dans les champs la nuit prochaine. L'homme l'examina, eut pitié, et offrit de recueillir l'enfant, s'il se contentait de partager le lit d'un garçon de labour ; mais, à cette proposition, le petit vagabond se révolta, demandant, avec insolence, au villageois interdit *pour qui il le prenait* et s'il le trouvait fait de mine à vivre avec les valets. Le fermier le crut fou. Vexé, il alla conter sa rencontre au juge de paix de Cernon qui mit aussitôt le garde champêtre en campagne. Le soir même, le jeune aventurier était arrêté, et comme il se refusait obstinément à répondre aux questions que lui posa le juge de paix, celui-ci l'expédia, le lendemain, à Châlons, où on le mit en prison.

Dès son premier interrogatoire, il prit un air mystérieux il déclara son âge — treize ans — mais il ne pouvait faire connaître quels étaient ses parents, non plus que le lieu de sa naissance ni les endroits où il avait jusqu'alors séjourné. Pourtant, le magistrat insistant pour qu'il révélât au moins son nom, on entendit l'enfant murmurer : *On le cherche assez, on ne l'apprendra que trop tôt !* Il fallut bien se contenter de cette vague déclaration. D'ailleurs, le détenu se montrait plein de douceur et de résignation : Mme Vallet, femme du geôlier, et sa fille Catherine, spécialement chargées de sa surveillance, le trouvaient charmant. La police fit insérer dans les gazettes un avis au public annonçant qu'il existait dans la maison d'arrêt de Châlons un jeune garçon qui disait être âgé de treize ans, à peu près, *et dont l'extérieur n'accusait pas davantage* ; sa conversation décelait *une éducation plus qu'ordinaire*, et son costume, qu'on décrivait, n'était pas sans élégance. Mais la note resta sans effet ; nul ne se présenta pour réclamer le prisonnier et personne ne put, à son sujet, renseigner la justice.

Cependant, une semaine s'était à peine écoulée quand parvint à la maison d'arrêt une caisse adressée à l'inconnu par un expéditeur dont on ne put

découvrir le nom : la caisse contenait des comestibles de choix, une montre et un magnifique service d'argenterie dont on permit au prisonnier de faire usage et qu'il reçut en personnage habitué dès longtemps au luxe de la vaisselle Mate. Il se montrait, d'ailleurs, très délicat sur bien des points : il lui fallait du beau linge ; il ne supportait pas qu'on le fît coucher deux nuits dans les mêmes draps, et l'on dut changer tous les jours ceux de son lit. Il se commandait en ville des vêtements que le tailleur Hyacinthe lui fournait complaisamment ; chez l'apothicaire Melchior, il eut un compte de deux cents francs pour des eaux de toilette et des parfums. Il n'avait pas d'argent ; mais, avec une prodigalité qui semblait lui être naturelle, il n'en dépensait pas moins, et le geôlier payait pour lui : en quelques semaines, ce brave homme avança deux mille quatre cents livres, se déclarant, au reste, ravi de venir en aide à son intéressant pensionnaire.

SI C'ÉTAIT LE DAUPHIN ÉVADÉ DU TEMPLE ?

On pense bien qu'une si insolite aventure mettait le pays en émoi. La renommée de l'étrange vagabond que gardaient les prisons de Châlons s'était vite répandue dans la contrée ; chaque jour se présentait à la geôle quelque visiteur qui, sous prétexte d'identifier le mystérieux enfant, obtenait la permission de le voir et de causer avec lui. Une marchande de meubles de Châlons, Mme Saigues, qui avait fourni au prisonnier des tentures et des fauteuils [pour rendre son cachot habitable](#), ne cessait de vanter à ses clients la gentillesse et la distinction de l'enfant sans nom. Les trois demoiselles de Pinteville, dont les parents habitaient le château de Cernon, furent des premières à s'intéresser à lui. Bientôt il eut une véritable cour, composée de la ci-devant noblesse de la région parmi les plus assidus étaient M. et Mme Jacobé de Rambécourt, M. Adnet, notaire, M. de Beurnonville, ancien garde du corps de Louis XVI, M. de Torcy, Mme Jacobé de Vienne et Jacobé de Princy, M. Jacquier-Lemoine... On venait de Vitry, attiré par la curiosité, et l'on questionnait l'énigmatique personnage, respectueusement, car pour personne ceci ne faisait doute : c'était le fils de quelque très grand seigneur, dont, comme de tant d'autres, la Révolution avait ruiné la famille et tué les parents. Lui se laissait aduler, gardait le silence sur sa noble origine, se contentant d'accepter gentiment les hommages et les cadeaux. Le geôlier lui avait procuré un habillement de fillette, et, par les beaux jours, il ouvrait les portes à son pensionnaire qui allait, sous les belles allées du Jard, promener sa mélancolie en compagnie de ses courtisans.

Un jour, l'un d'eux se permettant de le presser de questions, il répondit, comme par lassitude et pour se débarrasser d'un importun, qu'il s'appelait Louis-Antoine-Joseph-Frédéric de Longueville, et qu'il était le fils d'un défunt seigneur de ce nom et de la dame Sainte-Emélie, demeurant à Beuzeville. On écrivit à Beuzeville, dans l'Eure ; mais le maire de cette commune répondit qu'il ne connaissait dans le pays aucun Longueville et qu'il n'avait jamais entendu prononcer le nom de Sainte-Émélie. On s'informa aux autres Beuzeville de Normandie sans meilleur résultat, ce qui n'étonna aucun des fidèles de Châlons : il était manifeste, en effet, que l'enfant avait indiqué, au hasard et pour se délivrer des questionneurs, le premier nom qui s'était présenté à sa mémoire.

On remarquait pourtant que, des quatre prénoms qu'il s'était attribués, les deux premiers étaient ceux du feu roi et de la feuie reine de France ; le troisième et le dernier ceux que portaient, à l'époque probable de sa naissance, l'empereur

d'Autriche et le roi de Prusse... A moins de supposer ce doux enfant doué du génie de l'imposture, il fallait bien le croire issu d'une des plus illustres familles, mais laquelle ? Treize ans, il avait treize ans ; de cela seulement on possédait l'assurance, tant par son propre aveu que par l'examen de toute sa personne. Mais, treize ans, n'était-ce point l'âge qu'aurait le fils de Louis XVI si, contrairement à la croyance populaire et à la version officielle, il n'était pas mort en juin 1795 ? Le petit roi Louis XVII se serait-il évadé du Temple, comme le bruit persistant en avait couru ? Ne serait-ce pas lui le prisonnier de Châlons ?

C'EST LUI ! DÉCLARENT PLUSIEURS TÉMOINS

Une telle supposition flattait trop les sentiments des gentilshommes et des nobles dames qui s'intéressaient au détenu pour ne pas être transformée bien vite en une certitude, et, rapidement, d'hypothèses en constatations, tous en arrivèrent à cette conviction qu'ils avaient enfin retrouvé l'enfant royal sur qui, si longtemps, le malheur s'était acharné. Ils lui firent comprendre discrètement que son incognito était dévoilé ; l'enfant ne nia point, n'affirma rien ; mais quand la conversation de ses courtisans obliquait vers le passé tragique et vers les catastrophes révolutionnaires, on voyait rouler, dans ses beaux yeux, de grosses larmes qu'il avait peine à retenir. Certain jour, un maladroit, un sceptique peut-être, s'avisa en sa présence de rappeler d'un mot la mort de Marie-Antoinette : l'enfant eut un geste de désespoir, éclata en sanglots et s'enfuit dans la pièce voisine.

On raconte aussi qu'un voyageur, de passage à Châlons, voulut rendre visite à celui qu'on disait être le fils de Louis XVI : étant un jour de garde à la tour du Temple, il avait vu le Dauphin et gardait de cette rencontre un souvenir très net. Il obtint de Vallet l'entrée de la prison, pénétra chez le détenu qu'il trouva jouant aux billes et entouré de plusieurs personnes. L'enfant leva les yeux vers le nouveau venu, et, sans cesser son jeu, observa à haute voix : **C'est un monsieur qui me connaît et qui peut bien le dire, s'il en a le courage.** L'autre, hésitant à se compromettre et bien que du premier regard il eût reconnu le Dauphin, affirma que jamais il n'avait rencontré le jeune garçon qui se trouvait devant lui :

Oh ! reprit le petit prisonnier avec émotion, si vous aviez du cœur... Je vous reconnais, moi, je vous ai vu au Temple : je jouais avec mon volant et ma raquette ; mon volant s'est accroché au fil de la sonnette et vous, monsieur, vous l'avez décroché avec la baïonnette de votre fusil. Oh ! je vous reconnais bien !

Le visiteur n'y put tenir : s'inclinant profondément, il murmura plein de confusion :

Oui... je vous reconnais aussi, vous êtes le fils de mon malheureux roi !

L'anecdote est du genre de celles qu'il est bien difficile de contrôler et il est permis de la mettre en doute ; mais ce qu'on ne peut récuser, c'est la persuasion absolue, irréductible, de tous ceux qui approchaient le détenu de Châlons, et leur conviction qu'il n'était autre que le Dauphin évadé du Temple. Or, il convient de le remarquer, c'était risquer beaucoup, en l'an VI de la République, que témoigner à un proscrit de cette sorte un tel genre d'intérêt. La Terreur était passée sans doute, mais elle avait eu, depuis Thermidor, des retours inquiétants, et pour que de ci-devant nobles, déjà suspects à l'autorité, bravassent, en faveur d'un malheureux prisonnier, la déportation ou tout au moins la détention, il fallait

bien qu'ils fussent mille fois certains de sa noble origine. C'est bien ce dont s'inquiétait Dondeau, alors ministre de la police, qu'embarrassait beaucoup cette étrange intrigue et qui, fort judicieusement, écrivait : *Il me semble qu'avec un peu d'attention, il ne doit pas être difficile de faire parler un jeune homme peu familiarisé avec la dissimulation et les formes judiciaires.*

UN COUP DE THÉÂTRE. — LES FIDÈLES S'OBSTINENT

Et, comme si l'on dit jugé qu'il était temps de tirer le ministre de ce mauvais pas et de couper court à la légende grandissante, un coup de théâtre se produisit. Vers la fin d'octobre de l'année 1798, alors que le prisonnier était depuis cinq mois détenu à Châlons, une lettre parvint aux magistrats de cette ville, annonçant que le père de l'enfant, enfin retrouvé, réclamait son fils. Ce n'était ni un roi, ni un prince, ni encore un bon gentilhomme, pas même un simple bourgeois... C'était un pauvre tailleur de Saint-Lô, nommé Jean-François Hervagault ; sa femme se nommait Nicole Bigot. Il exposait que l'aîné de ses enfants, né le 20 septembre 1781, était d'humeur vagabonde ; qu'à plusieurs reprises il s'était échappé de la maison paternelle où la gendarmerie l'avait ramené ; mais que, incorrigible, il avait pris de nouveau la fuite. Le signalement qu'on publiait du prisonnier de Châlons ne permettait au tailleur aucun doute : c'était bien là son enfant, disparu depuis plus de quatorze mois. Il se déclarait prêt à le recevoir et s'engageait à le surveiller sévèrement.

Le coup fut rude pour les fidèles royalistes champenois, si heureux d'avoir retrouvé le fils de leur roi. Eh quoi ! ce petit misérable auquel ils ont offert tant d'hommages, dont ils ont baisé respectueusement la main, auquel ils ont donné tant d'argent et passé de si coûteuses fantaisies, est le fils d'un ravaudeur !

Quelle déception ! Mais bientôt on se prit à réfléchir. La réclamation du père Hervagault, bien loin d'éclaircir le mystère, l'obscurcissait davantage. D'abord on s'étonne que le tailleur normand soit resté si longtemps sans s'inquiéter de son enfant disparu. Comment cet homme a-t-il attendu pendant plus d'un an avant de signaler à la police la fugue de son fils ? N'est-il pas singulier qu'il fasse valoir ses droits paternels juste au moment où le prisonnier de Châlons devient un souci pour l'autorité ? Est-il bien le père de l'enfant ? Les lettres qu'il écrit à celui-ci sont d'un ton respectueux ; quel rôle joue donc cet Hervagault ? Comment admettre aussi qu'il ait pu donner à ce fils indocile une éducation si supérieure à celle d'un enfant du peuple, des manières si distinguées, une finesse et une distinction si singulières ?

Une autre remarque qu'auraient pu faire les partisans du jeune détenu, — remarque qui est, semble-t-il, capitale, — c'est que, si l'inconnu est le fils d'Hervagault, né en 1781, il est, en cette fin de 1798, *dans sa dix-huitième année*. Or l'enfant de Châlons n'a que treize ans et demi, l'âge du Dauphin. C'est celui qu'avant même sa déclaration lui ont assigné officiellement tous ceux qui l'on vu ; c'est celui qui figure dans l'avis publié par les gazettes, avis qui, si l'on en croit le tailleur de Saint-Lô, a mis en éveil sa sollicitude paternelle. Et parce que les journaux signalent en Champagne un enfant de treize ans dont on ignore le domicile, le père Hervagault s'émeut enfin et reconnaît dans cette indication son fils, qui en a plus de dix-sept ! Mais le jeune garçon que tous les Châlonnais connaissent n'en a pas quatorze, la chose est évidente ; il n'est donc pas le fils d'Hervagault.

Et pourtant, le pensionnaire du geôlier Vallet accepte sans étonnement et sans révolte ce nom d'Hervagault qui, ses fidèles en ont unanimement la certitude, ne peut être le sien. Quel lien l'attache donc au tailleur normand ? Il n'en dit rien, mais son attitude n'a pas changé ; il ne se pose pas en prince ; il garde, sur son passé, la même discrétion qu'auparavant ; il semble accepter l'événement comme un insignifiant incident de son existence mouvementée ; seulement, quand vient le jour de la Toussaint, il recommande à ses amis de prier pour son père qui a été guillotiné pendant la Révolution, et on le voit, à ce souvenir, pleurer à gros sanglots.

Ses partisans, un instant désorientés, comprennent maintenant que leur pauvre prince est rivé, par prudence, à une personnalité qui n'est point la sienne. Le malheureux enfant a subi tant de tortures, on l'a si souvent menacé, qu'il n'ose plus revendiquer son auguste nom. Celui d'Hervagault, que quelque mystérieuse intrigue lui a attribué, est du moins un refuge contre la méchanceté des hommes. S'il le repousse, il devra donc officiellement avouer qui il est ; et alors ce sera de nouveau la prison d'État, les geôliers, la mise en secret, l'empoisonnement peut-être pis encore, quelque nouveau Simon ! Un de ses plus exaltés partisans, l'ancien évêque de Viviers, Mgr Lafond de Savines, écrivait plus tard, parlant de son cher prince : **Il faut qu'il soit Hervagault, ou il est mort !**

À TRAVERS LES PRISONS DE FRANCE

C'est donc Jean-Marie Hervagault qui, le 13 avril 1799, fut condamné à un mois de prison, pour escroquerie, par le tribunal correctionnel de Châlons, lequel décida en outre que, à l'expiration de sa peine, l'imposteur serait conduit par-devant l'administration centrale du département de la Manche qui disposerait de son sort. Jusqu'au bout, le jeune Hervagault conserva son assurance réservée et ses airs de grandeur : lorsqu'il quitta Châlons, on le vit consoler ses fidèles, massés au seuil de la prison, assurant que le sort contraire se laisserait et qu'il n'oublierait jamais leur dévouement.

Il n'était pas au bout de ses infortunes. On le retrouve aux environs de Vire, dans l'été de la même année 1799 : il s'est refusé à demeurer chez le tailleur, son prétendu père, et a recommencé ses courses vagabondes : il est repris et condamné, vers la fin de juillet, à deux ans de prison. On s'explique mal la sévérité des tribunaux envers un enfant si jeune, et plus difficilement encore l'insouciance de ses parents. Seuls, ses amis champenois ne l'avaient pas abandonné : c'est avec eux qu'il correspond assidûment durant toute sa détention. Et, le jour où, les deux ans écoulés, s'ouvre la porte de son cachot, il trouve, pour l'accueillir, la marchande de meubles, Mme Saigues, qui a entrepris le voyage de Châlons à Vire afin d'éviter à son cher prince de nouvelles embûches. Bien vite, la brave femme l'emmène, le fait monter en voiture. On part : les précautions sont bien prises, la police est dépistée ; sans arrêt on traverse Caen, Rouen, Beauvais, Soissons et Reims. On arrive, en pleine nuit, à Châlons, où, dans la maison de Mme Saigues, sont préparés un bon souper et un appartement discret... Dès le lendemain, les invités se présentent : pas un ne fait défaut ; leur nombre même s'est augmenté, et l'on discute les moyens de mettre désormais à l'abri du mauvais sort l'enfant royal si miraculeusement échappé à tant de périls.

C'est à Vitry-sur-Marne qu'on fixe sa résidence. L'un des invités, M. Jacobé de Rambécourt, possède en cette ville un hôtel dans lequel il réserve au prince un

somptueux logement. Au prince ? Non. Au jeune Hervagault, pour mieux dire. Car il est convenu que, pour ne point s'exposer aux sévérités de la loi, l'hôte de M. de Rambécourt conservera son nom roturier. On déjouait ainsi toute poursuite : chacun n'a-t-il pas le droit de recevoir chez soi le fils d'un tailleur et de le traiter comme il lui convient ?

ON NE BADINE PAS AVEC L'ÉTIQUETTE

La situation, il est vrai, donna lieu à quelques incidents assez comiques : une dame, mal au courant de l'aventure, resta ébahie de voir un soir, à table, honoré à l'égal d'un souverain, l'adolescent qu'on lui avait présenté comme un fils de bourgeois de passage à Vitry. Mais, dans l'intimité, les choses se passaient avec plus de pompe : Mme de Rambécourt témoignait à son hôte tous les hommages dus à sa haute naissance ; M. de Rambécourt servait au prince de valet. Il l'accompagnait partout et veillait sur ses jours précieux avec une sollicitude pleine de vénération. M. Gustave Laurent, qui a écrit un pittoresque récit du séjour d'Hervagault en Champagne, raconte que, dans les rues de la ville, lorsque le jeune garçon faisait sa promenade, escorté de son majordome, sa figure enfantine, les égards que lui marquait son compagnon le firent d'abord prendre pour une demoiselle déguisée, et la réputation de M. de Rambécourt subit quelque atteinte. Mais peu lui importait : il fallait, avant tout, dépister les soupçons.

Le 6 fructidor an IX, qui correspond au 24 août 1801, veille de la Saint-Louis, le *grand couvert* eut lieu, selon l'étiquette de Versailles, chez Mme Jacobé de Pringy : une fête brillante avait été organisée, au cours de laquelle on présenta à Jean-Marie Hervagault un superbe bouquet, aux acclamations de toute l'assistance. Il y eut baisemain, appartement, présentation... Si le personnage qui fut l'objet de cette manifestation était réellement le fils du tailleur de Saint-Lô, il dut prendre en pitié, ce soir-là, ces pauvres dupes qui s'empressaient autour de lui.

Il paraissait, d'ailleurs, trouver ces soins tout naturels, et ne pardonnait pas un manquement à l'étiquette : un jour que, suivi de ses fidèles, il avait fait au curé de Sompuis l'insigne faveur d'honorer le presbytère de sa présence, le bon ecclésiastique servit un repas qu'il jugeait digne de son illustre convive. Au cours du dîner, le prêtre suivait d'un œil inquiet tous les gestes de son invité : se rappelant la réputation de bel appétit des Bourbons, et voyant que leur rejeton touchait à peine aux plats recherchés qu'on lui présentait :

Monseigneur, hasarda-t-il, vous ne mangez guère ; j'ai cependant entendu dire que vos pères étaient intrépides à table...

Hervagault, s'estimant outragé, se leva brusquement et lança au curé cette réplique dédaigneuse :

Est-ce bien à un homme comme vous de douter de ma qualité ?

L'amphitryon, terrifié, se tint coi, de crainte d'une disgrâce plus complète.

NOUVELLE ARRESTATION

Il y avait pourtant, à Vitry, un homme que la présence du prétendu prince n'enthousiasmait pas : c'était le commissaire du gouvernement, l'ancien

conventionnel Battelier. Il se renseigna, apprit qu'un premier jugement avait déjà convaincu Hervagault d'escroquerie : il prévint le ministre de la police, Fouché, de l'audacieuse insistance de l'imposteur. L'ordre vint de Paris d'arrêter immédiatement ce récidiviste et d'inculper avec lui Mme Saigues, M. de Rambécourt et M. Jacquier qui, dans sa belle maison de la rue Pavée, avait également donné asile à Hervagault.

Quand le commissaire se présenta pour se saisir du prétendant, celui-ci ne perdit rien de son sang-froid. En présence de tous les curieux qu'avait attirés l'événement, il ordonna à M. de Rambécourt **d'aller dans sa chambre lui querir son habit**. Le courtisan obéit, et, en valet bien stylé, présenta le vêtement à son hôte et l'aida respectueusement à en passer les manches. Hervagault, se tournant alors vers **son aumônier**, l'abbé Sarret, lui dit insolemment : **L'abbé, donnez-moi mes lunettes qui sont sur ma table de nuit**. L'aumônier, en hâte, apporta l'objet demandé qu'il remit, le front bas, en s'inclinant jusqu'à terre. Et, comme le commissaire emmenait son prisonnier, la foule, rasée dans la rue, vit cette chose incroyable : le notaire Adnet, repoussant les curieux, vint courageusement au prince et lui demanda la permission de l'embrasser. Hervagault, manifestement choqué d'une telle familiarité, tendit négligemment la main, sur laquelle le notaire appliqua humblement ses lèvres.

UN REDOUBLEMENT D'HONNEURS

Alors recommencent les épisodes de la prison de Châlons. A celle de Vitry, où on l'a écroué, l'idole a une table royalement servie : les invités s'y succèdent sans interruption ; il les reçoit avec dignité. Les domestiques de M. Jacquier sont tous à son service. Il a, sur sa toilette, un riche nécessaire dont toutes les pièces sont en argent, et, lorsqu'il assiste à la messe, il est suivi d'un laquais qui se tient debout auprès de lui pour lui présenter le coussin où il s'agenouille et pour tenir son livre d'heures.

Le bruit de ces étranges incidents s'était répandu dans toute la France : aux prisons de Vitry se trouvait un jeune homme qu'on assurait être le fils de Louis XVI sauvé du Temple. Des religieuses, de passage en cette ville, crurent devoir en aviser la future duchesse d'Angoulême, alors à la cour de Vienne, et la princesse reçut avec émotion cette nouvelle stupéfiante qui ne la trouva pas tout à fait incrédule. Mgr Lafond de Savines, dont le nom a déjà été cité, se déclara convaincu de l'identité d'Hervagault avec le Dauphin. H lui consacra dès lors toute sa vie et lui témoigna un dévouement que même un internement à Charenton ne devait point lasser. A l'époque où l'on emprisonnait son protégé, le zélé prélat s'occupait, paraît-il, de lui chercher une femme il avait découvert, dans une lointaine province de France, une petite princesse à peu près authentique et il s'en fallut de peu qu'Hervagault, issu, officiellement du moins, d'un tailleur de Saint-Lô, n'épousât une petite-fille de Louis XV.

Le jugement du tribunal de Vitry, en date du 17 février 1802, condamnant le prétendant à quatre ans de prison, suspendit ces brillants projets d'alliance entre **les lys frappés de l'orage**. Deux mois plus tard, ce jugement était confirmé en appel et le gouvernement, soucieux de mettre fin aux intrigues des royalistes champenois, ordonnait que le condamné subirait sa peine à Bicêtre. Mgr de Savines, considéré comme atteint d'aliénation mentale, ce qui dispensait de discuter ses arguments, fut enfermé dans un hospice d'aliénés.

À BICÊTRE. — LES HEURES SOMBRES

Dans l'antique et sordide prison de la banlieue parisienne, Hervagault, soumis à l'impitoyable régime des détenus, tomba en une mélancolie profonde. Son dénuement était affreux : plus de courtisans, plus de serviteurs, plus d'amis, plus de soins empressés, plus de lettres, même. Son désespoir, dit-on, fut si violent que l'infortuné prince résolut de se laisser mourir de faim... Mais bientôt il reprit goût à la vie ; sa mansuétude, ses malheurs, son honnêteté, sa piété naïve et franche désarmaient les plus brutaux de ses geôliers. Les années passèrent : au commencement de 1806, son temps de détention touchait à sa fin. Il avait, à cette époque, vingt et un ans si l'on en croyait ses assertions, vingt-cinq si l'on admettait qu'il fût le fils du tailleur de Saint-Lô. Napoléon, victorieux, régnait aux Tuileries que pouvait redouter le maître du monde de ce chétif adolescent, épuisé par tant de mois de captivité et de misère, et corrigé sans doute à tout jamais de jouer le rôle de prince ? L'écrou du malheureux fut levé le 27 février 1806 il reçut l'ordre de se rendre, sans délai, à Saint-Lô, avec défense de s'arrêter plus d'un jour à Paris, Quand il se mit en route, il ne possédait pas un sou.

Que faire ? Obéir, retourner en Normandie, se résigner à vivre chez l'homme dont il portait le nom ? La moindre incartade à ce dur programme l'exposait à une nouvelle détention, perpétuelle peut-être. Mais chez qui se loger dans ce Paris où il ne connaissait personne ? De qui implorer la pitié ou l'assistance ? On a su depuis que, parti de Bicêtre dans la matinée, le jeune libéré, encore vêtu du misérable costume de la prison, se dirigea d'abord vers le faubourg Saint-Germain, s'informant de la demeure de certains gentilshommes de l'ancienne cour dont il s'était procuré les adresses : il frappa à plusieurs portes ; mais les valets éconduisirent ce quémandeur déguenillé.

UN DRAME DANS UNE PATISSERIE

A la nuit, il regagne le centre de Paris ; un de ses compagnons de Bicêtre lui a indiqué la maison d'une femme Emmanuel, où il trouvera un abri. C'est dans la rue des Écrivains, non loin de la vieille église Saint-Jacques-la-Boucherie. Mais la femme Emmanuel est absente ; il faut l'attendre. Le rez-de-chaussée de la maison est occupé par une pâtisserie, et voilà Hervagault, épuisé de fatigue, posté devant les vitres derrière lesquelles sont rangées les brioches et les tartes. La pâtissière, Mme Boisard, qui veille à son étalage, aperçoit cet homme souffreteux et d'aspect misérable : elle s'informe de ce qu'il fait là, l'invite à entrer dans son magasin où, du moins, il se trouvera à l'abri jusqu'au retour de la femme Emmanuel. Mais ce pauvre hère, en costume de prisonnier, fait piteuse mine parmi les friandises étalées et peut-être sa présence va-t-elle éloigner quelque client délicat. Mme Boisard engage Hervagault à passer dans l'arrière-boutique, y pénètre avec lui, l'installe sur une chaise auprès de la cheminée et revient à son magasin.

Quelques instants plus tard, elle retourne voir ce que fait l'inconnu ; elle le trouve le front dans les mains et sanglotant de tout son cœur. Qu'a-t-il ? Il ne peut parler, tant son émotion est vive, et Mme Boisard aperçoit qu'il tient à la main un petit cadre, détaché de la cloison, et contenant un portrait de Louis XVI, peint sur soie.

Alphonse de Beauchamp, qui, en 1818, fit une enquête sur cet incident, raconte, avec grands détails le dialogue échangé entre la charitable pâtissière et son hôte de hasard. Elle presse celui-ci de révéler la cause de son chagrin.

Répondez, monsieur, est-ce que vous auriez connu le roi ?

— Ah ! madame, oui, je l'ai connu, il m'était bien cher !

— Est-ce que vos parents étaient auprès de ce malheureux prince ? Quel est le nom de votre père ?

Hervagault est incapable de répondre, les larmes l'étouffent. M. Boisard entre dans l'arrière-boutique : il s'étonne, demande ce qui se passe, reproche à sa femme d'avoir été trop confiante, interroge l'homme qu'elle a recueilli :

A-t-il des papiers ?

— Oui, monsieur, répond Hervagault, et il a tiré de sa poche la feuille de route qui lui a été délivrée à la prison.

Comment ! Vous sortez de Bicêtre ?

— Oui.

— Pour quelles fautes étiez-vous détenu ?

— Ah ! monsieur, des malheurs inconcevables que je ne puis vous raconter.

— Vos parents vivent-ils encore ?

— Ils sont morts...

Et, de nouveau, le malheureux éclate en sanglots.

M. Boisard et la pâtissière étaient fort émus et intrigués : royalistes et charitables, ils pensaient que leur visiteur appartenait à quelque noble famille émigrée ; très curieux, d'ailleurs, d'en apprendre plus long, et n'ayant pas le courage de renvoyer un garçon sans ressources qui avait l'air si honnête et si doux, ils lui proposèrent de rester chez eux pour la nuit, et lui dressèrent un lit dans leur chambre même. Le lendemain, pourtant, non plus que les jours suivants, ils ne tirèrent de leur pensionnaire aucune confiance. **Je suis un enfant du malheur**, disait Hervagault, et il priait qu'on le fît conduire jusqu'à deux lieues de Paris, et qu'on le laissât là, sans plus s'occuper de lui. Comme ils le voyaient faible et souffrant, ils n'eurent pas de peine à le retenir jusqu'à ce qu'il fût en état de partir. Ils le firent habiller par un tailleur de la rue Saint-Jacques-la-Boucherie, le conduisirent à l'Opéra, aux Variétés ; ils étaient pleins d'attentions et de prévenances pour cet abandonné, ne doutant plus, à le voir de près, qu'il ne fût l'enfant **d'un très grand seigneur**. Enfin, tourmenté de questions, il consentit à déclarer qu'il était le fils de Louis XVI et de Marie-Antoinette.

Quel émoi pour ces boutiquiers ! Ils avaient reçu chez eux, ils hébergeaient dans leur chambre le petit Dauphin de Versailles, l'enfant de la tragique légende, le pupille de l'odieux Simon ! Ils avaient l'honneur insigne de posséder le fils de leur roi ! Ils ne se lassaient pas de l'interroger, de lui entendre conter ses souvenirs de Versailles, de Varennes, des Tuileries, du Temple ; jamais Hervagault ne se trouvait embarrassé : **il n'était pas**, écrit Beauchamp, **un personnage marquant de l'ancienne cour qu'il ne nommât et dont il n'indiquât la demeure ; il désignait toutes les personnes qui, au Temple, avaient eu la garde de la famille royale**. Et il suppliait qu'on lui jurât le secret. **J'ai peur d'être arrêté**, disait-il, **j'ai déjà été si malheureux !**

M. et Mme Boisard, stupéfaits de l'extraordinaire aventure, n'en soufflaient mot à leurs voisins ; les garçons de boutique même ignoraient le nom du personnage illustre que le logement du patron recélait. Cependant, n'y tenant plus, la pâtissière alla confier ses angoisses à un ecclésiastique qu'elle vénérât, M. le curé de Saint-Germain-des-Prés.

C'est un imposteur : le Dauphin est mort, dit le prêtre. Puis, après un instant de réflexion, il ajouta : Il y a pourtant des choses si étranges ! Il était surveillé et n'osait s'assurer par lui-même de l'identité du personnage. *Revenez dans quelques jours, je vous dirai définitivement mon avis*, conclut-il, Mme Boisard revint, en effet, peu après, et le curé, celle fois, fut très affirmatif : *Le Dauphin est mort, débarrassez-vous de cet homme.*

Et voilà comment, bien muni d'argent, bien pourvu d'effets et de livres par ses hôtes qui lui firent en outre présent du portrait de Louis XVI, Hervagault quitta Paris, par la diligence de Normandie, vers la fin de mars 184 reprenant ainsi son vagabond et mystérieux destin.

ÉTRANGES CONSTATATIONS

La suite de son histoire est trouble, mal connue ; d'ailleurs il serait fastidieux de poursuivre le récit d'incidents identiques à ceux qu'on vient de lire : ce qu'on sait, c'est que, partout où il se présenta, la bonne mine et la candeur apparente du libéré de Bicêtre produisirent même effet. Il n'avait qu'à se montrer pour être bien reçu et pour obtenir tout ce dont il avait besoin. Quel charme singulier dégageait donc sa physionomie ? Qui était-il ? Car enfin il n'est point interdit de poser la question, Officiellement, l'incorrigible vagabond reste le fils du tailleur Hervagault, puisque celui-ci, par-devant toutes les autorités de la Manche et en maintes circonstances, le reconnut pour tel et puisque, de son côté, l'enfant ne s'inscrivit jamais en faux contre cette attribution de paternité. On pourrait donc s'en tenir là et se contenter d'admirer l'étonnante virtuosité du jeune imposteur qui soutint si longtemps et avec tant de succès son double rôle.

Mais ceux qui voyaient en lui le Dauphin évadé du Temple faisaient valoir, à l'appui de leur conviction, des arguments qu'il n'est point inutile d'exposer brièvement. D'abord la question d'âge sur laquelle nous avons déjà insisté : le jeune Hervagault, le vrai, était né en 1781 ; le Dauphin était de 1785. Or les royalistes de Vitry, parmi lesquels comptait, dit-on, un ancien garde du corps de Louis XVI, savaient parfaitement la date de naissance du jeune prince : si le personnage qu'on leur présenta sous son nom, en 1798, avait eu l'aspect d'un gaillard de dix-sept ans, aucun d'eux n'aurait été dupe de l'imposture ; il faut donc admettre que le gamin incarcéré à Châlons ne paraissait avoir que treize ans, et c'est en effet l'âge que, même avant qu'il eût dit un seul mot, les magistrats lui assignèrent, assurant, on l'a vu, que son extérieur n'annonçait pas davantage,

Il convient d'appuyer sur ce détail important, car cette même différence d'âge s'est retrouvée lorsqu'on exhuma, en 1894, le corps de l'enfant, apporté le 10 juin 1795, de la prison du Temple au cimetière Sainte-Marguerite. Les ossements retrouvés à l'endroit même où ils avaient été déposés après une première exhumation, en 1846, furent examinés par divers médecins qui tous tombèrent d'accord pour reconnaître le squelette d'un jeune homme de *quinze à dix-sept ans*, — l'âge qu'aurait eu, à peu près, le fils du tailleur Hervagault à l'époque où

mourut le Dauphin. Sans nous perdre dans l'inextricable dédale de discussions mille fois reproduites, et qui jamais, d'ailleurs, contrairement au proverbe, n'ont fait jaillir aucune lumière, il faut bien dire que si le corps inhumé était celui d'un défunt de quinze ans au moins, ce même défunt ne paraissait pas en compter plus de dix lorsque quatre éminents médecins de Paris en avaient fait, la veille même de l'enterrement, l'autopsie dont fut dressé un procès-verbal authentique et qu'il n'est pas permis de suspecter. Mais passons...

UN ROMAN POUR EXPLIQUER UNE ÉNIGME

On remarque aussi que l'acte de décès constatant officiellement la mort du fils de Louis XVI est signé de deux témoins l'un est le gardien de la prison, Lasne ; l'autre est un certain *Rémy Bigot, employé, rue Vieille-du-Temple, âgé de 57 ans*, et qui déclare être ami du défunt. Quel est ce Bigot ? Que vient-il faire là ? Comment expliquer l'ingérence de cet inconnu en une si grave circonstance ? Mais ne se souvient-on pas que la femme du tailleur Hervagault s'appelle, de son nom de fille, *Nicole Bigot* : quel lien de parenté l'unit au signataire de l'acte de décès ? Aucun ; c'est prouvé, mais quelle étrange coïncidence ! Et c'est ainsi que, de rencontres en hypothèses, on parvient à échafauder une sorte de roman qui manque, à la vérité, de base historique, mais dont l'ingéniosité est assez frappante le tailleur Hervagault a livré aux royalistes son fils qui a pris, à la tour du Temple, la place de l'enfant royal, et qui y est mort, tandis que le Dauphin, soustrait aux geôliers, remplaçait dans la famille Hervagault l'enfant sacrifié ; et ainsi se trouvait expliqué, à la satisfaction unanime, tout ce qui, dans l'histoire de l'un et de l'autre, paraît obscur ou mystérieux.

Ainsi s'expliquerait également l'inconcevable sévérité du gouvernement impérial envers un vagabond qui n'était l'objet d'aucune plainte en escroquerie, dont tant de gens honorables s'offraient d'être les répondants, et dont les délits méritaient, au plus, une réprimande... Et on le traite en prisonnier d'État ! C'est comme tel qu'il est, à la suite de nouvelles escapades, embarqué sur la Cybèle dont le commandant, au dire du médecin du bord, a l'ordre de fusiller le prétendu prince si les Anglais attaquent le navire ; c'est comme tel encore qu'il est de nouveau écroué à Bicêtre, pour avoir déserté, en 1809 ; c'est comme tel toujours qu'il aurait été exclu, en 1810, d'une amnistie générale, et, de ce jour-là, il comprit que sa détention ne finirait qu'avec sa vie.

Il mourut, en effet dans sa prison le 8 mai 1812 ; son décès est inscrit au registre de Bicêtre conservé aux archives de la préfecture de police. Le tailleur de Saint-Lô se fit délivrer un extrait de l'acte mortuaire qui mettait fin à son rôle dans cette ténébreuse intrigue. On sut que, voyant approcher ses derniers moments, celui que tant de fidèles royalistes avaient considéré comme étant le Fils de Louis XVI fit appeler le curé d'Arcueil et sollicita les consolations de la religion. Arrivé au grabat du *Dauphin*, le prêtre s'efforça d'obtenir du mourant l'aveu de son imposture ; mais soit que Hervagault s'obstinât dans son mensonge, soit qu'il se fût identifié avec son rôle, il déclara avec indignation que Dieu seul et lui-même pouvaient connaître la vérité... *Je ne crains pas, dit-il, de paraître devant lui... J'y paraîtrai comme fils de Louis XVI et de Marie-Antoinette...* Il retomba sur sa couche, tourna la tête vers le mur et garda un morne silence. Deux jours plus tard, il expira.

Le bruit courut, assure Beauchamp, que le malheureux mourut empoisonné. Depuis lors, on a trouvé mieux : il ne serait point décédé à Bicêtre, en 1812, et

l'acte mortuaire n'aurait été rédigé que pour dissimuler une évasion : Hervagault devait reparaître, quatre ans plus tard, sous le nom de Mathurin Bruneau.

Mais ici commencerait une autre histoire, non moins surprenante...

CHAPITRE II

LES ADIEUX DE FONTAINEBLEAU

Au bourg de Doulevant-le-Château, non loin de Vassy — à soixante lieues de Paris — Napoléon passe la nuit du 28 au 29 mars 1814 dans la maison du notaire, maître Jeausson.

Depuis soixante-deux jours, indomptable, dormant à peine, vivant dans la fièvre, harcelé des incessantes provocations de son propre génie, portant son armée, par des miracles d'entraînement, depuis les confins de la Bourgogne jusqu'aux limites de la Picardie, la ramenant de l'Aisne à l'Aube, pour la rejeter sur la Marne, il lutte en désespéré, suivi des débris de sa garde et d'une poignée de conscrits, contre trois cent mille ennemis auxquels leur victoire d'Arcis vient d'ouvrir enfin la route de Paris.

AU SECOURS DE PARIS

Que va-t-il faire ? Du soir au matin il est resté courbé sur ses cartes ; des épingles à têtes de diverses couleurs y figurent la situation de ses forces éparses et celle des armées étrangères. Peut-il gagner celles-ci de vitesse et les devancer sous les murs de sa capitale que défend son frère, le roi Joseph ? Va-t-il, au contraire, se jeter vers l'Est, rallier les garnisons de Lorraine et se ruer avec elles sur les envahisseurs qui, pris ainsi à revers, seront définitivement écrasés ? Il mesure les distances, essaie toutes les voies, perplexe, dévoré d'inquiétudes, hésitant pour la première fois.

Le mercredi 29, au matin, il est à cheval avant le jour. Ses officiers ignorent encore la décision qu'il a prise. La vieille Garde le suit, infatigable. A deux heures de l'après-midi, il est à Dolancourt ; un pont, à cet endroit, est jeté sur l'Aube. Une halte est ordonnée : dans un pré, au bord de la rivière, l'Empereur s'arrête. Plusieurs courriers, venus de Paris, l'attendent là, apportant des lettres du roi Joseph et de Clarke, le ministre de la guerre, dont il est sans nouvelles depuis trois jours. Anxieusement, il ouvre les dépêches, apprend que Meaux est au pouvoir de l'ennemi, que Marmont et Mortier se replient sur Paris... Il n'hésite plus : il semble qu'il entend le cri d'appel de sa grande ville humiliée, livrée à ses ennemis. Il va voler à son secours, abandonnant son projet de diversion, dans l'Est, et, sans tarder un instant, il dépêche l'un de ses aides de camp, le général Dejean, pour aviser les Parisiens de son imminent retour ; il faut qu'avant la nuit du lendemain, il soit aux Tuileries, qu'il parvienne, en vingt-quatre heures, à traverser tout le pays, infesté de colonnes ennemies.

Tout de suite l'ordre est donné ; les soldats harassés reprennent leurs sacs et leurs armes. Au crépuscule, on traverse Vendevre ; la nuit vient, on avance toujours. A minuit, l'Empereur est à Troyes sa garde a fait plus de dix-sept lieues

depuis le lever du soleil. Elle prendra là un repos de quelques heures ; lui poursuivra seul sa route vers Paris. Il s'arrête dans un faubourg de la ville, au château de Pouilly ; tandis que ses chevaux soufflent, il trace l'ordre général de l'armée qui doit le rejoindre, le 2 avril, sous les murs de la capitale.

Au petit jour, sans répit de corps ni d'esprit, il est en route, à cheval, escorté de quelques généraux et de l'escadron de service. Il compte coucher à Villeneuve-l'Archevêque, qui est à dix lieues de Troyes. Mais arrivé là, vers dix heures du matin, l'angoisse le prend ; il veut repartir aussitôt. Les chevaux sont fourbus, ses équipages ne sont pas là n'importe, il décide de poursuivre sans perdre un instant. Caulaincourt, son grand écuyer, s'informe, se procure dans le village un cabriolet d'osier que consent à céder un boucher ; tandis qu'il conclut ce marché, Napoléon, écrasé de fatigue, attend, avec l'un de ses maréchaux, **dans une maison de peu d'apparence**. Là, dit Ségur, tous deux, assis près d'un foyer presque éteint, cherchent à le ranimer, tout en échangeant de tristes paroles : au milieu de cet entretien, l'Empereur jette un regard autour de lui et, le ramenant sur son compagnon : **Eh bien, fait-il, que pensez-vous de cette chaumière et de notre position ? Ne croyez-vous pas qu'aujourd'hui nous serions bien heureux d'être assurés, pour nos vieux jours, d'une retraite semblable ?**

Caulaincourt monte avec lui dans la carriole, à laquelle deux chevaux sont attelés et qui se lance, à fond de train, sur la route de Paris. Il est près de midi et demi lorsqu'elle s'arrête à Sens, devant l'hôtel de l'Écu. L'Empereur déjeune là, et Caulaincourt se met en quête d'un moyen de transport plus convenable. Le voyage se poursuit dans la calèche de M. de Fontaine : à l'auberge de Sens, Napoléon vient d'apprendre que les ennemis sont sous les murs de Paris : il presse le postillon ; il faut arriver aux Tuileries le jour même : vingt-sept lieues encore ! Aux relais de poste, on perd du temps à changer d'attelage, et, malgré l'activité des palefreniers et la vitesse des chevaux, il semble qu'on n'avance pas sur cette route interminable. On passe au crépuscule à la poste de Fossard, et c'est en pleine obscurité qu'on traverse Moret. Au grand trot des chevaux, la voiture s'engage dans la forêt de Fontainebleau et roule sous les futaies sombres. Voici la Croix de Montmorin, la plaine d'Avon, le carrefour Maintenon, l'obélisque, le château enfin ; tout y est éteint et silencieux ; le maître n'est pas attendu ; il ne songe pas à s'arrêter, d'ailleurs. Vite, des chevaux, des nouvelles : l'impératrice et le roi Joseph ont quitté Paris et sont réfugiés à Rambouillet. Les Prussiens et les Russes occupent, depuis la veille, Romainville, le Bourget et Bondy... Pour peu que la garnison de Paris résiste, Napoléon arrivera à temps.

Déjà il est reparti ; ses chevaux brûlent le pavé ; encore une heure de trajet dans la forêt toute noire ; puis c'est le relais de Ponthierry, et plus loin celui d'Essonnes : on est à sept lieues de Paris, il est dix heures du soir. Vers minuit on peut atteindre les barrières. Mais que dit-on ? La bataille est engagée ? Oui, depuis le matin jusqu'à trois ou quatre heures de l'après-midi on a entendu le canon. En hâte, alors... Et la calèche file de nouveau sur le pavé, emportant, dans le fracas des roues, **l'homme du destin**, brûlant de fièvre, souffrant toutes les angoisses, **voulant à la fois supprimer l'espace et arrêter le temps**.

SIX HEURES TROP TARD

Un relais, l'avant-dernier enfin : c'est Fromenteau, non loin de Juvisy. La voiture fait halte ; Napoléon, par la vitre de la portière, regarde les palefreniers qui s'empressent, quand, tout à coup, dans l'ombre, il aperçoit une troupe de

cavaliers allant dans la direction opposée à la sienne. Il crie : halte ! et s'élanche hors de la voiture. A cette voix bien connue, le chef du détachement s'est approché : c'est l'aide-major général de l'armée, Belliard ; il saute à bas de son cheval. L'Empereur l'entraîne sur la route, marchant vers Paris, à pas rapides, comme si une force acquise l'entraînait vers ce but tant désiré ; et, tout en avançant, il presse le général de questions : Comment êtes-vous ici ? Où est l'ennemi ? Où est l'armée ? Qui garde Paris ? Où est l'Impératrice ? Le roi de Rome ? Joseph ? Clarke ? Mais Montmartre ? Mais mes soldats ? Mais mes canons ?...

Belliard, que troublent tant d'interrogations saccadées, parvient à peine à répondre : il dit cependant, en quelques mots, les événements de la journée, le combat de Belleville, le succès des ennemis, la convention signée entre les défenseurs de Paris et les généraux de l'armée alliée, l'évacuation de la ville. Marchant toujours, ne voulant pas perdre une seconde, l'Empereur s'emporte : Tout le monde a donc perdu la tête ! Ce... de Joseph qui s'imagine être en état de conduire une armée aussi bien que moi ! Et ce... de Clarke, qui n'est capable de rien, si on le sort de la routine des bureaux ! Caulaincourt et d'autres officiers l'ont rejoint et le suivent à courte distance ; il se tourne vers eux : Vous entendez, messieurs, ce que vient de dire Belliard ? Allons, il faut aller à Paris. Partout où je ne suis pas, on ne fait que des sottises... Caulaincourt, faites avancer ma voiture.

Belliard objecte qu'il n'y a plus un soldat à Paris ; que la garde nationale seule occupe les barrières ; peut-être déjà les étrangers ont-ils pris possession de la ville ; l'Empereur risque, en s'obstinant, de se heurter aux avant-gardes russes et prussiennes. N'importe, insiste Napoléon, dans un état d'agitation extrême, je veux y aller ; ma voiture, qu'on fasse avancer ma voiture ! Et il marche toujours, à vive allure, dans la direction de sa capitale, comme s'il espérait gagner quelques minutes sur sa calèche qui tarde à paraître ; car Caulaincourt l'annonce, mais se garde de la faire approcher. Et, tout en avançant dans la nuit, l'Empereur se grise de ses paroles : Il entrera dans Paris, il fera sonner les cloches, illuminer les maisons, tout le monde prendra les armes. Il a tant vécu dans l'extraordinaire qu'il croit possible un miracle ; seul il n'est pas lassé de prodiges ; ses compagnons de fortune, la France, le monde entier n'en peuvent plus : lui demeure toujours l'aventureux héros de Vendémiaire et de Marengo. Pourtant, cette fois, il comprend qu'il ne sera pas obéi. Successivement, arrivent des gardes d'honneur, des chefs de corps, des officiers généraux qui ont concouru à la défense de Paris. Il les questionne, s'entête, se voit déjà engageant la bataille sur les boulevards mêmes, au moment de l'entrée des souverains alliés. Je n'en sortirai que mort ou vainqueur, dit-il. On lui observe que ce serait violer la capitulation ; que si cette audacieuse entreprise échoue, la capitale sera livrée au pillage, mise à feu et à sang. Et, tout à coup, il s'arrête ; de larges gouttes de sueur inondent son front ; sa bouche est contractée ; la pâleur de son visage est effrayante. Vous entendez, Caulaincourt ? fait-il. Et ses yeux s'attachent avec une horrible fixité sur ceux de son fidèle écuyer. Il s'assied au bord de la route et on l'entend répéter à plusieurs reprises : Six heures trop tard, et tout perdu !

On apercevait au loin les lueurs des feux de bivouac ennemis allumés sur l'autre rive de la Seine. L'endroit où l'Empereur s'était assis n'est pas éloigné d'Athis : sans qu'il s'en doutât, dans l'emportement de sa pensée et de tout son être, il avait parcouru, en marchant, près d'une lieue. Il se releva bientôt et demanda un abri. On le ramena à la maison de poste de Fromenteau qu'on appelle aussi la

Cour-de-France. Il se laissa docilement conduire ; mais à peine entré dans l'auberge, il réclama ses cartes, et dès qu'elles furent étalées sous ses yeux, son agitation le ressaisit. L'empereur Alexandre, disait-il, va s'enorgueillir dans Paris ! Il va passer en revue son armée disséminée sur les deux rives de la Seine...

Il sembla méditer amèrement ; puis, revenant à ses cartes : Oui, je les tiens ! Dieu me les livre ! Mais il me faut quatre jours ! Ces quatre jours, vous pouvez me les gagner en pourparlers ! Il appela Caulaincourt, le dépêcha aux souverains alliés, lui donnant pleins pouvoirs : Courez à Paris, ventre à terre ; voyez s'il est encore possible d'intervenir au traité... Je suis livré et vendu... N'importe, partez à l'instant ; je vous attends ici... La distance n'est pas longue, ajouta-t-il en soupirant profondément.

La colère le reprit aussitôt : Les misérables Je ne leur demandais que de tenir vingt-quatre heures ! Marmont ! Marmont ! qui avait juré de se faire hacher plutôt que de se rendre... Et Joseph en fuite ! Mon frère ! Livrer ma capitale à l'ennemi... sans coup férir ! une ville de huit cent mille âmes ! Ah !

Caulaincourt le laissa abîmé de douleur ; des larmes roulaient sur ses joues. Soudain, épuisé de fatigue et d'émotions, il tomba dans un large fauteuil, et, s'affaissant, il s'y endormit d'un si lourd sommeil que, le lendemain, 31 mars, vers quatre heures du matin, il fallut des efforts réitérés pour l'en arracher et le rappeler à lui-même.

LES SOLDATS PRÊTS À MARCHER

Belliard, Gourgaud, Caulaincourt, le baron Fain, bien d'autres témoins de cet écroulement ont laissé des *Mémoires* ; des historiens tels que. Ségur, Thiers, Houssaye, en ont écrit le récit détaillé, et c'est à ces ouvrages que nous empruntons les éléments de ce rapide memento. Ces grands faits ont aujourd'hui plus d'un siècle de date et il semble qu'ils sont tout proches, tant le souvenir du héros est encore vivant et sensible au cœur de la France.

Qui peut visiter sans émotion le petit appartement de Fontainebleau, composé de cinq pièces, prenant accès au vestibule du grand perron de la cour du Cheval blanc, et dont les fenêtres ont vue sur le jardin de l'Orangerie ? C'est là que, refusant de rentrer dans ses grands appartements et fuyant peut-être les fantômes de son bonheur passé, l'Empereur, revenant de la Cour-de-France, se réfugia, le 31 mars, à six heures du matin. Deux officiers qui l'accompagnaient, Canouville et Corbineau, ont raconté que, lorsqu'il traversa la ville pour gagner le château, les habitants de Fontainebleau accoururent sur son passage, les mains jointes, la figure consternée, à l'aspect de leur souverain repoussé de sa capitale ; on entendit des sanglots et, de tous les yeux attachés sur cette grande infortune, coulaient des larmes.

Quelques heures de repos rendirent à l'Empereur ses forces abattues par tant d'anxiétés et de fatigues. Avant midi il était au travail et réorganisait son armée. Pour lui, la guerre n'était pas terminée : il était résolu à reprendre Paris aux ennemis. D'un coup d'œil il avait jugé que les armées étrangères, partagées en trois corps, s'offraient séparément à son attaque. Le 1er avril, il visita les positions de Marmont dont le corps d'armée s'était replié sur Essonnes ; en quittant le maréchal : A demain, Marmont, dit-il, et sur Paris avec quatre cents canons et cent mille hommes. Incessamment son armée grossissait, en effet ; aux bataillons qui, de tous les points du pays, se concentraient sur

Fontainebleau, l'ordre était aussitôt donné d'aller renforcer la ligne de bataille. Le 3, arrivèrent la vieille et la jeune Garde, les divisions Friand et Henrion. Elles se rassemblèrent dans la grande cour du château et l'Empereur les passa en revue. Il appela en cercle, autour de lui, les plus anciens de chaque compagnie, officiers, sous-officiers et soldats ; il les harangua d'une voix vibrante à laquelle répondit un immense cri de *Vive l'Empereur ! A Paris ! A Paris !* Le défilé se fit au pas de charge, et cette troupe héroïque s'enfonça vers le nord sous les futaies de la forêt impériale.

LE REFUS DES GÉNÉRAUX

Si les soldats étaient enthousiastes, les généraux hésitaient. Napoléon, pressentant leur résistance, s'isolait d'eux et ne les consultait pas. Groupés dans un salon voisin de l'appartement du maître, ils se montraient librement inquiets ou irrités. Jusqu'où cet homme implacable prétendait-il les conduire ? Qu'espérait-il désormais ? Fallait-il donc joindre à tant de guerres étrangères la guerre civile ? Et pourquoi ? Pour une cause perdue ? Ces compagnons de l'Empereur, qu'il avait tirés du néant, oubliaient, sous leurs habits chamarrés, leur simple capote de gros drap ; ils étaient las de combats et d'obéissance, et l'un d'eux, s'échauffant, s'écria que c'en était trop, *qu'il fallait en finir ; que, se soumettre plus longtemps, ce serait pousser le respect jusqu'à la servilité ; que l'Empereur n'avait pas le droit de tout entraîner dans sa chute et que, ayant fait sa destinée, c'était à lui seul de la subir !*

Et ceux qui parlent ainsi sont Berthier, Moncey, Lefebvre, Ney lui-même, le plus agité de tous, qui, entraînant les mécontents, les conduit vers le cabinet de l'Empereur. Celui-ci est seul, plongé dans ses pensées ; il se redresse, voyant soudain sa porte s'ouvrir, malgré son ordre. Ses lieutenants entrent, le teint animé, sans déférence ; Ney est en tête, et brutalement, il prend la parole : *Sire, il est temps d'en rester là... Votre situation est celle d'un malade désespéré ; il faut faire votre testament et abdiquer pour le roi de Rome !* Napoléon, stupéfait de cette audace inouïe, ne répond rien d'abord ; puis, le maréchal poursuivant, il s'indigne, menace ; Ney riposte avec insolence, puis, tout à coup, s'attendrissant, il proteste de sa soumission, de ses regrets et se laisse congédier.

Mais l'affreuse scène se reproduit le lendemain, 4 avril ; à onze heures du matin, les maréchaux reparaisent ils sont réunis dans la pièce qui sert à l'Empereur de salle à manger. Celui-ci entre ; sa figure est sombre, ses yeux cernés. *Restez,* dit-il d'une voix impérieuse ; et, sans un mot de plus, il déjeune précipitamment ; les révoltés gardent le silence ; il les terrifie encore, et dès qu'ils sont en sa présence, ils se sentent dominés et petits. Il leur a donné leur nom, leurs titres, leur situation, leurs richesses, leur gloire ; mais ils ne veulent rien sacrifier de ce qu'ils lui doivent ; pour jouir en paix de ses bienfaits, il faut qu'ils l'abandonnent et ils y sont décidés. Il l'a compris, et c'est de ce moment seulement qu'il se sent vaincu...

LE RENONCEMENT SUPRÊME

Son repas terminé, il passe dans son salon et les y appelle. Les voilà rangés en cercle, debout, dans une attitude immobile et toujours silencieuse. L'Empereur

va et vient à grands pas, les yeux fixés à terre, les mains croisées sur les reins, essayant de se dominer, de comprimer le dégoût dont son âme est pleine. Après trois minutes de cette contrainte, se sentant maître de soi, il s'arrête et relève brusquement la tête ; évitant les regards de Ney, il dit, avec effort, qu'il est prêt au sacrifice : il abdiquera. Il appelle Fain, son secrétaire, reçoit de sa main un projet de rédaction qu'il remet à Caulaincourt. Celui-ci le lit, déclare que c'est insuffisant, et indique quelques changements indispensables. Napoléon s'y refuse ; mais Ney, l'œil ardent, repris de son agitation de la veille, s'écrie **que le temps presse, qu'il faut se hâter**, et le malheureux empereur, prenant la plume, obéit. Une seconde lecture ne satisfait pas davantage les bourreaux : **Cela ne termine rien ; il n'y a là que matière à des discussions nouvelles**. Et Napoléon cède encore, il reprend l'acte fatal, entre dans son cabinet, et en ressort bientôt avec une troisième rédaction. **Tenez, dit-il sèchement, la voici, et pour cette fois, je n'y changerai plus rien**.

L'écrit était ainsi libellé :

Les puissances alliées ayant proclamé que l'empereur Napoléon était le seul obstacle au rétablissement de la paix en Europe, l'empereur Napoléon, fidèle à son serment, déclare qu'il est prêt à descendre du trône, à quitter la France et même la vie, pour le bien de la Patrie, inséparable des droits de son fils, de ceux de la régence de l'impératrice et du maintien des lois de l'Empire. Fait à Fontainebleau, le 4 avril 1814.

On sait comment cette abdication, arrachée à l'Empereur par ses frères d'armes, parvint aux souverains étrangers prêts à l'accepter, au moment précis où Marmont passait à l'ennemi avec toute son armée. Puisque ses soldats l'abandonnaient, on pouvait exiger du vaincu de Fontainebleau plus qu'il n'accordait. Il fallait maintenant qu'il renonçât au trône, non seulement en son nom, mais en celui de son fils. Et les maréchaux, se faisant fort d'obtenir cette suprême concession, revinrent à la charge. Napoléon les reçut froidement, les écouta d'un air dédaigneux. Pourtant une dernière convulsion de désespoir, l'illusion aussi de réveiller en ces camarades de vingt ans le sentiment de l'honneur, le désir, peut-être, de s'ensevelir avec sa fortune, suscitaient en lui des rêves d'aventures. Ne pouvait-on lutter encore ? se replier sur la Loire avec les troupes restées fidèles ? se jeter en Italie et s'y créer un nouvel empire ? Il parlait **à des statues**. Alors, d'un ton de mépris superbe : **Vous voulez du repos, ayez-en donc**, dit-il. Et, résigné, il signa, sans le dater, le renoncement définitif et le remit à Caulaincourt avec ordre de ne le point produire avant que les vainqueurs n'eussent assuré et son sort et celui de l'impératrice.

C'est pour avoir été le théâtre de ces scènes tragiques que cette pièce du petit appartement de Fontainebleau est appelée *Salon de l'abdication*. Louis XVIII y fit même apposer sur un guéridon cette inscription, mentionnant une date erronée, et qui est ridicule jusqu'au sublime : **Le 5 avril 1814, Napoléon Bonaparte signa son abdication sur cette table, DANS LE CABINET DE TRAVAIL DU ROI, le deuxième après la chambre à coucher, à Fontainebleau**.

LA TRAGÉDIE DE L'ABANDON

C'était le 6 avril : dès le soir de ce jour-là, le château qu'avaient, depuis une semaine, animé des groupes nombreux d'officiers de tous grades et de fonctionnaires en habits brodés — car les états-majors et les divers services de la maison impériale, laissés en Champagne, avaient rejoint successivement — le château se vida d'heure en heure. Le temps presse de quitter celui qui n'est plus rien et d'aller à Paris mendier les faveurs du nouveau gouvernement. Chacun trouve un prétexte pour s'éloigner : celui-ci, dans l'intérêt de ses troupes ; celui-là, pour chercher de l'argent ; cet autre pour voir sa femme malade. Entre tous ces idolâtres de la veille s'établit une joute de vitesse où chacun s'efforce de devancer les autres pour protester de son dévouement au roi Louis XVIII que vient de proclamer le Sénat. Le Moniteur, dès le 7 avril, ne suffit point à insérer leurs lettres d'adhésion : Jourdan, Augereau, Maison, Lagrange, Nansouty, Oudinot, Kellermann, Milhaud, Latour-Maubourg, Berthier, Belliard renient le drapeau d'Austerlitz et d'Iéna ! L'Empereur savait ces défections ; mais il dissimulait sa peine : à Caulaincourt, l'un des très rares fidèles, il disait pourtant : **Je suis humilié que des hommes que j'ai élevés si haut se ravalent si bas... Que doivent penser les souverains de toutes les illustrations de mon règne ? J'ai beau faire, cette France... tout ce qui la déflore m'est comme un affront personnel. Je m'étais tant identifié avec elle !**

Oisif pour la première fois de sa vie, il passait ses journées assis auprès d'une fenêtre donnant sur le jardin de l'Orangerie. Ses traits altérés, ses yeux brillants de fièvre, la lenteur inaccoutumée de ses mouvements accusaient d'atroces douleurs.

Une convention, signée le 11 avril, mais non ratifiée encore, lui attribuait la souveraineté de l'île d'Elbe et stipulait qu'il lui serait permis d'emmener et de conserver dans son nouveau royaume quatre cents hommes de sa garde pris à son choix ; les commissaires des puissances étrangères devaient l'accompagner jusqu'au port d'embarquement ; mais de ces arrangements, il ne s'occupait pas. Retranché du monde, en pleine action, à quarante-quatre ans, il se refusait à envisager l'avenir ; il semblait concentrer dans une idée fixe toutes les forces de son esprit. L'un de ses officiers, M. de Turenne, inquiet de cette torpeur grandissante, avait cru devoir placer les pistolets de l'Empereur hors de sa portée et les avait déchargés.

UNE NUIT D'HORREUR

Dans la nuit du 12 au 13 avril, le valet de chambre Constant, avant couché l'Empereur à dix heures et demie, s'était retiré dans le petit entresol qu'il occupait au-dessus de la chambre impériale. Il dormait profondément lorsque, vers minuit, il fut réveillé par son collègue Pelard, de garde, cette nuit-là, auprès du maître. Pelard avait un air effrayé. **Sa Majesté, balbutia-t-il, a délayé quelque chose dans un verre et l'a bu...** Constant sauta de son lit, où il s'était étendu tout habillé, descendit l'escalier et entra dans la chambre : devant la cheminée on apercevait jetés à terre, les débris d'un sachet de peau et de taffetas noir. L'Empereur était dans son lit, agité de mouvements convulsifs ; il tenait l'oreiller contre son visage, pour étouffer les cris que lui arrachait la souffrance. **Constant, dit-il d'une voix rauque, je vais mourir. Avertissez Caulaincourt et Yvan.**

Yvan, le médecin de service, réveillé par Pelard, paraît le premier. Il s'approche, tout tremblant : *Croyez-vous que la dose soit assez forte ?* demande Napoléon. — *Je ne sais ce que Votre Majesté veut dire*, répond le médecin ; il ignore, en effet, que l'Empereur porte sur lui, en campagne, un sachet de poison, afin d'être maître de sa destinée, s'il est fait prisonnier par l'ennemi. A ce moment entre Caulaincourt ; il se penche sur le lit et recule épouvanté : le moribond est d'une pâleur livide ; ses lèvres sont contractées, ses cheveux collés à son front par la sueur. *Caulaincourt, je vais mourir*, répète-t-il, *je vous recommande ma femme et mon fils ; défendez ma mémoire... Je ne pouvais plus supporter la vie.*

Constant, tout en sanglotant, a préparé, en hâte, un bol de thé ; Yvan le lui a pris des mains : *Monsieur le duc*, dit-il à Caulaincourt, *il est perdu s'il ne boit pas : il refuse tout ; il faut cependant- qu'il boive, qu'il rejette... Au nom de Dieu, obtenez qu'il boive !* Caulaincourt, en larmes, présente la tasse à l'Empereur qui la repousse : *Laissez, laissez !* Sa voix s'éteint ; ses yeux sont fixes. Caulaincourt approche le bol des lèvres du mourant et, mettant à profit un instant de faiblesse, lui verse dans la bouche le breuvage tiède : un spasme violent se produit, suivi d'un vomissement ; l'Empereur retombe épuisé sur sa couche.

Yvan, l'air égaré, répète : *Mais il faut qu'il boive encore, il le faut... il est perdu... il est perdu s'il ne boit pas !*

Quelques bougies allumées çà et là éclairent cette scène tragique qui se prolonge durant deux heures. Caulaincourt ne cesse de supplier, tenant toujours une tasse de thé chaud que lui passe Constant ; l'Empereur s'obstine et résiste. Enfin, à force d'instances, de prières, il boit à plusieurs reprises et des soulèvements réitérés amènent d'abondants vomissements. Les douleurs d'estomac se calment, les membres raidis reprennent leur souplesse, la contraction des traits cesse peu à peu ; l'Empereur s'assoupit.

Caulaincourt veilla sur son sommeil, qu'agitaient, de temps à autre, des mouvements nerveux. Avant l'aube, le malade se réveilla ; ses yeux enfoncés et ternes cherchaient à reconnaître les objets environnants ; *tout un monde de tortures se révélait dans ce regard vague et désolé.* — *Dieu ne l'a pas voulu*, murmura-t-il, *je n'ai pu mourir.* Il respira longuement, demeura silencieux, et comme le fidèle Caulaincourt, assis dans un fauteuil au chevet du lit, s'efforçait à des propos réconfortants : *Ce n'est pas la perte du trône qui me rend l'existence insupportable*, dit vivement Napoléon ; *savez-vous ce qui me broie le cœur ? C'est la bassesse, c'est la hideuse ingratitude des hommes... En présence de leurs lâchetés, de l'impudeur de leur égoïsme, j'ai pris la vie en dégoût... La mort, c'est le repos... le repos enfin Ce que j'ai souffert depuis vingt jours ne peut être compris.*

Nous suivons ici les souvenirs que, douze ans plus tard, Caulaincourt, malade et las à son tour, évoquait en présence d'une amie qui notait aussitôt ses confidences. *A ce moment*, racontait l'ex-grand écuyer en poursuivant le récit de cette nuit d'horreur, *à ce moment la pendule sonna cinq heures. Les scintillements du soleil levant perçaient à travers les rideaux d'un rouge éclatant, et coloraient de tons vigoureux la sévère et expressive figure de Napoléon... Il se releva, saisit le rideau qu'il rejeta en arrière et, s'accoudant sur son lit : Caulaincourt, fit-il en portant la main à son front, dans ces derniers jours il y a eu des instants où j'ai cru que j'allais devenir fou... où j'ai senti là une chaleur dévorante... La folie, c'est le dernier degré de l'abjection humaine... Plutôt mourir mille fois !*

DERNIERS JOURS DE SOLITUDE

Après un nouveau sommeil, il se leva : à dix heures il était habillé ; rien dans son maintien ne révélait les convulsions de son âme. Il déjeuna comme à l'ordinaire, seulement un peu plus tard que de coutume, et jamais il ne fit allusion à sa tentative de suicide. Huit jours encore devaient s'écouler avant qu'il eût atteint le sommet de son calvaire.

La solitude où il vivait était maintenant à peu près complète : sa femme, ses frères, n'avaient point paru ; presque tous ses maréchaux, ses amis, étaient partis sans un mot d'adieu ; les galeries et les salons qui avoisinaient son appartement étaient déserts : Yvan, son médecin, avait fui, terrifié, pendant la nuit fatale ; son valet de chambre, Constant, qui le servait depuis les jours d'aurore de la Malmaison, avait disparu ; le mameluk Roustan lui-même, ce chien qui couchait en travers de sa porte, avait déserté. A l'une des dernières visites de Caulaincourt, personne ne se trouva là pour ouvrir la porte au grand écuyer qui dut s'annoncer lui-même... Seuls, les grognards de la vieille Garde qui occupaient les postes du château, demeuraient fidèles à leur Empereur abandonné et souffraient de ses peines.

Un matin, comme il se promenait, solitaire et rêveur, dans le petit jardin de l'Orangerie, un cuirassier en grande tenue sortit de la galerie des Cerfs et s'avança vers lui. C'était le lendemain du jour où les quatre cents qui devaient accompagner le proscrit à l'île d'Elbe avaient été désignés. **Que veux-tu ? demanda Napoléon. — Mon empereur, je réclame justice. J'ai vingt-deux ans de service, je suis décoré, et je ne suis pas porté sur la liste de départ Si on me fait ce passe-droit-là, il y aura du sang de répandu. Je ferai une vacance dans les privilégiés, ça ne se passera pas comme ça. — Tu as donc envie de venir avec moi ? — Ce n'est pas une envie, mon empereur, c'est mon droit, c'est mon honneur que je réclame. — As-tu bien réfléchi qu'il faut quitter la France ; ta famille, renoncer à ton avancement ? Tu es maréchal des logis... — Je leur en fais la remise, de l'avancement. Quant au reste, je m'en passerai... Et pour ce qui est de la famille, il y a vingt-deux ans que vous êtes ma famille, vous, mon général. J'étais trompette en Egypte, si vous vous rappelez. — Allons, tu viendras avec moi, mon enfant, j'arrangerai cela. — Merci, mon empereur. J'aurais fait un mauvais coup, c'est sûr !**

Le départ pour l'île d'Elbe a été fixé au 20 avril déjà les commissaires des puissances étrangères sont à Fontainebleau, les bagages préparés ; l'Empereur a fait choix lui-même des cartes et des livres qu'il veut emporter. Il emmènera trois généraux fidèles, désintéressés, Drouot, Bertrand, Cambronne, que ce choix rendra immortels, et quelques centaines de vieux soldats formeront le bataillon sacré qui veillera sur ses jours. Mais ces grenadiers qui sont là, pleurant, mais ses autres compagnons d'armes, frémissants, dans la grande cour du palais, ils ne suivront pas leur empereur ils veulent, du moins, lui faire leurs adieux. Le général Petit, qui les commande, a obtenu pour eux cette faveur, ou plutôt cette consolation.

L'ADIEU A LA VIEILLE GARDE

Le 20, à midi, Napoléon sort de son appartement. Dans l'immense cour du Cheval blanc sont alignés, face à la vieille aile du palais, la droite au perron, le premier régiment de grenadiers à pied de la vieille Garde, et les marins de la jeune Garde. La balustrade de pierre qui divise aujourd'hui la cour n'existait pas alors, et tout près du grand escalier sont rangés les voitures de voyages avec les commissaires étrangers. D'anciens serviteurs ont pris place aux portes et aux croisées du château ; sur la place de Ferrare se bouscule toute la population de la ville. L'Empereur paraît en haut du perron. Il serre la main à une quinzaine d'officiers, placés là pour le saluer une dernière fois, puis il descend vivement les degrés du fer à cheval, s'arrête un moment sur les dernières marches et jette un regard autour de lui, Il porte son habit de colonel des chasseurs, mais, contre son habitude, un pantalon bleu avec des bottes à l'écuyère.

Le général Petit s'est avancé jusqu'au bas de l'escalier pour prendre les ordres de l'Empereur qui lui tend la main et lui commande de faire former le cercle ; lui-même va se placer au milieu des officiers, face à l'aile neuve. Au-dessus de la ligne des grenadiers, immobiles, présentant les armes, flotte le drapeau du régiment, sur lequel on lit, brodées en or, ces lignes :

Garde impériale. — L'empereur Napoléon au 1er régiment de grenadiers à pied.

Et, sur l'autre face :

*Marengo — Austerlitz — Iéna — Eylau — Friedland
— Wagram. — Moskova — Vienne — Berlin —
Madrid — Moscou.*

Le soleil du printemps éclaire cette scène auguste où le recueillement d'une douleur solennelle s'unit à la majesté des souvenirs. L'Empereur fait signe qu'il va parler : un frémissement passe sur les rangs, et, dans le plus religieux silence, s'élève sa voix.

Officiers, sous-officiers et soldats de la vieille Garde, je vous fais mes adieux... Depuis vingt ans, je suis content de vous. Je vous ai toujours trouvés sur le chemin de l'honneur... Il poursuit, sans faiblir, cette harangue, devenue si populaire ; mais si son cœur est ferme, ceux auxquels il s'adresse éclatent d'émotion. Lit général Petit, qui s'est fait trop longtemps violence, oublie le premier la consigne qu'il a donnée. Il agite son épée, et crie frénétiquement : *Vive l'Empereur !* Une formidable acclamation lui répond.

Très ému, Napoléon poursuit : Je ne puis vous embrasser tous, mais j'embrasserai votre général. Approchez, général Petit ! Il presse le général dans ses bras. Qu'on m'apporte l'aigle ! Le drapeau quitte le rang et vient à lui ; il en saisit la soie brodée, la porte trois fois à ses lèvres, disant : Chère aigle, que ces baisers retentissent dans le cœur de tous les braves ! Adieu, mes enfants !

Et, rapidement, il s'arrache à ses serviteurs qui lui baisent les mains, au général Petit qui le suit en sanglotant ; il se jette dans sa voiture dont la portière se referme, et qui, déjà, roule sur le pavé de la cour, franchit les grilles, traverse la foule, et se lance sur la route de la forêt.

Remis, en 1815, à Bourges, par le général Drouot au général Petit, ce drapeau qui avait reçu les baisers et les larmes du héros, fut voilé d'un crêpe et caché à tous les yeux indiscrets. Vingt-cinq ans plus tard, quand les restes de Napoléon, ramenés de Sainte-Hélène, entrèrent aux Invalides, le général Petit consentit à se séparer de ce vieux témoin de sa gloire, et l'étendard portant les noms de victoires fut déposé, avec l'épée d'Austerlitz, sur le cercueil de l'Empereur. Il figura, au temps de Napoléon III, dans les vitrines du Musée des Souverains après la dispersion de ces précieuses collections, il rentra chez les descendants du général Petit qui l'ont conservé pieusement.

CHAPITRE III

UNE IDYLLE DE NAPOLÉON À SAINTE-HÉLÈNE

La coquette ne nous a pas tracé son portrait ; mais d'autres ont pris ce soin : elle était blonde, de taille assez menue, et, malgré ses jupes courtes, elle paraissait plus que ses quatorze ans, avec ses jolis traits déjà formés, ses yeux luisants, son imperturbable aplomb et ses grâces félines. Elle se nommait Élisabeth, mais on l'appelait Betsy, suivant le traditionnel engouement des Anglais pour les diminutifs.

Son père, James Balcombe, un peu banquier, un peu armateur, un peu pourvoyeur de navires, habitait, depuis une douzaine d'années, l'île de Sainte-Hélène, avec le titre officiel d'agent payeur de la Compagnie des Indes. C'était un gros homme rubicond et jovial, très influent, assez hâbleur. On ne savait au juste quel genre de services avait rendus, jadis, sa mère, à S. A. R. le prince régent d'Angleterre ; mais le bruit courait avec persistance que James Balcombe était fortement protégé, et les plus hauts fonctionnaires le ménageaient. Les amiraux de passage à Sainte-Hélène logeaient volontiers chez lui, car, outre les diverses professions déjà énumérées, Balcombe exerçait encore, à l'occasion, celle d'hôtelier. Il avait bâti, à cet effet, au fond du délicieux jardin de la villa des *Églantiers*, un pavillon assez exigü, mais élégant, que les voyageurs de marque préféraient à la coûteuse et mesquine pension bourgeoise de Jamestown, la seule bourgade de l'île.

Mrs Balcombe était venue, quelques années après son mari, se fixer à Sainte-Hélène, amenant avec elle ses deux fillettes. Jenny, l'aînée, âgée de seize ans en 1815, était beaucoup plus naïve et calme que Betsy, sa cadette ; à vrai dire, elle paraissait assez insignifiante peut-être un commencement d'éducation avait-il influé sur ses manières et bridé son tempérament. Betsy, au contraire, qu'aucune contrainte n'avait maîtrisée, était indomptée et fougueuse comme un jeune faon du paradis terrestre ; elle s'épuisait en galopades sur les pelouses des *Églantiers*, laissant aux bosquets de rosiers blancs des lambeaux de ses robes légères et des frisons de sa chevelure, n'étudiant jamais, sachant, presque sans l'avoir appris, un peu de français, chantant agréablement, dansant comme Terpsichore, et jouant de la harpe en des poses si languies et avec des regards si candides et si cajoleurs que les auditeurs les plus moroses lui reconnaissaient beaucoup de talent.

UNE NOUVELLE QUI RÉPAND LA STUPEUR

A Sainte-Hélène, quand vint l'automne de 1815, on ignorait totalement les événements qui, depuis sept mois, avaient bouleversé l'Europe pas un écho n'était parvenu du débarquement sur les côtes de France de Napoléon interné à l'île d'Elbe, de la fuite de Louis XVIII, de la bataille de Waterloo et de la définitive défaite de Bonaparte. Dans les premiers jours d'octobre, Mr. Balcombe reçut la visite de deux officiers anglais, amenés par l'*Icare*, navire dont le canon de la forteresse avait, le matin même, signalé l'arrivée. La nouvelle qu'ils apportaient était si stupéfiante et si inattendue que Balcombe, abasourdi, se la fit répéter trois ou quatre fois. Betsy, qui se glissait partout, entendait tout et se mêlait à tout, apprit ainsi que Bonaparte, captif de l'Angleterre et condamné par l'Europe à la déportation, allait, dans quelques heures, débarquer à Sainte-Hélène, qu'il y vivrait désormais avec plusieurs compagnons, prisonniers comme lui, et qu'il fallait s'occuper sur-le-champ de trouver dans l'île une maison isolée dont la surveillance fût facile et l'abord inhabité.

Betsy ignorait tout de l'histoire contemporaine, comme de celle des temps anciens, mais ce qu'elle savait, et à n'en pas douter — car toutes les Anglaises de son âge et bon nombre de ses concitoyens plus mûrs en avaient la certitude — c'est que Bonaparte était un grand ogre, un géant, avec un œil rouge, flamboyant, au milieu du front, et de longues dents en saillie. Ce monstre se nourrissait, à l'ordinaire, de jeunes enfants ; il n'avait rien d'humain ; sa scélératesse dépassait de beaucoup celle des plus fameux brigands des légendes et il avait enrichi d'un nombre incalculable de crimes sans pareils et d'horreurs inédites la longue liste des abominations de l'histoire. Aussi Betsy s'étonna-t-elle beaucoup du calme héroïque avec lequel son papa reçut la terrifiante nouvelle. Elle ne douta plus de l'intrépidité paternelle quand, le surlendemain, le canon de Eadder Hill ayant signalé l'arrivée du Northumberland qui portait Bonaparte, Balcombe courut au port pour se rendre à bord du navire. En reviendrait-il jamais ? Betsy l'attendit dans l'angoisse et, quand enfin il reparut, sain et entier, elle se précipita vers lui, criant : **Eh bien, papa, l'avez-vous vu ?**

Non, Balcombe ne l'avait pas vu ; mais il avait été présenté à différentes personnes de la bande, entre autres à Mme Bertrand et à Mme de Montholon, qui n'avaient pas l'air de bêtes féroces. Quant à Bonaparte, on le descendrait à terre dans la soirée et on le logerait quelque part en ville, en attendant qu'on eût consolidé la vieille maison de Longwood, située dans la partie la plus inaccessible de l'île et où on comptait l'encager.

Au crépuscule, la famille Balcombe tout entière était sur le port : tous les habitants de l'île s'y pressaient déjà, et jamais on n'eût imaginé que Sainte-Hélène renfermât tant de gens. Betsy, encore épouvantée, ne vit pas grand'chose. Un canot accosta le quai ; des soldats faisaient la haie. Elle aperçut trois hommes passant rapidement : l'un était l'amiral Cockburn ; un autre, disait-on, le maréchal Bertrand. Entre les deux marchait le monstre que la fillette distingua mal, à cause de son émotion et de la nuit ; elle vit seulement, sous le manteau entr'ouvert, l'éclat furtif d'une étoile en diamants. Puis il y eut une bousculade : les soldats repoussaient les curieux ; il fallut rentrer aux *Églantiers* et la petite Balcombe y rapporta le pressentiment d'un malheur. Elle comprenait bien que, maintenant, le bon temps était passé : avec un pareil homme, lâché dans cette île exigus, on n'oserait plus ni rire, ni sortir, ni courir dans le jardin ;

la menace de le rencontrer allait gâter toutes ses joies et, cette nuit-là, elle eut des cauchemars.

PREMIÈRE RENCONTRE AVEC L'OGRE

Le jour suivant, l'ogre se promenait déjà sur les routes de l'île. Munie de longues-vues, et bien à l'abri derrière une haie d'aloès épineux, la famille Balcombe le vit, de très loin, gravir à cheval le chemin abrupt de Longwood : il était reconnaissable à son chapeau dont on percevait très distinctement les cornes diaboliques. Sans doute allait-il visiter sa future résidence ; quelques cavaliers l'accompagnaient ; ils disparurent avec lui à l'un des tournants de la montagne.

Vers quatre heures de l'après-midi, on les revit descendant vers Jamestown. Arrivés à la rencontre du grand chemin et de l'avenue des *Églantiers*, ils s'arrêtèrent, parurent délibérer, puis se remirent en route dans la direction de la villa des Balcombe. La frayeur de Betsy fut grande : le monstre venait vers elle, elle poussait des cris, voulait s'enfuir et se cacher ; mais Mr Balcombe la retint et s'avança avec l'enfant récalcitrante vers la petite troupe des cavaliers arrêtés devant l'entrée de la maison. Tous avaient mis pied à terre, sauf un seul — lui !

Betsy osa risquer vers lui un regard et l'aperçut, de tout près cette fois, vêtu d'un habit vert, avec une étoile de brillants sur la poitrine ; sa selle et la housse étaient de velours cramoisi brodé d'or ; son cheval, d'un noir de jais — le cheval fantastique des ballades — rongait impatiemment son frein, la bouche blanche d'écume. Napoléon mit pied à terre ; l'amiral Cockburn lui présenta Mrs. Balcombe et les fillettes tremblantes ; et l'ex-Empereur, après un compliment sur la belle situation de la villa, s'assit familièrement sur un des sièges rustiques qui garnissaient la terrasse.

Betsy le contempla alors tout à son aise : sa terreur se fondait en admiration ; jamais elle n'avait imaginé qu'un simple mortel pût être aussi beau. Son pâle visage était imposant tant qu'il restait impassible, mais, à chaque instant, il s'éclairait d'un sourire *enchanteur* ; ses yeux étaient merveilleux d'éclat et de pénétration ; ses cheveux, d'un brun foncé, paraissaient aussi fins, aussi soyeux que ceux d'un enfant, et sa voix était prenante comme la plus douce des musiques. Il parlait avec simplicité, vantait les charmes des *Églantiers*, et manifesta le désir d'y séjourner en attendant que la maison de Longwood fût prête. Même il décida de s'y installer immédiatement ; le pavillon du jardin était vacant ; il ne comprenait, à la vérité, qu'une pièce, mais Napoléon donna l'ordre de dresser sur la pelouse une tente qui se trouvait dans ses bagages, restés à Jamestown, et, tandis qu'on s'empressait de lui obéir, il s'assit sur l'herbe et invita la petite Betsy à prendre place auprès de lui.

Elle n'avait plus peur, mais elle était bien intimidée et c'est à peine si elle balbutia un *oui* éperdu, quand il lui demanda si elle parlait français. Il la traitait en enfant et la questionna sur la géographie :

Quelle est la capitale de la France ?

- Paris.
- De l'Italie ?
- Rome.

— Et de la Russie ?

— Aujourd'hui Saint-Pétersbourg, autrefois Moscou.

A ce mot, il se leva brusquement, et, fixant Betsy de ses yeux vifs, il l'interrogea d'un ton sévère :

Qui l'a brûlé ?

L'idée que l'homme qui lui parlait avait été le maître du monde, le héros extraordinaire de tant d'in vraisemblables épopées, lui rendit son épouvante première. Elle se sentit défaillir et répondit :

Je ne sais pas, monsieur.

Il éclata de rire, d'un bon rire enfantin et joyeux.

Mais si, mais si, vous le savez parfaitement : c'est moi qui l'ai brûlé.

Conciliante, elle reprit, un peu plus hardiment :

Je crois, monsieur, que ce sont les Russes qui ont incendié la ville pour en chasser les Français.

Il parut très satisfait, rit encore et emmena Betsy se promener dans le jardin, tandis que ses serviteurs dressaient sa tente à proximité du pavillon. Après son dîner, il vint, en voisin, passer la soirée chez les Balcombe, et comme, à l'exception de Betsy, personne n'y parlait le français, il s'adressa encore à elle, la questionna sur ses études musicales, la pria de lui donner une audition. L'enfant prit sa harpe et exécuta de son mieux un chant populaire écossais : *Ye banks and braes*. Napoléon jugea que c'était bien pour de la musique anglaise, **la plus pitoyable, la plus exécration, la plus abominable de toutes les musiques**. Et, afin que Betsy pût faire la comparaison, il se leva à son tour et, tout en marchant dans la pièce, il fit entendre une série de sons, plus semblables à des grognements qu'à des notes, sans rythme, sans mesure, sans justesse ; puis, quand il s'arrêta, il s'enquit de l'opinion de son auditoire qui venait d'entendre, assurait-il, *Vive Henri IV !* un air français populaire et charmant. La petite Balcombe ne cacha point qu'elle n'y avait rien compris et que *Vive Henri IV !* lui paraissait bien peu mélodieux.

UN ÉPOUVANTAIL QUI NE FAIT PLUS PEUR

C'est ainsi que miss Balcombe entra en relations avec l'hôte illustre de ses parents. **Il ne faut pas toucher aux idoles, la dorure en reste aux mains**, écrivait un philosophe ; on peut en dire autant des épouvantails : dès qu'ils se sont familiarisés avec ces silhouettes fantomatiques dressées dans les champs et formées d'un vieux chapeau et de loques sinistres, les moineaux font de ces objets de terreur leur perchoir favori, et s'y installent en bandes gazouillantes. Ainsi advint-il des terreurs de Betsy : l'ogre, au bout de quelques heures, ne lui fait plus peur du tout. Dès qu'elle est levée, elle court au pavillon impérial, en force la porte, interrompt les conversations de Napoléon avec Las Cases, bavarde incessamment, touche à tout, brouille les papiers, entraîne son ami dans le jardin, le force à courir, l'oblige à marcher s'il veut s'asseoir, à se taire s'il parle, commande, régente, ordonne et exige qu'on lui obéisse. L'Empereur, toujours souriant et débonnaire, accepte la tyrannie de cette espiègle et se soumet à ses caprices. Il semble que cet homme, dont la vie jusque-là n'a pas cessé d'être

laborieuse et grave, devienne enfant au contact de cette gamine, et, pour la première fois, goûte la joie d'une récréation.

Avec une irrespectueuse inconscience, Betsy abuse de ce camarade complaisant ; l'intrépide étourdie l'entraîne à travers le jardin, lui présente un vieux nègre, Toby, Malais de Sumatra, enlevé depuis bien des années à son pays, à sa femme, à ses enfants, vendu comme esclave à Sainte-Hélène et que les Balcombe emploient aux travaux du jardin. Betsy s'amuse beaucoup à mettre en présence ces deux exilés et à les entendre causer ensemble. Napoléon ne manque pas de glisser des louis dans la main de Toby, qui rit de toute sa face cuivrée et remercie le bon monsieur dont il ignore la gloire et auquel il conte ses malheurs.

Quand la petite Balcombe juge que l'entretien de ses deux amis a assez duré, elle renvoie Toby et emmène Napoléon qui la suit docilement ; elle n'a pour lui aucun ménagement. Elle lui montre un de ses jouets, un jouet articulé tel qu'en avaient alors tous les petits Anglais, et qui le représente, lui, grimant à une échelle dont chacun des degrés figure une nation de l'Europe : parvenu au sommet et assis sur le globe terrestre, le pantin bascule, dégringole et tombe à Sainte-Hélène. L'Empereur ne garda pas rancune à Betsy de cette irrévérencieuse exhibition, et elle conta la peur que son nom seul lui causait naguère : même elle connaissait une fillette de son âge, miss Legg, qui avait de l'ogre corse si grande épouvante qu'elle n'osait venir aux *Églantiers* par crainte de le rencontrer. Et Betsy complotait avec Napoléon une bonne plaisanterie ; elle se charge d'amener miss Legg à la villa lui fera la bête féroce et se jettera sur la visiteuse ; on rira bien.

L'Empereur consent et, au jour dit, comme Betsy et son amie flânaient dans le jardin, il s'ébouriffe les cheveux, fronce les sourcils et s'avance avec des grimaces et des rugissements vers les deux promeneuses. Miss Legg, reconnaissant le monstre, reste glacée de terreur, puis se met à pousser des cris déchirants qui dégénèrent en une crise de nerfs, si bien qu'il faut l'emporter délirant et pâmée. Napoléon, satisfait de son succès, tente de le prolonger et d'effrayer Betsy à son tour ; il se hérissé de plus belle, reprend ses contorsions Betsy rit aux éclats. Il se précipite, elle crie bravo, et comme, en dernière ressource, il essaie d'un hurlement sauvage — imité de celui des Cosaques, assure-t-il — elle trépigne de joie à voir le mal qu'il se donne. Cette fois-là, et ce fut la seule, l'Empereur parut vexé du peu d'effet de sa comédie.

MAUVAISE FARCE DUREMENT EXPIÉE

Mais la petite Balcombe ne lui permettait pas de boudier ; elle tenait en réserve des revanches impitoyables. A quelques jours de là, Napoléon ne paraissant pas en humeur de touer. et ayant dressé sa table de travail dans le jardin des *Eglantiers*, au bord d'un bassin dont l'eau courante donnait quelque fraîcheur, la perfide Betsy introduit sournoisement le chien de l'amiral Cockburn, un grand Terre-Neuve appelé Tom Pipes, qui aimait l'eau et ne laissait échapper aucune occasion de se baigner. La fillette, d'un air innocent, conduit Tom Pipes jusqu'à ce bassin, l'incite, d'un geste, à s'y plonger, le rappelle aussitôt et le chien, à peine sorti de l'eau, à deux pas de l'Empereur que le travail absorbe, s'ébroue avec énergie. Avant que Napoléon, stupéfait, ait compris ce qui arrive, le papier sur lequel il écrit, sa culotte de casimir blanc, son habit, ses bas de soie, ses mains, son visage et ses cheveux sont éclaboussés comme par un jet d'eau, et,

pour comble, Tom Pipes, qui a voyagé en compagnie de l'Empereur à bord du Northumberland, le reconnaît, lui fait fête, gambade et se frotte contre lui, aux grands éclats de rire de Betsy, enchantée de tant de dégâts.

Par malheur, Mr. Balcombe, qui ménageait son hôte, se montra moins ravi de la facétie de sa fille, et l'incorrigible espiègle dut subir une semaine d'arrêt. On la conduisit à un cellier fort sombre où on l'abandonna à ses remords. Ce n'était pas ce qui la gênait, mais l'endroit fourmillait de rats et la pauvre petite tremblait de peur : ils couraient de tous côtés, lui frôlaient les jambes, et, pour se défendre contre leurs incursions, elle saisit une bouteille dans le casier qui se trouvait à sa portée et lança ce projectile à toute volée. Le fracas du verre brisé et la douche de vieux bordeaux intimident les adversaires, mais bientôt ils reprennent audace et Betsy, affolée, leur décoche une seconde bouteille, puis une troisième, puis quatre, puis dix... Elle ne compte pas ! Sa lutte dura toute la nuit et, quand le vieux Toby, à l'aube, lui apporta son déjeuner, il la trouva étendue sur un monceau de tessons, dans une mare de vin, et ivre-morte des exhalaisons du sol détrempé.

L'Empereur manifesta ses regrets d'une punition aussi rigoureuse et ne cacha pas son admiration pour la belle défense de la fillette. Quand, quelques jours plus tard, ayant de nouveau mérité l'incarcération, elle fut recluse dans une resserre, moins bien garnie de précieux flacons, Napoléon vint s'installer à la fenêtre de la prison, et, à travers les barreaux, consolant sa jeune camarade, il cherchait à la dérider en contrefaisant ses mines éplorées. Ce devait être un singulier et émouvant spectacle que celui de ce Prométhée enchaîné sur l'affreux rocher, oubliant sa captivité pour sécher les pleurs d'une étourdie mise en pénitence.

UN NOM QUI NE PÉRIRA PLUS

Betsy Balcombe devait, de ces choses, conserver le souvenir durant toute sa vie ; ainsi qu'il arrive, elle n'en sentait, tant qu'elle fut à Sainte-Hélène, ni le prix ni la grandeur enfant gâtée et volontaire, elle avait rencontré en l'hôte de ses parents un compagnon de jeux indulgent et toujours prêt à excuser ses escapades. Que ce compagnon fût l'homme devant qui, durant vingt ans, l'Europe tremblante était restée agenouillée, Betsy ne s'en souciait guère. Elle ne voyait, dans cette camaraderie, qu'une occasion, toujours nouvelle, de distraction et de leçons manquées.

Mais à mesure que l'âge vint, surtout après que le grand Empereur fut mort et que son écrasant fantôme s'imposa au monde comme un remords, miss Balcombe fut, de nouveau, prise de peur. De son propre aveu, elle frémissait à la pensée de ses familiarités avec le vainqueur de tant de peuples ; elle se réveillait, la nuit, angoissée de s'être revue, en rêve, bousculant le conquérant vaincu, et poussant dans les ronces celui dont le front avait porté la couronne de Charlemagne.

Bon nombre de ces scènes n'avaient pas laissé trace en son esprit d'enfant ; mais quand, malheureuse à son tour, elle voulut dresser l'inventaire du trésor de ses souvenirs, elle écrivit, au courant de la plume, tout ce qu'elle n'avait pas oublié. Il a suffi que **l'homme du Destin** consentit à se prêter aux caprices d'une fillette de quatorze ans pour que fût, à tout jamais, assuré de la célébrité le nom

de cette enfant qui mit dans l'agonie sublime du grand Empereur le dernier sourire et le dernier rayon.

HISTOIRE D'UNE ROBE DE BAL

On songe, invinciblement, au chétif et gracieux chevreau que certains dompteurs donnent pour compagnon au lion captif et qui, fort de sa faiblesse, devient bientôt le maître de la cage. Que de traits devrait-on citer où se révèle, avec l'insouciance hardie de la fillette, l'attendrissante mansuétude du héros !

Un soir, elle lui montra une robe neuve à peine terminée, sa première robe de bal, qu'elle devait étrenner deux jours plus tard à une réception chez l'amiral Cockburn. L'Empereur jugea fort jolie la fraîche toilette qui, après examen, fut étalée sur un canapé. On fit une partie de cartes : l'enjeu de Bonaparte était un napoléon, celui de Betsy une pièce indienne valant dix francs, toute sa fortune. La partie s'engage donc, angoissante pour l'enfant qui, bien vite, s'aperçoit que son adversaire triche. Elle lui en fait l'observation, protestant qu'elle ne paiera point si elle perd. Il rit et bat les cartes ; alors Betsy indignée lui saisit les mains et le prend en flagrant délit. Dispute, gros mots, récriminations ; on se traite, de part et d'autre, de voleur et de malhonnête ; Napoléon exige ses dix francs, la fillette refuse de les lui donner ; il se lève, s'empare prestement de la robe, prend la fuite et, tout courant, gagne son pavillon où il s'enferme.

La pauvre miss, épouvantée à l'idée que sa toilette sera chiffonnée entre les mains de ce brutal, se jette sur la porte verrouillée, parlemente, sanglote, menace des plus terribles repréailles ; elle ne reçoit aucune réponse et, de guerre lasse, elle quitte la place. Quelques instants plus tard, on lui remet un billet, un billet de l'Empereur, confirmant sa ferme résolution de ne pas rendre la toilette et lui conseillant de faire son deuil du bal de l'amiral. Quelle nuit ! Le désespoir tint la pauvre petite éveillée jusqu'à l'aube. Ah ! elle comprenait maintenant l'exécration justifiée de l'Europe pour cet homme néfaste et jugeait que les pires tourments ne pourraient expier ses forfaits.

Quand le jour vint, elle reprit un peu d'espoir : il n'était pas possible qu'un homme, fût-il comme celui-ci le plus cruel des tyrans, commît l'infamie de la priver du bal. Elle alla tourner autour du pavillon, essaya d'y pénétrer comme à l'ordinaire, mais elle se heurta à un mot d'ordre formel : **Sa Majesté reposait**. Et, de toute la journée, Sa Maudite Majesté ne se montra point. Betsy, étouffant de rage, dut assister aux préparatifs de sa mère et de sa sœur s'habillant pour la fête : déjà on attelait la voiture qui devait les conduire à Jamestown ; déjà le petit nègre était sur le siège et les manteaux sur les banquettes quand Napoléon parut, portant sur le bras la blanche toilette : **Tenez, miss Betsy, dit-il, voici votre bien ; soyez sage maintenant et amusez-vous**. Et, de ses mains soigneuses, il présenta la robe dont il avait pris la précaution de faire réparer le désordre et que, sur son ordre, on avait garnie de roses fraîches.

DES FACÉTIES QUI PASSENT MESURE

Cet événement n'eut pour conséquence que d'accroître la familiarité de l'enfant ; assurée de son pouvoir et de l'indulgence de son grand ami, elle abusa de l'une et de l'autre. Comme il lui montrait, certain jour, une magnifique épée, dont le fourreau était d'écaïlle incrustée d'abeilles d'or et la poignée garnie de brillants,

elle demanda hypocritement la permission de toucher cette merveille pour la mieux admirer et, dès qu'elle l'eut entre les mains, elle mit vivement la lame au clair et en dirigea la pointe contre la poitrine de Napoléon : il recula, elle poussa sa pointe et le poursuivit, l'accula dans un angle de la pièce, l'engageant à recommander son âme à Dieu, parce qu'elle allait le tuer. Elle maniait l'épée avec tant de fougue et de maladresse, et menait un tel vacarme que le comte de Las Cases accourut : à la vue de son maître attaqué par cette étourdie, il devint blême et resta muet et immobile d'effroi. Napoléon riait comme un enfant, rompant pour éviter la pointe de l'épée menaçante, qui, trop lourde pour la petite main de l'escrimeuse, lui échappa enfin et tomba sur le parquet.

Une telle aventure n'était pas pour augmenter le crédit de miss Balcombe auprès des compagnons de l'Empereur. Si les serviteurs la supportaient, si le maître d'hôtel, Cipriani, aimait à la voir dépecer les belles pièces montées de sucreries qu'il échafaudait pour la table impériale, les aides de camp ne pouvaient pas la souffrir, et Las Cases surtout, très méfiant, la tenait à distance : Betsy n'en avait souci, comme bien on pense, et son entrain endiablé n'en était pas un seul instant refroidi. A toute heure du jour, elle rôde autour du pavillon, entre, sort, sans respect de l'étiquette, interrompt le travail de l'Empereur, lui prend ses papiers, les disperse, **se bat** avec lui, et, si elle ne le juge pas assez docile, lui réserve des punitions exemplaires : C'est ainsi qu'un jour, et non par mégarde — elle l'avoue elle-même — elle arrose la main impériale de cire brûlante. Elle bourre de coups le petit Las Cases ; elle fait des grimaces à Mme de Montholon, dont elle singe malicieusement les grands airs et les mines dédaigneuses ; même il lui vient à l'idée, un soir que toute la compagnie, se rendant à la villa pour une partie de whist, suit à la queue leu-leu un étroit sentier, de faire un massacre général de tous ces grands personnages. Napoléon marche le premier ; Gourgaud, Las Cases, son fils et Jenny Balcombe s'avancent derrière lui. Betsy, la dernière, s'attarde d'une dizaine de pas et, prenant un élan furieux, elle se précipite sur sa sœur, qui tombe les bras en avant, renversant le petit Las Cases, lequel s'effondre à son tour, entraînant son père qui se raccroche à Gourgaud ; et celui-ci, perdant l'équilibre, bouscule l'Empereur et le fait vaciller fortement.

Cette fois Las Cases, outré, ne cherche pas à maîtriser son indignation : il empoigne **la vilaine gamine** par les épaules et la pousse violemment contre le talus pierreux qui borde le sentier. Betsy éclate en sanglots : elle appelle au secours son ami : **Oh, monsieur, il m'a battue !** s'écrie-t-elle. — **Il a eu tort,** répond l'Empereur : **ne pleure pas, Betsy, je vais le tenir et tu le battras aussi.** Saisissant Las Cases par les poignets, il l'immobilise, et la fillette s'en donne à cœur joie, griffant le chambellan si fort et si consciencieusement qu'il demande grâce, et, enfin délivré, se met à courir autour de la pelouse pour échapper à la fillette qui le poursuit et dont la vengeance n'est pas satisfaite. Une scène de ce genre, et d'autres similaires, font comprendre comment et pourquoi l'entourage de l'illustre captif ne partageait pas l'excessive tolérance du maître pour les caprices de cette indomptable enfant.

Napoléon n'exerçait contre elle qu'une représaille très anodine : elle consistait à taquiner Betsy en lui présentant, comme un futur mari le petit Las Cases qu'elle détestait de toute son âme. Rien ne la mortifiait plus que de se voir fiancer à ce bambin français. L'Empereur riait de bon cœur de ses colères, invitait les deux enfants à sa table, taquinait la fillette sur les sentiments tendres, que, disait-il, éprouvait pour elle le petit garçon, et invitait celui-ci à embrasser sa jolie convive. Le pauvre mioche, contraint à obéir, s'exécutait d'assez mauvaise grâce,

certain, par expérience, que [sa douce fiancée](#) répondrait à ses avances obligées par des avalanches de gifles.

Et voilà comment, aux [Églantiers](#), dans l'automne de 1815, il n'y avait qu'un maître et qu'un tyran ; et ce n'était pas, comme on le croyait en Europe, l'ancien souverain du monde, cherchant à prolonger sa domination en l'exerçant sur les fidèles qui l'avaient suivi, mais une enfant de quatorze ans, impétueuse et désinvolte, devant laquelle courbait la tête le héros fabuleux que, durant tant d'années, toutes les puissances humaines, conjurées contre lui, n'avaient jamais pu réduire.

L'IDYLLE TOUCHE À SA FIN

Il fallut bien que cette singulière camaraderie prît fin : la maison de Longwood étant prête à le recevoir, l'Empereur dut quitter les [Églantiers](#). L'amiral Cockburn vint le prendre pour le conduire à sa nouvelle prison et Betsy pleura à chaudes larmes. Napoléon la consola, lui fit don d'une jolie bonbonnière qu'elle avait souvent admirée dans son écrin : [Cela fera quelque jour un gage d'amour pour le jeune Las Cases](#), dit-il, poursuivant sa taquinerie coutumière. Mais la jolie miss ne pensait plus à s'en formaliser ; elle s'enfuit, toute en larmes, alla se poster à la fenêtre de sa chambre pour revoir encore celui auquel — elle le sentait bien dans sa petite âme de coquette — elle serait redevable d'une renommée immortelle, puis elle se jeta sur son lit, et longtemps, longtemps, elle continua de pleurer.

Les relations de Napoléon et de Betsy Balcombe ne cessèrent point après l'installation à Longwood, mais elles se modifièrent. Longwood est éloigné et d'un abord difficile ; on y va rarement ; le captif, d'ailleurs, ne rit plus : l'odieuse mesquinerie du traitement que lui infligent ses geôliers l'assombrit de jour en jour. Il ne peut sortir de la misérable mesure qu'il habite sans apercevoir, à courte distance, l'uniforme rouge des sentinelles chargées d'espionner ses moindres mouvements.

Et puis, Betsy est oublieuse ; l'enfant, très rapidement, est devenue femme ; Betsy flirte, Betsy a des amoureux. Tantôt c'est le major Fehrsen qui lui fait la cour, tantôt elle s'affiche avec des officiers du 53^e régiment campé sur le plateau de Longwood, et Napoléon s'impatiente ; on parle trop de cette petite ; après tout [c'est une fille comme une autre](#).

Elle est devenue bien jolie, et tient grande place dans les préoccupations des détenus de Longwood. Lorsque sa visite est annoncée, l'Empereur lui-même est nerveux : une longue vue à la main, il guette d'avance son approche sur la route qui traverse le plateau désolé et, après qu'elle est repartie, il parle d'elle, avec une sorte d'insouciance contrainte, commentant ses toilettes, ses façons d'être, sa légèreté, son air inconscient, comme un bourgeois de chef-lieu de canton [potinant](#) sur l'unique élégante de sa petite ville. Effroyable évolution de ce génie de l'action condamné, par les rancunes de l'Angleterre, à la plus déprimante oisiveté.

VINGT ANS APRÈS

Quand Hudson-Lowe, le sinistre geôlier, eut pris possession du gouvernement de l'île, il s'inquiéta de ces rares et pauvres joies que les relations avec les Balcombe pouvaient procurer à ses victimes ; le propriétaire des *Églantiers* dut quitter Sainte-Hélène : il emmena avec lui tous les siens et partit pour l'Australie. Plus tard, encore éloignée de l'Europe, Betsy se maria et devint Mrs Arbell ; mère d'une fille et veuve vers 1835, elle revint à Londres et s'y fixa. La vie, semble-t-il, lui avait été rude ; elle n'était point riche ; à mesure qu'elle avançait dans l'existence surgissait davantage le fantôme du géant de gloire, jadis si docile à ses caprices enfantins.

Le [Retour des cendres](#) fut le signal d'une apothéose qui, depuis lors, n'a cessé de grandir et d'êtreindre le monde.

Mrs Arbell jugea qu'elle aussi pouvait contribuer à la glorification du héros. C'est alors qu'elle publia ses souvenirs de Sainte-Hélène. Leurs successives éditions, dont l'une est toute récente, n'enrichirent pourtant point l'auteur et quand, en France, l'Empire ressuscita, elle sollicita une place de dame d'honneur auprès de l'Impératrice Eugénie. Elle ne put l'obtenir mais, à diverses reprises, Napoléon III lui manifesta l'intérêt qu'il lui portait, lui octroyant, entre autres faveurs, une importante concession de terrains en Algérie.

Mrs Arbell mourut en 1872.

CHAPITRE IV

LES DERNIERS JOURS DE CHARLES X EN FRANCE

Personne ne s'était couché, au château de Saint-Cloud, le soir du 30 juillet 1830. Dans la cour, les gardes du corps campaient, assis sur des bottes de fourrage, tenant en main la bride de leurs chevaux sellés ; dans les avenues du bas parc, des troupes bivouaquaient ; aux antichambres c'était, malgré l'étiquette, un va-et-vient continuel, des confidences à voix basse, des réflexions discrètement échangées, des mines consternées sous des sourires de courtisans. Nul n'osait dire la révolution triomphe, la royauté est perdue ; mais on lisait cette pensée sur tous les visages, même sur ceux des valets impassibles qui, massés au balcon du salon de la Vérité, guettaient les lueurs sinistres de Paris, dont on percevait, au loin, dans la plaine, la tragique et continuelle rumeur.

APRÈS TROIS JOURS DE RÉVOLUTION.

CHARLES X SE DÉCIDE À QUITTER SAINT-CLOUD

Depuis trois jours la grande ville était en éruption. Le 27, jour où avaient paru les funestes Ordonnances, il y avait eu du tumulte et quelque désordre peu de chose. Le 28, il fallut bien reconnaître que les quartiers populeux se révoltaient. Le 29, les plus optimistes furent forcés d'avouer que la révolution était déchaînée. La journée du 30 s'était passée dans l'angoisse les insurgés étaient maîtres de toutes les avenues ; les troupes royales démoralisées tenaient encore les ponts de la Seine, mais, d'un moment à l'autre, Saint-Cloud pouvait être envahi. Non sans précautions, avec mille détours, on fit entendre au vieux roi Charles X qu'il fallait partir.

Il eut un mot de sublime abnégation :

Je suis prêt, dit-il, à paraître devant Dieu.

Son fils, le duc d'Angoulême, ne se résignait pas ; mais la duchesse de Berry, sa belle-fille, supplia, très ardente et très émue, qu'on sauvât ainsi l'avenir de son fils, le jeune duc de Bordeaux, alors enfant de dix ans ; et le départ fut décidé.

Il était trois heures et demie du matin quand le signal fut donné. Quelques appels de trompettes commandèrent aux cavaliers le boute-selle. Quatre carrosses, silencieusement, comme des chars funèbres, vinrent, par la rampe, se ranger devant le perron, du côté du parc la famille royale y monta et, sous l'escorte des gardes du corps, s'éloigna, par les avenues sombres, vers les bois.

A sa suite, les quelques régiments encore fidèles s'ébranlèrent : les hommes marchaient, l'arme basse, sous les allées bordées de blanches statues,

semblables, dans l'ombre, à des fantômes. A l'aube, on traversait Ville-d'Avray. Déjà les fugitifs purent voir le mot *royal* effacé sur toutes les enseignes de cabaret. *Ce mot, trois jours auparavant, était presque un moyen de fortune pour ces débitants oubliés.*

On parvint à Trianon vers cinq heures : le roi qui, cinquante ans auparavant, avait vécu là ses années heureuses, parcourut les pièces désertes, combinant une installation ; mais bien vite on lui fit comprendre que Trianon est encore trop voisin de Paris. De nouveau, il fut décidé qu'on s'éloignerait — oh ! pendant quelques heures seulement — et l'ordre de départ pour Rambouillet fut donné. La révolution n'irait pas jusque-là, du moins, troubler la quiétude du monarque.

La duchesse de Berry, très résolue, monta en carrosse avec son fils et sa fille. Ses excentricités, parfois, détonnaient dans cette cour austère. Ce jour-là, elle portait un costume d'homme, une redingote verte à collet de velours, un large pantalon ; ses cheveux, tordus par un peigne, étaient ramenés sur son front qu'abritait un feutre élégant, garni d'une boucle d'or.

Quand on vint avertir le roi de l'heure du départ, on le trouva plongé dans un recueillement pieux et mélancolique. *Il traversa les salles solitaires du palais de Louis XIV, marchant avec beaucoup de lenteur et se retournant, de distance en distance, comme attendri par quelque souvenir.*

A Rambouillet, la journée du 1er août fut lugubre : pour payer les dépenses de bouche de sa maison militaire, le roi de France en fut réduit à vendre son argenterie... Déjà commençait l'exil avec ses misères !

Dans l'après-midi, survint la duchesse d'Angoulême que la révolution avait surprise en Bourgogne et qui, au moyen d'un déguisement, était parvenue à rejoindre la cour fugitive. En apercevant la fille de Louis XVI, Charles X s'avança vers elle, les bras tendus, et des sanglots se mêlèrent à ses premiers embrassements la princesse, elle, depuis longtemps ne pleurait plus. *Nous voilà, j'espère, mon oncle, réunis cette fois pour toujours.*

On sait la rapide progression des événements : le jour même, le roi, cédant à la révolution, retirait ses ordonnances, causes du désastre ; mais ce retrait fut sans effet. Le lendemain, le vieux monarque septuagénaire se résolut à abdiquer. Son fils, le duc d'Angoulême, impopulaire et d'une nervosité malade, ne régna que pendant une minute — ce fut Louis XIX —, le temps d'abdiquer à son tour en faveur de son neveu, le jeune duc de Bordeaux, à qui deux rois, en ces circonstances solennelles, transmirent leur couronne, et qui pourtant ne devait jamais régner. L'heure n'était plus où le sort d'une grande nation peut dépendre d'une tête si fragile.

LES PARISIENS S'AMUSENT. - UNE ARMÉE POUR RIRE

L'acte d'abdication porté à Paris, n'y produisit aucune impression. On s'inquiétait seulement des forces dont disposait encore la famille royale 12.000 hommes et 108 bouches à feu, La capitale s'émut de ce voisinage. Aux carrefours, dans la matinée du 3 août, les tambours battent le rappel : toute la jeunesse des écoles, ravie de l'aubaine, s'arme à la hâte, qui de vieux fusils, qui de piques. qui encore d'armures *empruntées* au costumier de l'Odéon ou au Musée d'Artillerie. C'est d'abord un immense désordre réquisitionne les fiacres, les tapissières, voire les omnibus ; on enlève les chevaux des manèges on crie, on s'amuse, on boit, on

chante. Le rendez-vous général est à la place de la Concorde. On s'entasse vingt dans un cabriolet ; on part sans direction, sans munitions, sans vivres ni argent. Cette troupe extravagante a pour chef le général Palot, qui, sans équipement, se trouve réduit à emprunter au banquier Rothschild ses épauettes de consul d'Autriche.

C'est ainsi qu'on traverse Versailles ; le soir, l'expédition arrive à trois lieues de Rambouillet, harassée, affamée, dans la plus épouvantable confusion ; on campe en pleins champs, sans postes avancés, sans prendre même le soin de placer une sentinelle on festoie, on danse, on joue au soldat. Quelques coups de fusil auraient eu raison de cet enfantillage. Mais à Rambouillet, on est terrifié.

Trois commissaires du gouvernement provisoire viennent d'arriver au château, MM. Odilon Barrot, de Schonen et le maréchal Maison. Ils content que toute la population valide de Paris est là, tout proche, qu'un combat meurtrier est à redouter, que l'armée royale sera inévitablement mise en déroute. Que peuvent dix mille hommes de bonnes troupes contre l'élan de soixante mille volontaires, enthousiastes, résolus, furieux ?

Charles X, jusqu'alors silencieux et songeur, relève le front, s'adressant au maréchal Maison, et, le regardant fixement :

Monsieur, dit-il, je crois à votre loyauté ; je suis prêt à me fier à votre parole : est-il vrai que l'armée parisienne qui s'avance soit composée de soixante mille hommes ?

— Oui, Sire.

Le roi n'hésita plus et aussitôt fut donné l'ordre de départ. Où allait-on ? Nul ne le savait.

CORTÈGE FUNÈBRE DANS LA NUIT

Vers dix heures et demie, les troupes royales commencèrent à évacuer les jardins de Rambouillet et prirent la route de Maintenon, bourg situé à quatre lieues de là. Les voitures suivaient, escortées par les gardes du corps. Dans la première avait pris place le petit-fils, dans la seconde l'aïeul, un enfant et un vieillard : c'était toute la monarchie. Quatre régiments d'infanterie de la garde, les gendarmes des chasses et l'artillerie légère composaient sa dernière armée ; un régiment de dragons fermait la marche.

A Maintenon, le bruit du prochain passage de la Cour en fuite s'était répandu. Il y a là un château fameux, dont les splendeurs résument, en quelque sorte, les grands souvenirs des temps les plus glorieux de la royauté. Le duc de Noailles, qui l'habitait, donna sur-le-champ des ordres et, à deux heures du matin, tout se trouva prêt pour recevoir les hôtes attendus. La nuit était calme et pure, la lune à demi voilée ; le silence n'était interrompu que par les pas de deux régiments de cavalerie qui défilaient déjà sur le pont de la ville ; les bourgeois, réveillés, postés derrière leurs volets, ou muets sur leurs seuils, virent également passer l'artillerie de la garde, mèches allumées. Cette marche guerrière et morne, le bruit sourd des canons, l'aspect des noirs caissons, l'éclat de ces torches au milieu des ténèbres, semblaient à tous l'appareil d'un convoi funèbre.

A trois heures de la nuit parurent les premières voitures, précédant celle où se trouvaient le duc et la duchesse d'Angoulême ; une autre suivit contenant

l'enfant royal et sa mère, la duchesse de Berry ; enfin survint celle du roi qui s'avança jusqu'au perron du château. La portière s'ouvrit, et Charles X, lentement, descendit ; tous les fronts étaient découverts ; le vieux roi paraissait accablé, **sa tête était penchée sur sa poitrine et pliait sous le poids des réflexions**. Il monta avec peine l'escalier qu'avait jadis monté Louis XIV, et il fut conduit dans l'appartement de Mme de Maintenon, qu'on lui avait destiné.

L'esplanade du château se trouvait remplie par les voitures, les chevaux de main et les soldats couchés par terre. Dans la cour étaient quelques voitures encore, avec la compagnie des Cent-Suisses qui bivouaquait sur le pavé ; de temps à autre, des détonations lointaines faisaient appréhender une attaque de nuit ; les officiers suisses déchiraient et se partageaient le drapeau de la compagnie. Il n'y eut pas un cri, mais de sourdes rumeurs, assez semblables au bruit de la mer lointaine et contenues par l'instinctif respect de la grande infortune que le vieux château abritait. Au petit jour, le tumulte s'apaisa peu à peu ; le silence, par degrés, s'imposa à la multitude harassée.

LE DERNIER SALUT DU DRAPEAU BLANC

Le soleil était haut déjà quand le boute-selle fut sonné. Les commissaires du gouvernement provisoire avaient, durant la nuit, obtenu de Charles X qu'il congédiât sa garde et ne conservât pour escorte que sa maison militaire : les troupes se rangèrent donc, sur la route de Dreux, pour la dernière revue, tandis que le souverain déchu, le front dans les mains, entendait la messe dans l'antique chapelle de Maintenon. A dix heures, l'ordre de départ fut donné. La duchesse d'Angoulême parut la première au seuil du château ; elle était en grand deuil, le deuil qu'elle n'avait pas quitté depuis le Temple. Un murmure courut : **Elle pleure !**

La fille de Louis XVI pleurait en effet ; de grosses larmes coulaient sur ses joues ; elle tendait ses mains dégantées aux officiers massés autour du perron ; tous se pressaient pour y déposer un baiser, et l'on percevait, parmi les sanglots, la voix rauque de la princesse, disant : **Mes amis, soyez heureux !** Elle avait un vieux chapeau poussiéreux, une robe fripée, la mantille de travers ; sa mise était à ce point exempte de coquetterie qu'elle paraissait négligée ; elle monta dans un premier carrosse avec son mari, nerveux, rogue, crispé, en uniforme de cuirassier, habit bleu, collet cramoisi, épaulettes d'argent.

La seconde voiture reçut la duchesse de Berry, ayant conservé son costume de dandy. Près d'elle prirent place ses deux enfants : Mademoiselle, fort rouge, les yeux baissés, et le duc de Bordeaux, très alerte avec sa chemise à collerette rabattue sur une petite veste bleu clair, son pantalon blanc boutonnant sur la veste et son chapeau gris. Le roi, enfin, impassible, les joues creuses, les yeux secs, la bouche contractée ; il portait un habit bleu, coupé militairement, avec de grosses épaulettes d'or, sur lequel était attachée, à côté des croix de Saint-Louis et de la Légion d'honneur, la plaque en diamants du Saint-Esprit.

Précédées et suivies des gardes du corps, et des gendarmes des chasses qui devaient accompagner le roi jusqu'au bout du voyage, les voitures, au pas des chevaux, prirent la route de Dreux, où l'armée congédiée, rangée en bataille, formait une ligne de plus d'un quart de lieue de longueur. Au passage, les tambours, encore une fois, battirent aux champs, les drapeaux blancs, s'inclinant, rendirent un dernier salut, les soldats présentèrent les armes, les

officiers tinrent l'épée basse ; et, ce suprême hommage rendu, les troupes restèrent là, les rangs rompus, silencieuses, attendant des ordres, et regardant s'éloigner sur la route ensoleillée, vers Nogent-le-Roi, le cortège qui emportait l'antique maison de France.

Bientôt ce ne fut plus, au loin, qu'un nuage de poussière qui, lui-même, peu à peu, se dissipa et disparut sous la splendeur du jour étincelant.

JOYEUSE BOMBANCE !

LES DIAMANTS DE LA COURONNE ET LES VOITURES DU SACRE

A cette même heure, l'armée parisienne, campée à Cognières, apprenait, avec des bravos frénétiques, que la Cour avait fui et que Rambouillet était désert. Ce fut un élan épique toute cette jeunesse grisée de rires, de joie, de liberté et de grand air, se rua, renversant les moissons, foulant les avoines et les seigles, vers la résidence royale abandonnée.

Le château est vide, en effet ; on s'y disperse ; les affamés s'établissent dans les offices et improvisent un balthazar monstre, composé des reliefs découverts dans les cuisines de l'ex-roi et arrosé des meilleurs vins de ses caves ; d'autres se lancent dans le parc et organisent un massacre des cerfs, des biches et des daims ; la plupart se contentent de parcourir les rues de la ville, ivres de joie et tirant au hasard des coups de fusil en l'honneur de leur facile victoire.

Le maire de Rambouillet, fort inquiet, prit soin d'indiquer tout bas à Charras un fourgon dételé, abandonné dans une cour basse du château, et auquel personne ne prêtait attention : ce fourgon contenait les diamants de la Couronne, quatre-vingts millions de bijoux et de pierreries !

Bien, dit Charras, placidement, il faut les confier au peuple, c'est le seul moyen qu'il ne leur arrive pas malheur.

On confectionna un petit drapeau tricolore sur lequel on écrivit en lettres noires : Diamants de la Couronne ; on planta le drapeau dans le fourgon, et tout fut dit. Puis on fit proclamer que ceux qui voudraient rentrer à Paris en accompagnant et en gardant ce fourgon seraient conduits dans les voitures du roi. En un moment, les berlines dorées, aux armes royales, les carrosses capitonnés de lampas blanc et de brocart fleurdelisé furent tirés des remises et pris d'assaut ; on harnacha les chevaux, on les attela, et pompeusement on se mit en route.

C'était un spectacle tout nouveau, dans la vieille histoire des fragiles grandeurs de ce monde, que le spectacle de cette multitude bruyante et débraillée, s'entassant dans les superbes voitures et se faisant reconduire, avec des guides de soie, par des cochers de la Cour. On buvait, on chantait, on donnait issue, par les portières, à la longueur des piques et des baïonnettes ; et ce cortège, merveilleux par le contraste entre les laquais en grande livrée, les harnais magnifiques, les housses dorées et les hommes en guenilles qu'il voiturait, après avoir longé au pas le quai de Passy, fit, dans Paris, une entrée triomphale, suivi de tout le service des écuries royales, et se rendit droit au Palais-Royal où le duc d'Orléans, depuis trois jours, continuait à écouter les harangues et à recevoir les députations. Ce fut là qu'on mit pied à terre, et tous criaient sous les fenêtres du prince qui bientôt sera roi : *Tenez, voilà vos voitures !...*

Bon nombre de ceux qui escortèrent ainsi quatre-vingt millions de diamants n'avaient pas mangé depuis l'avant-veille, et ne savaient s'ils dîneraient le soir.

LENTEMENT ET À REGRET.

LE DÉCHIREMENT DE LA PATRIE PERDUE

Tandis que les vainqueurs rentraient ainsi dans Paris, salués par des éclats de rire, des refrains joyeux et des bravos, les vaincus poursuivaient sur les routes de Normandie leur exode, dignement, à petites journées, comme pour ne pas quitter trop tôt ce royaume de France, depuis tant de siècles apanage de leurs pères, et qui, disait un vieux dicton, est de tous le plus doux après celui du ciel.

La cour fugitive était parvenue à Dreux, le 4 août, vers cinq heures du soir ; les habitants, parés avec profusion de rubans tricolores, firent aux proscrits un accueil irrespectueux, presque hostile ; pourtant Charles X obtint de séjourner là pour la nuit. Les gardes du corps bivouaquèrent autour de la maison qui l'abrita. Le lendemain, on alla jusqu'à Verneuil, où l'on coucha.

Le 6 août, on fit six lieues, de Verneuil à Laigle, où se trouve un grand château bâti dans la noble manière du XVIIe siècle, avec des façades de briques, des pavillons saillants, des écuries monumentales, trois rangs de terrasses descendant jusqu'à la Rille et de magnifiques avenues de tilleuls séculaires. Dans cette belle demeure, le roi déchu trouva un asile ; les gardes du corps et les gendarmes des chasses campèrent au champ de foire. Les provisions pour les hommes faisaient défaut, et aussi le fourrage pour les chevaux ; ceux-ci, pendant la nuit, rongèrent l'écorce des arbres dont la promenade est plantée. A l'aube, on s'aperçut que la voiture du roi, autour de laquelle on n'avait exercé nulle surveillance, était détériorée ; les fleurs de lys peintes sur les panneaux des portières avaient été grattées.

Petit événement, mais grand émoi.

Le roi, dont l'attitude était calme et qui portait avec courage l'ensemble de son infortune, n'en pouvait patiemment tolérer les détails. Il suffisait, pour lui causer une irritation très marquée, d'un léger manquement à l'étiquette. A Laigle, par exemple, il fallut en hâte fabriquer une table carrée, selon les usages de la cour, pour le dîner de ce monarque à qui échappait un royaume ! Il se plaignait surtout de l'impatience des commissaires, le maréchal Maison, M. de Schonen et Odilon Barrot, qui s'ingéniaient à hâter le voyage ; le roi s'obstinait à la lenteur il y avait en lui le déchirement de la patrie perdue.

Le 7, on fit halte, vers le soir, à Le Merlerault, bourg dans une belle vallée, au milieu de gras pâturages. Un ancien garde du corps, M. de la Roque, offrit sa maison le roi disposa d'une seule chambre au rez-de-chaussée, à la porte de laquelle s'installa aussitôt l'huissier de service, en costume, comme à Saint-Cloud. Au premier étage se trouvaient deux chambres : dans l'une furent logés le duc et la duchesse d'Angoulême ; l'autre reçut la duchesse de Berry et ses deux enfants. On dîna dans la chambre du roi.

La nuit fut sans incidents ; le lendemain, au petit jour, on reprit la route de l'exil : il pleuvait, le ciel était gris, le temps lourd. C'est par des routes détrempées que le cortège gagna Argentan, où l'on fit halte à l'hôtel de Raveton, derrière la vieille église Saint-Martin, hérissée d'une forêt de clochetons effrités d'où s'échappe la flèche ajourée des vieilles cathédrales normandes. Les bourgeois de la ville, massés dans les rues, assistèrent avec une respectueuse émotion au défilé du convoi de la monarchie moribonde : chevaux harassés, cavaliers

fourbus et trempés, voitures boueuses : l'aspect misérable et piteux d'une déroute.

En dépit de la hâte des commissaires, le vieux roi décida Qu'il séjournerait à Argentan toute la journée du 9 août. C'était un lundi. De bonne heure on apprend que, pendant la nuit, est arrivé de Paris un courrier apportant la nouvelle que le duc d'Orléans a été proclamé roi des Français ; aussi, dès le matin, les habitants d'Argentan se pressent-ils sur la petite place, devant l'hôtel de Raveton, espérant apercevoir l'un des exilés et **surprendre le secret de ses émotions**. Bientôt le bruit court qu'ils vont aller à la messe ; on a vu préparer, dans le chœur de Saint-Martin, les fauteuils et les prie-Dieu réservés aux grandes cérémonies.

En effet, la porte de l'hôtel s'ouvre : les gardes du corps, en faction sur le seuil, présentent les armes, et l'on voit, descendant les marches du perron, le vieux roi, grave, avec sa face longue et ses cheveux gris, l'air indifférent, saluant de la main. Tous les fronts sont découverts ; la duchesse de Berry le suit : elle a quitté ses habits d'homme, elle a l'air simple et **bon enfant** ; son fils fait un grand effort pour paraître sérieux, mais on devine à son visage éveillé l'amusement qu'apportent dans son existence ces nouveautés extraordinaires. Et quand paraît à son tour la duchesse d'Angoulême, est parmi la foule une rumeur de pitié la fille de Louis XVI est livide ; ses yeux qui ont tant pleuré sont sans regards ; elle mord ses lèvres pour ne pas éclater, et cette femme en noir, mal vêtue, d'allure brusque, semble traîner dans les plis de son deuil tant de catastrophes et de douleurs. Les plus impassibles se sentent attendris.

SUR LE PASSAGE DES PROSCRITS

Après trente-huit heures de séjour, la famille royale exilée quitta Argentan ; on coucha le 10 à Condé-sur-Noireau ; le 11, on était à Vire. Le temps s'était remis au beau et l'on avait repris l'ordre de marche adopté depuis Maintenon. Charles X, toujours vêtu de son habit à grosses épaulettes, quittait chaque matin en voiture la ville où l'on avait passé la nuit ; après une demi-lieue de parcours, il montait à cheval et faisait ainsi toute la route pour ne remonter en voiture que le soir, un peu avant d'arriver à la couchée. Le convoi s'étendait sur près d'un quart de lieue de longueur.

C'était d'abord une avant-garde, gendarmes des chasses, avec leurs chapeaux en bataille, les habits bleus à revers écarlates ; puis deux compagnies des gardes, le juste-au-corps bleu de roi galonné d'argent, le casque à chenille noire, précédant la première voiture où se trouvaient le jeune duc de Bordeaux, son gouverneur, ses deux sous-gouverneurs et son valet de chambre, M. de la Villatte. Mademoiselle et sa gouvernante. Mme la baronne de Charette, occupaient la seconde. Dans la troisième étaient la duchesse de Berry avec son premier écuyer, son chevalier d'honneur et Mme la comtesse de Rouillé. Le quatrième carrosse contenait la duchesse d'Angoulême et Mme de Sainte-Maur. Souvent la duchesse d'Angoulême descendait de voiture, marchait sur le bord de la route, ou s'asseyait au revers d'un fossé, le front dans les mains, **comme pour ne pas quitter trop tôt ce royaume trois fois fatal à sa famille**. Derrière sa berline chevauchait le duc d'Angoulême, sombre, agité, taciturne.

Ensuite marchait la troisième compagnie de gardes du corps, suivie par la voiture du roi, un grand carrosse doré, attelé de huit chevaux, sur le strapontin duquel,

en place de valets de pied absents, étaient échafaudées sept à huit bottes de foin, en provision. Le roi, quand il ne se tenait pas dans sa voiture avec le capitaine des gardes de service, la suivait à cheval ; pour préserver sa tête grise des ardeurs du soleil, il coiffait un vieux chapeau de paille, tout froissé, qui contrastait avec ses épaulettes et ses croix. Le duc de Raguse, à cheval, précédait la quatrième compagnie des gardes, qui fermait le cortège [officiel](#). Mais, derrière, venaient les gens de suite, cinquante ou soixante cabriolets et fourgons, contenant les valets de chambre, les cuisiniers, les écuyers, les serviteurs de tous rangs et de tous grades : environ quinze cents personnes.

Ainsi s'effectuait ce dernier voyage de la monarchie, triste, solennel et lent. Dans les villages traversés, la curiosité des paysans avait [quelque chose de grave et de recueilli](#). Plusieurs officiers retraités, fermiers ou châtelains des environs, parurent sur la route, s'inclinant devant ces grandeurs humiliées.

[Messieurs](#), disait le roi, [gardez ces sentiments pour cet enfant qui seul peut vous sauver tous](#).

Et il montrait à la portière de la voiture une petite fête blonde. C'était l'enfant royal, en effet, que les yeux cherchaient ; c'est à lui qu'allaient tous les vœux. Il arriva que, au cours du long chemin, quelques cris hostiles s'élevèrent, à l'adresse du roi ou des courtisans ; jamais il n'y eut qu'égards et respect pour la duchesse d'Angoulême et pour le duc de Bordeaux. L'infortune qui s'acharnait sur la première, la faiblesse et l'avenir incertain du second désarmaient les plus prévenus.

Le sourire et l'air amusé du jeune prince contrastaient singulièrement du reste, dans ce long défilé de grandioses misères et de mines désolées. A Falaise, qu'on traversa le 10 août à huit heures et demie du matin, les habitants massés sur le parcours n'aperçurent, derrière la vitre, que le profil indécis du vieux roi, très occupé à lire une dépêche ; mais en revanche ils acclamèrent — oh ! timidement — le petit duc de Bordeaux qui, penché en dehors de la portière, rouge de plaisir et tout ébouriffé, remerciait de la main et envoyait aux dames des bonjours et des baisers.

LA FAMILLE ROYALE ATABLÉE DANS UNE AUBERGE.

UNE STATUE DE LA DOULEUR

Le cortège ne s'arrêta pas à Falaise ; on avait préparé, à la sortie de la ville, dans un petit castel nommé la Lacelle, sur la bruyère de Vanembras, un déjeuner pour les proscrits et leur suite ; Charles X n'accepta qu'un verre d'eau ; mais à une demi-lieue de là, à Miette, apercevant sur le bord de la route une auberge de piètre apparence, il donna l'ordre d'arrêter, mit pied à terre et entra dans la maison.

Elle ne comportait qu'une pièce, qui était remplie de buveurs, ouvrier venus pour voir, ou moissonneurs trempant la soupe ; on n'invita personne à sortir ; la famille royale s'assit sur des bancs de bois et prit son repas au milieu des paysans qui circulaient autour d'eux.

Le vieux roi avait une raison pour autoriser ce manquement à l'étiquette. M. de la Pommeraye, député du Calvados, venait d'apporter de Paris l'invitation de [presser le voyage](#). Or le souverain déchu ne supportait de recevoir un ordre de personne ; tant qu'il foulerait cette terre de France, qui était la sienne, il s'y

considérerait comme le maître. S'il se retirait, c'était pour ne pas ajouter au malheur de *ses peuples* ; mais il le faisait volontairement et à sa guise. De quel droit, d'ailleurs, envier à un vieillard *cette unique et amère douceur de s'attarder un peu sur le sol où il était né et qui, sans doute, ne renfermerait pas sa tombe* ?... M. de la Pommeraye, devant cette indomptable fierté, s'inclina, et le roi donna l'ordre de continuer le voyage à petites journées.

Tandis que le repas, dans la confusion de l'auberge, s'achevait, la fille de Louis XVI, écroulée sur un banc de bois, le visage couvert de son voile de deuil, songeait elle avait souvenir d'une autre maison de paysans, entrevue, jadis, aux jours de sa petite enfance ; c'était à Varennes, l'épicerie Sauce, où elle avait passé la nuit, avec son père, sa mère, sa tante, son frère... Elle seule survivait ; tous étaient morts, et de quelles morts !

De ses yeux secs, dont les cils étaient rongés par les larmes, elle regardait ceux qui l'entouraient aujourd'hui : ce vieux roi dont l'obstination, après avoir perdu la couronne, parvenait à sauver la dignité de la monarchie, son mari, sa nièce, le jeune prince et sa mère... Quelles tragédies leur étaient réservées ? Pourquoi la main de Dieu s'appesantissait-elle de la sorte sur cette race des Bourbons ? Et son regard brûlant suivait, par la pièce, le duc de Bordeaux, dont on entendait, parmi les silences solennels, le rire clair et les questions curieuses.

Naïvement, il guettait les hommages. A Montebourg, où l'on fut le 12, les paysans se pressaient autour de sa voiture ; on l'acclamait, on voulait le voir, toucher ses mains.

Revenez bientôt, mon bel enfant, criaient les femmes.

— *Oui, oui, bientôt*, répondait-il en riant, et en écartant, d'un joli geste, ses cheveux blonds qui tombaient sur son front.

SUPRÊME HALTE

L'ÉMOI D'UNE PETITE VILLE.

GAITÉ D'ENFANTS

On parvint à Valognes le 13, un vendredi, par une pluie battante. Le vaste hôtel de M. du Ménildot était réservé aux exilés. Le roi manifesta le désir de s'y reposer pendant quelques jours ; il y disposait avec la duchesse d'Angoulême d'un grand appartement ; la duchesse de Berry et sa fille se contentèrent de quelques pièces ; le duc d'Angoulême se logea dans une aile. Il ne restait pour le jeune prince qu'un petit entresol, au-dessus des remises M. de Damas, son gouverneur, l'y installa tant bien que mal.

Dans la cour, qu'une grille séparait de la rue, étaient les voitures : trois caissons, deux chariots et les trois grands carrosses de la famille royale ; on n'avait pas pris la précaution de réparer celui de Charles X dont les portières fleurdelysées étaient, depuis Laigle, u grossièrement barbouillées de blanc n.

La garde du roi se composait encore de sept à huit cents hommes : les bourgeois de Valognes les hébergèrent. C'était, dans une ville si calme d'ordinaire, une cohue, un tumulte dès la pointe du jour jusqu'à la nuit. Mazas, le précepteur du duc de Bordeaux, avait trouvé refuge dans un grenier à foin ; le dimanche, dès cinq heures du matin, il entra chez M. de Damas que le roi avait chargé de

toute l'organisation du voyage, et qui se trouva être, de la sorte, le dernier ministre de la monarchie.

Tandis qu'ils travaillent ensemble, le petit prince s'éveille et, d'une voix éclatante, appelle *Damas !* Maxas entre dans le cabinet ; en le voyant, l'enfant éclate de rire et, le saisissant pas le cou, lui enfonce de force la tête dans son oreiller. Le précepteur cherche à se dégager, lorsqu'il sent une main s'appuyer sur ses épaules. Il se retourne : le roi est là, très amusé.

Ah ! bon papa, crie gaîment le jeune prince, *allez-vous-en. Il y a des puces ici.*

Son lit, en effet, était un vrai chenil.

Que veux-tu, mon enfant, répliqua le roi, *tu en sentiras bien d'autres.*

Le duc de Bordeaux déjeuna d'un bol de bouillon ; on apporta à sa sœur du chocolat. Debout devant une petite table boiteuse, les deux enfants s'amusaient à la faire basculer, ce qui occasionnait, dans les tasses, une tempête dont ils riaient comme des fous.

L'HOMMAGE DES DERNIERS FIDÈLES LES SANGLOTS ÉCLATENT

La cour de l'hôtel du Ménildot était encombrée de gardes, d'officiers, de curieux même. Après la messe à l'église paroissiale, où le roi reçut la communion, on revint à pied par les rues. Dès que le roi fut rentré, par son ordre la grille de l'hôtel s'ouvrit. Une colonne de gardes du corps — les douze plus anciens de chaque compagnie — les officiers et les étendards en tête, s'ouvrit un chemin dans la foule leur tenue était aussi sévère qu'aux plus beaux jours de leur service, à Paris, lorsqu'ils traversaient la place du Carrousel pour monter dans les appartements royaux.

Ces fidèles serviteurs allèrent d'un pas rythmé jusqu'au salon du roi ; on n'entendait, dans le grand escalier, que le bruit des talons de bottes frappant sur les larges dalles. La colonne se rangea dans les deux grands salons du premier étage, tendus en jaune ; de la porte ouverte, où s'écrasaient les derniers courtisans, on apercevait la vénérable tête de Charles X, le voile noir de la Dauphine, les fronts courbés du duc d'Angoulême, de la duchesse de Berry... Derrière eux se tenaient le duc de Raguse, le baron de Damas, M. de la Rochejaquelein, d'autres encore. Le roi, sans mot dire, ouvrit les bras...

Tout à coup les sanglots éclatent, les rangs se rompent, les gardes se précipitent sur les mains royales ; c'est une confusion, un émoi inexprimables : de ces rudes poitrines s'échappent des cris de douleur.

Allons, mes amis, fait le roi, *calmez-vous : faudra-t-il donc que ce soit moi qui vous console ?*

Les gardes reprennent leurs rangs ; chacun des porte-étendards s'avance alors et, incliné, présente au roi le drapeau de la compagnie. Le roi en touche la soie :

Messieurs, dit-il d'une voix forte, *je prends ces étendards, vous avez su les conserver sans tache ; j'espère qu'un jour mon petit-fils aura le bonheur de vous les rendre...*

Puis il fit un geste et les gardes se retirèrent ; le roi, brisé, voulut pourtant paraître au balcon pour adresser un adieu à la foule : il s'avança, toutes les

rumeurs s'apaisèrent. Le vieillard essaya de parler, mais il ne put ; il fit signe que la parole expirait sur ses lèvres ; il se retira, la fenêtre fut refermée, et la multitude, silencieusement se dispersa.

Le soir même, une main pieuse détachait de leur hampe la soie des drapeaux qu'on plaça dans les bagages. Tout était terminé ; l'heure de l'exil avait irrévocablement sonné.

ADIEU A LA FRANCE

LE VAISSEAU DE LA MONARCHIE DISPARAÎT À L'HORIZON

C'est le lendemain, lundi, 16 août, vers dix heures, que la cour fugitive entama sa dernière étape.

Le roi décida qu'il la ferait à cheval ; le convoi reprit son ordre de marche des jours précédents ; tous les équipages de suite restaient seulement à Valognes. A mi-route, d'une hauteur, on découvrit la mer, et le cortège, aussitôt, fit halte. La duchesse d'Angoulême mit pied à terre, et, suivie de Mme de Sainte-Maur, entra dans une ferme posée au bord du chemin : c'était la dernière maison de France où elle devait pénétrer. Quand elle en sortit, les yeux rouges, elle contempla longtemps le majestueux horizon de l'Océan ; puis elle remonta en voiture et le convoi reprit sa marche.

Une heure plus tard, à travers une foule houleuse d'ouvriers et de pêcheurs, en vue des bassins du port dont tous les mâts se pavoisaient de flammes tricolores, les voitures royales passèrent la grille du port militaire entre une double haie de troupes ; tout de suite, les commissaires invitèrent le roi à franchir une passerelle, drapée d'étoffe bleue, qui joignait au quai le pont d'un paquebot américain : *Great Britain* ; le roi leur adressa un salut très froid et passa, sa famille le suivit. Tandis que s'échangeait un dernier adieu, on portait les malles à bords ; Charles X déjà avait disparu dans sa cabine. En une demi-heure, tout fut prêt, le vaisseau étendit ses voiles : il était deux heures et demie de l'après-midi quand on le vit évoluer, et, remorqué par un vapeur, se diriger lentement vers la mer.

A ce moment les gardes du corps, restés à cheval à la grille du port, se découvrirent ; d'un mouvement unanime ils détachèrent de leur coiffure la cocarde blanche, puis, silencieusement, ils firent demi-tour, traversèrent la ville, remontèrent au pas la côte de Cherbourg et, quand ils furent arrivés sur la hauteur, là seulement ils firent halte, et se retournèrent : beaucoup pleuraient.

Le vaisseau qui emportait la vieille monarchie de France avait déjà franchi les passes ; ses voiles gonflées et blondes, sous la lumière du jour étincelant, le poussaient vers l'Angleterre : ils regardèrent le vaisseau s'éloigner, atteindre l'horizon, disparaître, **repassant peut-être sur le sillon qu'avait jadis creusé dans l'Océan le navire des Stuarts vaincus.**

CHAPITRE V

TROIS ROIS SANS ROYAUME

Qui est allé à Prague n'a pu oublier l'étonnant aspect du Hradschin dont l'immense façade, plus imposante par sa longueur que par son caractère architectural, se prolonge d'un bout à l'autre de la colline qui domine la vieille capitale de la Bohême. Le Hradschin, au temps où il était château impérial, formait à lui seul une véritable ville comprenait plusieurs palais, quarante-cinq bâtiments publics ou privés, quatre églises dont une cathédrale, trois rues et un couvent de carmélites. Je me souviens d'avoir fait partie, il y a quelque vingt-cinq ans, d'une bande de touristes imprudents qui se hasardèrent à visiter cette formidable bâtisse ; après avoir parcouru une trentaine de pièces, nous implorions grâce en apprenant qu'il y en avait encore plus de quatre cents à voir, toutes plus sinistres les unes que les autres, et, à vrai dire, sans intérêt, sauf quelques salles d'apparat, d'où la vue plonge sur le célèbre pont de la Moldau et le pittoresque tohu-bohu des toits de la ville. En dépit de ce panorama, le Hradschin est peut-être le plus lugubre de tous les palais du monde, un de ces endroits où l'on n'aimerait pas à être enfermé seul durant toute une nuit tant on serait assuré d'y rencontrer quelques fantômes.

En 1832, et durant les trois années qui suivirent, ce lieu fatidique abrita quatre hôtes dont le souvenir ne contribue pas à égayer son histoire : c'étaient trois rois de France sans asile : Charles X, Louis XIX, Henri V et la reine Marie-Thérèse-Charlotte de France, l'ex-orpheline du Temple, fille de Louis XVI et de Marie-Antoinette. Est-il besoin de rappeler par suite de quelles tragédies pareille affluence de têtes couronnées — ou, plus exactement, découronnées — se retrouvait au fond de la Bohême ? Chassé par la révolution et réfugié à Rambouillet, Charles X, le 2 août 1830, abdiqua mais, suivant les lois séculaires de la monarchie, il ne put le faire qu'en faveur du dauphin, duc d'Angoulême, seul survivant de ses fils, et celui-ci, roi pendant une demi-minute le temps de dire : *Puisqu'ils ne veulent pas de moi, qu'ils s'arrangent !*, — passa immédiatement la couronne à son neveu, le duc de Bordeaux, alors âgé de dix ans, qui fut, dans l'avenue du château de Rambouillet, présenté aux troupes et proclamé roi sous le nom d'Henri V, à l'heure même où un quatrième roi s'installait à Paris, tenant ses pouvoirs, non de l'hérédité ni du droit divin, mais d'un vote de la Chambre et des acclamations du peuple. En sorte que les deux abdications de Rambouillet étant, de ce fait, abolies, il n'en restait pas moins que le duc d'Angoulême et le duc de Bordeaux, avant reçu l'investiture, pouvaient, au même titre que Charles X, se considérer comme des souverains détrônés. Et quand, un peu plus tard, par surcroît d'imbroglio, la duchesse de Berry, mère du duc de Bordeaux, fut nommée conditionnellement régente du royaume, la situation, on le comprend, ne laissait pas d'être particulièrement délicate entre ces personnages dont chacun comptait ses partisans et ses fidèles et se figurait être le maître légitime d'une nation qui, de jour en jour, les oubliait davantage.

Au Hradschin, où les trois rois vivent en parfaite intelligence, on préfère ne pas soulever la question brûlante de savoir quel est [le légitime](#). On s'endort dans la résignation aux volontés du ciel, et l'existence morne des nobles proscrits les égalise dans l'inaction et dans le méticuleux respect de l'étiquette. A la porte extérieure du sombre palais est un poste d'infanterie ; en suivant d'interminables corridors, vrai labyrinthe éclairé de place en place par des lanternes fixées aux murailles, on parvient à l'escalier au bas duquel veillent deux soldats autrichiens. L'empereur d'Autriche, en cédant sa résidence, s'est réservé [le bel étage](#) ; c'est donc au second qu'est reléguée la famille royale de France. Sur le palier de Charles X deux factionnaires encore. L'appartement du jeune Henri V est tout à côté. Dans ce dédale de pièces meublées de chaises de paille, les exilés sont éparpillés ; cela tient de la caserne et du couvent. La vie s'y déroule dans une inflexible uniformité, chacune des chambres étant pourvue d'une pendule qui, à tous les quarts d'heure, sonne l'heure entière et annonce que la minute est venue de causer, de manger, de jouer, de dormir.

Le matin, à neuf heures un quart, visite de la famille [au doyen](#) ; c'est ainsi qu'on surnomme Charles X, le plus âgé des trois rois. Un quart d'heure plus tard, il se rend à la cathédrale par une galerie intérieure ; il y entend la messe et revient à dix heures pour le déjeuner que suit une réunion de salon. On lit les journaux de France ; la fille de Louis XVI brode ou, assise près d'une fenêtre, rêve, les yeux fixés sur les toits de la ville. Elle aime le Hradschin qu'habita sa grand' mère, l'impératrice Marie-Thérèse. Le dauphin Louis XIX, — vêtu d'un habit bleu râpé, boutonné jusqu'au menton, et qui semble acheté chez le fripier, circule timidement, gêné, sans doute, de la fausseté de la situation : quelle place tiendra dans l'Histoire son règne d'une demi-minute ? [Il n'y a pas de trou de souris assez petit pour me cacher](#), dit-il. S'il fait beau, il sort avec son père, et les gens qui rencontrent sur le pont de la Moldau ce vieillard, son parapluie sous le bras, accompagné d'un homme qui paraît être un cicérone de louage, ne se doutent pas que ces deux passant sont deux rois de France... A quatre heures et demie, Charles X retourne ponctuellement à la cathédrale pour le salut ; à six heures, il préside le dîner : à sa droite, le roi Angoulême ; à sa gauche, le roi Bordeaux. Le [doyen](#), respectueux de l'ancienne mode, découpe lui-même le rôti et distribue les parts à chacun des convives. Les valets tournent autour de la table comme des frères lais dans un réfectoire. Cela dure trois quarts d'heure, sans plus ; puis on retourne au salon. Quand la pendule sonne le premier coup de huit heures, le duc de Blacas — maître-Jacques de l'exil et, tout à la fois, grand-maître de la chambre du roi, premier gentilhomme, premier chambellan, capitaine des gardes et grand écuyer, — Blacas étend les cartes sur la table, entre deux bougies allumées : c'est le jeu du roi. Charles X prend place ; la partie commence. Il est mauvais joueur, et, ainsi que jadis à Saint-Cloud, quand la fortune ne le favorise pas, on l'entend grommeler le mot : [Cochon !](#) A neuf heures, comme mue par un déclic, la table de jeu se ferme ; l'étiquette commande ; le roi congédie la compagnie : [Adieu, mes amis, encore un jour de passé !](#) Il rentre chez lui, suivi de Blacas qui, à lui seul, composera l'assistance du [coucher](#).

Si, au lieu d'une simple plume, on disposait ici d'un cinématographe, après cette figure [en gros plan](#), on ferait apparaître sur l'écran le vieux roi, seul dans sa chambre, les yeux ouverts, écoutant le pas des soldats autrichiens qui veillent à sa porte, et rêvant au passé. Alors surgirait d'un nuage une charmante figure d'adolescent aux yeux langoureux, à la bouche gourmande, arrogant comme un page, l'air du Chérubin de Beaumarchais, tout chamarré de grands cordons et de

plaques de diamants. C'est, cinquante-cinq ans auparavant, le même homme que celui qu'on vient de voir blanchi, triste, façonné par le malheur, d'avance résigné, comme par l'accoutumance, aux plus tragiques catastrophes. Il s'appelait alors le comte d'Artois ; on le surnommait Galaor, tant il réalisait le type accompli du paladin des romans de chevalerie, intrépide, magnanime, amoureux. Jamais existence ne s'annonça plus belle. Ses précepteurs le chérissaient trop pour le contraindre ; on le déclarait parfait de tous points ; on raffolait de son étourderie, de sa crânerie, de son amabilité. u Amusez-vous ; faites des dettes ; nous les payerons n, lui disaient les ministres. On l'avait marié très jeune ; il s'acquitta loyalement de sa tâche de prince du sang, eut deux fils, et s'en tint là. Alors, ce fut la fête sans cesse ; un train royal ; une nuée d'officiers et de valets ; des écuries magnifiques ; le jeu, les bals, les courses, les voyages ; cent chevaux à chaque relai, et trois cent-soixante-cinq paires de souliers pour une excursion de deux mois. Quant aux femmes... celles qu'il voulait : nulle ne lui résistait : dames de la cour, actrices, filles, nobles étrangères de passage. La ville et la cour applaudissaient à ses bonnes fortunes. Et cela dura jusqu'au jour de la grande passion pour Mme de Polastron, une jeune femme très belle, très douce et très triste, qu'il allait aimer d'un amour infini et au souvenir de laquelle, quand elle fut morte, il resta obstinément fidèle tant qu'il vécut.

Voilà à quoi songe le vieil exilé dans sa chambre nue du vieux château des rois de Bohême. Il revoit ses folies de jeunesse, les radieuses splendeurs de Versailles, les bals de l'Opéra, Bagatelle et ses roses, la jolie reine, sa belle-sœur, avec laquelle il joua la comédie et pour qui il dansa, vêtu en baladin, sur la corde raide, un balancier à la main... Puis l'émigration, Coblenze, les grands drames, vingt-cinq ans d'exil, d'espairs déçus, d'humiliations, de pénurie, de dettes ; le miraculeux revirement, le retour à Paris, le sacre de Reims... Quelle vie L. J. Lucas-Dubreton l'a contée et, de page en page, depuis les insolentes prouesses de ses débuts, les misères de son âge mûr, les imprudences de sa vieillesse, la grandeur vraiment royale de sa fin, Charles X nous apparaît là, peint en traits émouvants par un maître historien pour qui l'époque de la Restauration n'a plus de secrets et qui excelle à ressusciter un monde pour servir de cadre à ses tableaux. Après tant et de si prodigieuses aventures, tant de renoncements, Charles X va-t-il pouvoir passer dans le calme ses dernières années ? Non. Le destin s'acharne. Le duc de Bordeaux va atteindre sa treizième année c'est la majorité pour un prince, et les royalistes de France se préparent à venir saluer à Prague leur roi Henri V. Ces exaltés vont mettre en paroles — la couronne sur la tête de cet enfant ; ils l'appelleront Sire et Votre Majesté. Charles X ne veut pas entrer en lutte avec son petit-fils qu'il chérit ; pourtant il tient à son droit ; il s'évade du Hradschin. Une mauvaise voiture de louage, attelée de deux rosses, emmène vers une métairie lointaine le vieillard qui a possédé naguère tant de chevaux fringants, d'équipages, de carrosses dorés. La politique le pourchasse encore dans son champêtre refuge : [Sire, au nom de la France, dites-nous qui est le roi ! — Je ne puis ; il ne faut parler qu'au nom de la légitimité. — Mais quel est le représentant de la légitimité ? — Ne désignez personne...](#) Il dut fuir plus loin encore, s'arrêta à Tœplitz, puis se fixa à Goritz, où il s'éteignit doucement, le 5 novembre 1836, à une heure du matin. Quand, d'un signe, le médecin avertit Blacas que Charles X venait d'exhaler son dernier soupir, celui-ci, au lieu d'employer la traditionnelle formule : [le roi est mort, vive le roi !](#) qui, depuis des siècles, était l'annonce d'un nouveau règne, dit simplement, en s'adressant au duc d'Angoulême : [J'attends les ordres de Votre Majesté,](#) ce qui laissait

habilement entendre que, dès auparavant, il l'avait considéré comme son maître. Une fois de plus la question délicate était éludée. Le temps s'est chargé de la résoudre : depuis bien des années le grand-père, le fils et le petit-fils — Charles X, Louis XIX et Henri V — reposent côte à côte au fond d'un caveau, sous une chapelle voisine de Goritz, et personne ne songe plus à venir là demander lequel des trois fut le roi légitime de l'exil.

CHAPITRE VI

L'EXIL DE HENRI V

FROHSDORF

Ce nom n'a plus de sens pour les gens d'aujourd'hui. Se doutent-ils seulement que, il y a soixante ans et plus, il était prononcé avec recueillement, avec dévotion, par certains Français obstinés au culte du passé, vieux gentilshommes qui avaient porté le casque à chenille des gardes du corps de Charles X, anciens vainqueurs d'Alger ou survivants de la Vendée de 1832 ? Frohsdorf est en effet un petit village d'Autriche où s'élève un château qui, depuis 1843, appartenait à la duchesse d'Angoulême, fille de Louis XVI ; quand elle mourut huit ans plus tard, elle légua ce domaine à son neveu le comte de Chambord qui, à dix ans, en juillet 1830, héritier du trône des Bourbons, fut proclamé, comme on l'a vu, roi de France... pour quelques heures. Depuis lors, aux yeux de ses partisans, il était le roi et, pour eux, pendant les dix-huit ans que dura le règne de Louis-Philippe, les dix-huit autres années du second Empire, la cour n'était pas aux Tuileries, mais dans ce village lointain de Styrie où ils se rendaient en pèlerinage, heureux de s'agenouiller un instant devant le descendant de Henri IV et de Louis XIV. Je ne doute pas qu'ils en revinssent réconfortés, éblouis et qu'ils ne s'épanchassent avec leurs amis et leurs proches de ces impressions favorables ; mais la prudence et le respect les obligeaient au silence, et pendant bien des années, Frohsdorf fut, pour le commun des mortels, une sorte de tabernacle fermé aux indiscretions et dont on ne savait rien, sinon qu'y survivait, dans une sorte de majesté brumeuse, le représentant d'un passé aboli. Depuis la mort de l'exilé, quelques révélations se sont produites, mais volontairement mesurées et presque uniquement politiques, si bien que la [Petite Histoire](#), friande de menus faits et de détails intimes, n'y trouvait guère son compte, jusqu'au jour où les souvenirs du comte René de Monti de Rezé nous introduisirent dans le château mystérieux et nous en relatèrent excellemment la vie journalière.

Une courte description d'abord : Frohsdorf est une vaste demeure bâtie dans le style français du XVIIIe siècle, d'aspect assez monumental, encore qu'il soit revêtu d'une couche d'ocre jaune. La façade nord par laquelle on aborde cette lourde construction, entourée d'un étroit saut-de-loup, porte au fronton un minuscule écusson aux trois fleurs de lis de France ; un pont à balustres franchit le fossé ; un haut portail donné accès à un péristyle à colonnes sous lequel, à droite, prend naissance le large escalier qui conduit aux étages ; à gauche s'ouvrent au rez-de-chaussée les grands appartements : salon des armes, d'abord, puis salle à manger, salle de billard, salon rouge, salon gris ouvrant à l'est sur un jardin français que prolonge un parc de trois mille hectares. En retour, au sud, les pièces réservées au comte et à la comtesse de Chambord ; la façade exposée à l'ouest contient la chapelle dont l'abside forme un renflement et cet ensemble de bâtiments entoure une vaste cour intérieure, sablée, sans

ornement, ni gazon, ni verdure. Le mobilier, sauf exceptions, est très ordinaire. Mais que de précieuses reliques : un magnifique portrait de Marie-Antoinette peint par Mille Lebrun et portant encore la balafre d'un coup de pique ; — la tête en bronze de l'ancienne statue de Henri IV, jetée du Pont-Neuf à la Seine en 1792 ; — le panache légendaire du bon roi, panache qui, en dépit de la légende, est noir ; — les souliers du sacre de Louis XV dont les hauts talons sont décorés de scènes guerrières par l'un des Van Loo ; — la chemise que portait Louis XVI, le 21 janvier 1793, échançrée par les ciseaux de l'exécuteur ; — le gilet blanc conservant encore des traces du sang royal ; — l'un des souliers que la reine perdit en montant à l'échafaud... Parmi ce décor vit le prince sur le front duquel se concrètent tant de souvenirs glorieux ou tragiques. Existence non point austère, encore moins monastique, ainsi qu'on l'imagine faussement. Le comte de Chambord est un bon vivant, d'esprit primesautier, de gaieté communicative ; il a horreur de la représentation et il s'en garde ; mais, dans l'intimité, il se montre extrêmement affable, jovial même, parfois gaulois, aimant la plaisanterie, même assez grosse, et riant volontiers d'un rire éclatant et sonore. Il était resté enfant de Paris.

L'étiquette cependant l'enserrait. Il s'y résignait à contrecœur, soit qu'il y trouvât, quand il lui fallait paraître, un refuge contre sa timidité naturelle, soit qu'il jugeât indispensable d'en maintenir la tradition. Les personnes de son entourage s'y pliaient, d'ailleurs, rigoureusement ; n'était-il pas roi à l'égal de son grand-père Charles X, de ses grands-oncles Louis XVI et Louis XVIII ? Et c'est merveille de voir survivre au XVIIIe siècle, dans ce Frohsdorf si éloigné de Versailles, un cérémonial sévère et minutieux, tel que celui de la cour de Louis XV que nous décrit le duc de Luynes en tant de pages de ses étonnants et précieux *Mémoires*. Moyennant la différence du temps et des mœurs, rien n'a changé : chaque jour, à onze heures moins dix minutes, le service d'honneur et les visiteurs de passage se réunissent dans le salon rouge. Les femmes sont en toilette de ville. Les hommes en redingote, chapeau haut de forme et gants à la main ; l'usage veut qu'on ne soit jamais ganté devant le roi. A onze heures moins cinq, la famille royale entre au salon, Monseigneur dit un mot aimable à chacun de ses invités, et, à onze heures précises, le premier maître d'hôtel ouvre la porte de la salle à manger ; le premier gentilhomme de service se tourne alors vers Monseigneur et s'incline : c'est le signal muet qui annonce le déjeuner. Mme la comtesse de Chambord passe la première, Monseigneur la suit. Il prend la place du milieu de la table, sa femme s'assied à sa droite ; d'un geste il désigne la personne qui aura l'honneur d'être à sa gauche : le premier gentilhomme est en face de lui ; les autres convives se placent au hasard. Le soir, au dîner de sept heures, même cérémonial les dames en toilette de soirée ; les hommes en habit, cravate blanche, gilet blanc, pantalon gris perle, et toujours le chapeau haut de forme et les gants à la main.

Le service de table était une épave de Versailles, vieille vaisselle plate, cloches d'argent recouvrant les plats et portant, gravée, l'ancienne inscription : **Bouche du roi**. Selon l'antique usage de la cour, les maîtres d'hôtel annonçaient les mets ; pourtant, sur la table, il y avait — dérogation moderne — un **menu** entre chaque couvert ; on devait soi-même se verser à boire, et c'eût été manquer de savoir-vivre d'offrir ce service à son voisin ou à sa voisine de table. Le déjeuner fini, on revenait jusqu'au salon gris, en traversant toutes les salles de réception. Si, tandis qu'on prenait le café, arrivait quelque dépêche urgente, le gentilhomme de service la présentait à Monseigneur, en se servant comme d'un plateau, du dessus de son chapeau haut de forme. Et partout, en promenade, à

la chasse, en voyage, on retrouve cette exigeante étiquette dont le prince lui-même riait quelquefois.

CHASSES D'EXIL

A Frohsdorf, deux ou trois jours de chaque semaine sont consacrés à la chasse. Après la messe, les chasseurs déjeunent rapidement et montent aussitôt en voiture. Tous portent le costume adopté dans l'Allemagne entière par les disciples de saint Hubert, à quelque condition qu'ils appartiennent : la vareuse en drap gris avec collet et parements verts, la culotte grise à passepoil vert, les grandes bottes en cuir de Russie, chaussées par-dessus de longs bas de drap vert montant jusqu'à mi-cuisses ; pour coiffure, le chapeau tyrolien en feutre vert bouteille garni d'une large cocarde de plumes et de poils de gibier.

On ne connaissait guère à Frohsdorf d'autre genre de chasse que la **battue**, parce que Monseigneur marchait, comme chacun sait, avec quelque difficulté par suite de l'accident de cheval qui lui avait brisé le col du fémur. Chacun des chasseurs était accompagné d'un valet de pied porteur d'une ample provision de cartouches et d'un fusil de rechange. Le comte de Chambord se plaçait toujours au centre de la ligne ; ses invités, très peu nombreux, se tenaient, suivant leur importance ou leur rang, à sa droite ou à sa gauche.

Ce pâle cérémonial n'empêchait pas qu'on aimât à rire, et le prince, particulièrement, se délectait aux grosses farces. Dans l'arsenal de Frohsdorf, par exemple, il y avait un fusil spécialement destiné à quiconque avait l'honneur de chasser pour la première fois avec le chef de la maison de France. Cette arme avait la spécialité de se repousser si terriblement de quelque manière qu'on la chargeât, de quelque façon qu'on la mit à l'épaule. Dès les premiers coups de feu, c'était avec angoisse que l'on mettait en joue, avec terreur que l'on appuyait le doigt sur la détente et, quand le coup partait on éprouvait une sensation comparable à celle d'une biche que l'on vous aurait assenée sur le crâne. Le soir on se présentait au dîner avec un œil poché, une joue bleue, grosse comme les deux poings, et une migraine violente ; et Monseigneur entreprenait de démontrer au malheureux, tandis que les convives riaient sous cape, que cela n'était arrivé à personne et qu'un fusil ne repousse jamais quand on sait épauler comme il faut. L'aventure faisait la joie de la soirée.

L'hiver, on allait chasser à Venise. Les Mémoires du marquis de Belleval, qui sont parmi les plus piquants, évoquent le pittoresque tableau de ces chasses. Quand en 1859, Belleval fut, par le crédit de son père, opiniâtre royaliste, agréé comme attaché au bureau politique de M. le comte de Chambord, il n'avait jamais vu le prince exilé qui habitait, l'été, le château de Frohsdorf et, l'hiver, son palais Cavalli, à Venise. Le rôle des attachés consistait à se tenir prêts à quitter Paris, sur un signe du bureau, pour porter au prince, où qu'il fût, le courrier, souvent considérable, que, par crainte d'une saisie, il fallait dissimuler du mieux possible les uns s'en faisaient une bosse, les autres un gros ventre, ou bien ils le glissaient dans leurs bottes, ce qui paralysait leur marche, et jamais la police impériale, dédaigneuse, ne voulut s'étonner des singulières difformités dont paraissaient affligés les jeunes courriers du représentant de la monarchie légitime.

Belleval partit donc, en plein hiver, pour Venise, porteur d'un certain nombre de plis dont il avait capitonné ses cuisses et ses mollets. Arrivé au palais Cavalli, il fut reçu par le duc de Lévis qui le présenta au comte de Chambord.

Celui-ci, très digne dans la représentation, était, avec ses intimes, un homme tout simple, fort bon, parlant haut, riant avec éclat, aimant la plaisanterie, s'emportant facilement, mais sans rancune, et taquin seulement à l'égard de sa femme qui était laide, sèche et sourde. L'étiquette voulait que les attachés demeurassent un mois auprès du prince, en attendant le courrier de retour ; ils faisaient alors partie de sa Maison, mangeaient à sa table et logeaient sous son toit.

Un jour, à l'issue du déjeuner, le comte de Chambord, qui lisait un journal, leva la tête et dit : **A propos, nous chassons demain.** Le duc de Lévis, qui tenait auprès du prince l'emploi de confident et de premier ministre, répondit à cet ordre laconique par une inclination de tête. Belleval l'interrogea, dès que Monseigneur se fut retiré dans son appartement : **A quoi chassons-nous ?** Le duc, pince-sans-rire de première force, expliqua : — **La chasse à laquelle vous allez avoir l'honneur de prendre part, jeune homme, a pour objectif des palmipèdes fort sauvages, et la Tacca pour sanction.** — **La Tacca ?** — **Qu'est-ce que cela ?** — **Vous le saurez demain. Nous partons tantôt à quatre heures, car nous allons coucher sur nos positions ; prenez des vêtements chauds et de grosses bottes. Ceci s'adresse également à vous, monsieur de N...**

M. de N... était un gentilhomme du Midi, venu de sa province pour faire sa cour au roi légitime ; Gascon jusqu'aux moelles, il avait amusé le comte de Chambord par le récit de ses exploits cynégétiques. Le duc de Lévis s'approcha de lui : **La chasse au gibier sauvage, vous devez connaître cela ?** lui demanda-t-il avec un éclair dans ses petits yeux étincelants de malice. — **Je crois bien,** riposta N... d'un air détaché ; **dans le Midi c'est notre chasse favorite.** — **Très bien... Alors vous êtes fort tireur ?** — **Je m'en flatte.** — **Tant mieux, mon cher, tant mieux pour vous !** soupira le duc d'un ton de mystère.

A quatre heures de l'après-midi, on quitta Venise dans un grand canot à fond plat que manœuvraient six rameurs et un pilote, debout à l'arrière et gouvernant au moyen d'un aviron. Quatre passagers seulement : le comte de Chambord, le duc de Lévis, Belleval et M. de N... Enveloppé dans une pelisse de fourrure, car le froid était vif, Monseigneur s'était fait un pupitre d'un grand portefeuille, et il écrivait sur ses genoux. Ses compagnons gardaient un silence respectueux. Au bout d'une heure et demie de navigation dans la lagune, on aborda sur un banc de sable où s'élevait une cabane à un étage, couverte en tuiles rouges. Le cuisinier et les valets de pied y étaient déjà installés. Le logement, meublé avec une simplicité primitive, se composait d'une cuisine, de deux cabinets pour les invités et de deux petites chambres au-dessus pour Monseigneur et pour Lévis. On soupa, on tira la table devant le feu, on occupa la soirée par une Partie de whist et, quand vint l'heure du coucher, Belleval, soupçonnant quelque invisible épée de Damoclès menaçant sa tête, se permit d'interroger le prince : **Monseigneur, qu'est-ce que l'on entend par la Tacca ?** Le comte de Chambord échangea un regard avec Lévis et expliqua gravement : **La Tacca est une surprise réservée au maladroit qui rapporte moins de onze Pièces de gibier ; c'est une épreuve publique à laquelle personne ne saurait se soustraire, car elle a pour elle l'usage du pays et la tradition. Nos bateliers feraient de beaux cris si on les privait du spectacle de cette exécution. Je l'ai subie, Lévis aussi ; cela peut nous arriver encore ; mais j'espère bien que, cette fois, elle est réservée à l'un**

de vous, — peut-être à tous les deux. — Ainsi soit-il ! marmonna sourdement Lévis d'un air de componction. Sur quoi l'on se coucha ; on ne dormit guère : à cinq heures du matin, on réveillait Belleval et M. de N... Deux barques les attendaient Monseigneur et le duc étaient déjà partis. Les deux invités montèrent chacun dans l'une des barques qui glissèrent dans la nuit et se séparèrent bientôt. Après une demi-heure de traversée, celle qui portait Belleval échoua sur un îlot d'une dizaine de pas de diamètre, émergeant à peine de l'eau ; dans le sable était enfoncé un tonneau ouvert par le haut, formant un puits assez profond pour qu'un homme de bonne taille y disparût tout entier. Le batelier aida le chasseur à y descendre, lui remit un fusil, une grande poche remplie de cartouches et un sac contenant quelques provisions de bouche. Puis il lui souhaita beaucoup de plaisir : **Je viendrai vous chercher à onze heures**, dit-il. Il regagna sa barque qui s'éloigna dans la nuit.

Une bise glaciale soufflait du large et la situation n'était pas réjouissante. Bien qu'il set, à n'en pas douter, que l'Adriatique, qui l'entourait de toutes parts au niveau de ses yeux, n'est pas sujette au flux et au reflux, Belleval, originaire d'Abbeville, ne pouvait s'empêcher de songer aux terribles marées de la baie de Somme qui submergent en un instant des lieues de sable. Le cri des oiseaux sauvages retentissait de toutes parts et des bandes nombreuses passaient au-dessus de sa tête avec des bruits d'ouragan ; mais l'obscurité était trop profonde encore pour qu'il pût distinguer quelque chose ; d'ailleurs il connaissait assez l'usage des cours pour savoir que l'étiquette interdit de commencer le feu avant le roi. Les précieuses confidences que Belleval a laissées de ses séjours à Frohsdorf et à Venise étonnent par ce contraste incessant entre la plus grande familiarité et des témoignages d'un respect qui va parfois jusqu'à l'idolâtrie singulière bigarrure du vieux cérémonial de Versailles et de la grosse farce d'atelier, mélange des courtoisies de l'Œil-de-bœuf et de la brimade de chambrée ; on va pouvoir en juger.

Enfin le petit jour parut : un coup de fusil retentit dans le lointain, la chasse commençait ; Belleval, du fond de son trou, se livra à une débauche de cartouches, tirant au hasard, à toutes portées, lâchant ses deux coups sur des bandes qui cinglaient au ras de l'Îlot, visant des oiseaux qui, à peine visibles, passaient au plus haut du ciel ; jamais sentinelle avancée, abandonnée dans un poste d'avant-garde et attaquée par tout un corps d'armée, ne batailla avec plus de rage et de vaillance. Quant, à onze heures, le batelier reparut, il fit d'abord le tour de l'îlot, repêchant les bêtes abattues dont les corps flottaient sur l'eau morte : **Combien de pièces ?** cria le chasseur, émergeant, anxieux, de son tonneau. — **Dix-huit !** Il respira. La Tacca n'était pas pour lui !

Quand il parvint à la maisonnette, tout le monde y était déjà de retour. M. de N..., l'oreille basse, recevait, d'un air abattu, les condoléances narquoises du duc de Lévis ; il ne rapportait que neuf oiseaux. Mais on avait grand'faim, personne ne parla de la Tacca ; on mangea joyeusement ; on but sec ; après le déjeuner commença une partie de cartes qui se prolongea jusqu'à trois heures : **Il est temps de partir**, fit le comte de Chambord ; **chauffons-nous un instant avant de monter en bateau**. Devant le feu de la cuisine étaient deux chaises il en prit une ; le duc de Lévis s'empara de l'autre ; à droite et à gauche du foyer se trouvaient deux bancs garnis d'épaisses couvertures. Monseigneur désigna celui de droite à Belleval, celui de gauche à N., qui s'assit avec un salut de remerciement. Mais en même temps il poussait un rugissement d'effroi : le banc se brisait sous son poids et le malheureux disparaissait dans une grande cuve remplie d'eau. Les bateliers, avec des cris de joie, des chants et des battements de main, dansaient

une ronde autour du' nové dont les efforts pour émerger n'aboutissaient qu'à des plongeurs redoublés dont les éclaboussures inondaient l'étroite pièce. De la cuve, agitée comme une mer en furie, sortaient seulement le bout des bras et le bas des jambes de la victime qui, pliée en V, crispait désespérément ses extrémités dans l'espoir instinctif qu'elles rencontreraient un point d'appui. Monseigneur riait aux larmes : le duc de Lévis se cramponnait à la table pour mieux se tordre ; Belleval, encore qu'un peu surpris, essayait de trouver la chose amusante. Enfin, sur un signe du maître, les bateliers empoignèrent l'infortuné et le remirent sur ses pieds. Il apparut ruisselant, toussant, crachant, suffoquant, grelottant, et s'efforçant par d'affreux sourires de montrer sa satisfaction et sa grande reconnaissance. En un tournemain il fut par les hommes déshabillé, frictionné, séché, rhabillé de vêtements secs et ayant repris haleine, il put enfin déclarer sa profonde gratitude et protester que la Tacca constituait un exercice hygiénique de tout premier ordre.

On imagine peut-être qu'un homme qui, sans que rien l'y obligeât, par pur dévouement, traversait, en plein hiver, la moitié de l'Europe pour témoigner de son inaltérable dévouement h son roi détrôné, devait s'attendre à quelque prévenance et pouvait conserver quelque ressentiment d'une pareille réception. Erreur ! Rentré dans sa province, M. de N..., loin de taire son aventure, la proclama hautement et s'en fit gloire. Il fut complimenté, félicité, envié, jaloué ; le bain de siège infligé par le roi était lugé une plaisanterie du meilleur goût et une marque de familiarité des plus flatteuses. Bien mieux, il institua la Tacca sur ses domaines ; elle fit fureur ; on l'imita ; et dans ce coin de la Gascogne, tant que dura l'espoir du [retour des lys](#), on n'invitait plus à une partie de chasse sans promettre que le tireur le moins heureux subirait l'épreuve de la Tacca — à l'instar de ce qui se faisait chez Monseigneur le comte de Chambord.

LA FIN D'UN MONDE

Quelques années plus tard, à Paris, c'est un autre tableau. Dans la cour de la gare du Nord, le dimanche 2 juillet 1871, un cocher de fiacre [chargea](#) trois bourgeois descendus d'un train arrivant de Belgique. L'un d'eux donna l'ordre : [A Notre-Dame](#). Et la voiture, avec l'affreux bruit de ferraille et de vitres particuliers aux sapins de ces temps reculés, descendit par le boulevard Magenta et le boulevard de Strasbourg vers la Seine.

L'un de ces trois [bourgeois](#) était M. le comte de Monti de Rezé ; le second M. le comte de Vanssay ; le troisième était M. le comte de Chambord. En cet équipage le prince, qui en 1830, enfant de dix ans, avait été à Rambouillet pendant quatre heures le roi de France, faisait son entrée dans Paris, après quarante et un ans d'exil.

Sa prière dite à Notre-Dame, l'église de son baptême, le comte de Chambord se fit conduire à la chapelle de Saint-Louis, restée debout parmi les ruines du Palais de justice ; puis au pont Neuf, où il salua la statue de Henri IV. Le fiacre prit ensuite le chemin des Tuileries, et devant le squelette roussi du palais où il était né, le prince mit pied à terre. Il contempla longuement les ruines, cherchant à localiser les souvenirs si lointains de sa petite enfance, devant le pavillon de Marsan. [Oh ! soupira-t-il à l'oreille de M. Edouard de Monti, qui l'accompagne, voilà les deux fenêtres de ma chambre ; voilà celle au bas de laquelle on rangeait mes jouets, un camp, des tambours, de grands soldats de plomb ; là était la chambre de ma mère...](#) Quand il remonta en voiture il avait les yeux

pleins de larmes. A Saint-Roch, la dernière étape, comme on payait le cocher, celui-ci s'aperçut que son client pleurait ; il crut devoir risquer un mot de réconfort et lui frappa amicalement sur l'épaule, disant : **Sacrebleu ! vous m'avez l'air d'un brave homme... Moi aussi, j'ai eu deux chevaux mangés pendant le siège ; tenez, voilà mon numéro ; si vous avez besoin de moi, je suis à vôtre service !**

Deux ans après, nouvelle excursion clandestine en France. Après la messe, entendue à Saint-Roch dans une chapelle obscure, le comte de Chambord passa les ponts et alla prendre gîte avenue de Villars, chez M. le baron de Nanteuil, où il était attendu ; trois jours plus tard, il partait pour Chambord, toujours dans le plus strict incognito, et là il rendit public ce manifeste fameux **du drapeau blanc**, douloureuse surprise pour les royalistes fidèles qui rêvaient une restauration de la monarchie. Lorsqu'il écrivit la fameuse lettre qui fut considérée par tout son entourage comme le suicide irrévocable de la monarchie, tout, à Paris, était déjà préparé pour l'entrée solennelle du roi : les carrosses de gala commandés chez Bender — ils sont aujourd'hui au musée du château de Chambord — ; les chevaux destinés au prince et à sa suite, entre autres, deux superbes hanovriens appelés du nom des victoires de Henri IV : **Arques** et **Ivry**. Le préfet de police d'alors, Léon Renaud, rappelait plus tard que l'industrie parisienne travaillait nuit et jour à la fabrication de cocardes blanches et **de plusieurs millions de drapeaux blancs** ; un commerçant faisait couler en verre, par centaines de mille, des petits bustes de Henri V, réservés aux camelots de la rue, et, dès 1872, le prince lui-même s'était précautionné d'un costume royal **qu'il se plaisait à examiner et à revêtir**. Des uniformes étaient confectionnés pour les gentilshommes de sa petite cour d'exil ; M. le comte René de Menti de Rezé a conservé le sien ; il le garde **dans le musée de deuil de ses regrets et de ses déceptions**.

A quelque parti qu'on appartienne, les péripéties de ce drame imposent la conviction que notre épopée nationale, même lorsqu'elle se confine dans les mesquineries des discussions politiques, reste la plus touchante, la plus noble de toutes. Elle est d'une singulière grandeur, cette lutte de deux années entre le drapeau du passé et celui de la France moderne, symboles également glorieux, qui par un raffinement du destin sortirent l'un et l'autre victorieux du combat. Quel pays fut jamais aimé comme l'aura été la France ? Dans quelle autre histoire trouverait-on un prince se refusant à régner parce qu'il ne peut rapporter intact l'étendard confié à ses mains d'enfant par un vieux roi mort en exil ? Et où trouverait-on aussi un peuple renonçant à une restauration, que dans son désarroi il estime profitable, pour ne pas renier un drapeau sacré par d'effroyables revers ? Je ne sais si ceux qui furent mêlés à ces choses en aperçurent alors toute la beauté ; maintenant qu'elles bénéficient d'un recul de soixante ans, il semble que, comme disait le comte de Falloux, jamais le sort d'un pays n'a été discuté avec plus d'amour, de respect et de dévouement, par des adversaires dont le patriotisme fut également sincère quoique inégalement clairvoyant.

Même si l'on s'arrête aux incidents simplement pittoresques, le drame reste attachant et superbe. Deux ans encore après le manifeste daté de Chambord, à la suite de pourparlers et d'intrigues, la Chambre des députés, en majorité royaliste, voyant la situation sans issue, se résignait à l'expédient du septennat. Le comte de Chambord, apprenant cette défection, quitta l'Autriche et revint secrètement en France. Non point qu'il regrettât sa ténacité ; mais il avait l'âme déchirée à la pensée que si la mesure était votée toute chance de relèvement

monarchique était à jamais détruite. Il voulait être là, tout près. Qu'espérait-il ? Un revirement subit ? Un miracle de la Providence ? Peut-être.

Le 9 novembre, dans le plus grand incognito, et sans qu'aucun de ses amis eût été avisé, il descendait de wagon à la gare de l'Est et prenait aussitôt en voiture la route de Versailles. Comme il entra dans la ville du grand roi par l'avenue de Paris, le comte de Chambord, en passant devant l'hôtel de la préfecture, résidence du maréchal président de la République, essuya de sa manche la glace de la portière toute couverte de givre ; il aperçut le drapeau tricolore flottant sur l'hôtel et eut un mouvement d'humeur. Un peu plus loin, découvrant le palais, il dit mélancoliquement, par allusion aux journées d'octobre 1789 : *C'est de là que sont partis la **boulangère** et le **petit mitron***. Quelques minutes plus tard, le prince arrivait à la maison que M. de Vanssay possédait rue Saint-Louis, n° 5. C'était une demeure de très modeste apparence, en bordure de la rue presque toujours déserte. M. de Vanssay disposait du premier et du second étage ; une locataire, Mlle de Colleville, occupait le troisième avec une femme de chambre. On dut mettre au courant de la situation ces deux personnes qui consentirent à ne point se montrer tant que le **Roi** séjournerait dans la maison où il désirait vivre seul avec la famille de ses hôtes.

Nul, en fait, sauf Tes très rares personnes qu'il voulut mettre dans la confiance, ne connut son séjour à Versailles ni la police, ni le ministère, ni même les royalistes du Parlement n'en eurent d'abord soupçon. Le maréchal de Mac-Mahon en fut des premiers informé, car le comte de Chambord lui fit demander une entrevue dont le Président, loyalement, déclina l'honneur. La maréchale et le général Bourbaki furent aussi dans le secret mais ne le dévoilèrent à personne. Quant au prince, il s'arrangea pour vivre dans la réclusion, attendant peut-être que le maréchal revînt sur sa décision, et ne voulant pas quitter la France avant que le sort du pays fût fixé.

La maison de M. de Vanssay avait une chapelle ; le comte de Chambord entendait la messe tous les jours ; deux pères capucins, le P. Marcel et le P. Savinien, lui servirent de chapelains. Après l'office, il retenait les religieux et causait longuement avec eux ; il quittait peu sa chambre où il ne recevait que MM. de Blacas et de Dreux-Brézé, apportant les nouvelles.

Le prince ne sortit que deux fois durant les onze jours qu'il vécut à Versailles. Il alla, par les bois, à Saint-Cloud, où s'étaient passés ses premiers étés. Des ruines, il ne reconnut rien ; mais il retrouva dans le parc un grand arbre sous lequel, tout petit, il aimait à jouer. Un autre jour il poussa jusqu'à Paris : l'annonce des funérailles de l'amiral Tréhouart, qui devaient avoir lieu aux Invalides, l'attirait, car il voulait revoir ces régiments français, dont il avait, enfant, porté l'uniforme. Mais rien ne devait lui réussir ; il arriva trop tard pour assister au défilé des troupes, et ce ne fut qu'en se penchant hors de sa voiture qu'il aperçut, de loin, la ligne des cuirassiers qui fermaient la marche. Ce contretemps l'impressionna péniblement.

Cependant, au théâtre du château, la Chambre terminait la discussion du projet de septennat. Dans la soirée du 10 novembre, l'émotion dans les groupes était profonde ; il n'était plus question de la monarchie, quand tout à coup, une rumeur circula : **Monseigneur est à Versailles**. On interrogeait anxieusement MM. de Blacas et de Dreux-Brézé, présents à la séance et **muets comme la tombe**. Que faire ? La mort dans l'âme, désarmés, les royalistes se préparaient à voter la loi, à moins que... à moins que, comme le bruit en courait, cette porte située derrière la tribune et sur laquelle tous les regards étaient fixés, ne s'ouvrit

soudain pour laisser apparaître le **Roi** qu'on disait là, dans le palais, dans les couloirs...

La porte resta close, les urnes circulèrent.

D'après une tradition que recueillit M. de Falloux, l'attente et l'anxiété du comte de Chambord étaient si poignantes durant cette séance de nuit, qui devait accorder ou refuser la prolongation des pouvoirs du maréchal, qu'il alla, enveloppé d'un manteau, dans la cour du palais, attendre le résultat du scrutin au pied de la statue de Louis XIV. M. Loth dément cette version : seul, d'après lui, le valet de chambre Ferdinand vint s'informer du vote à la porte de l'Assemblée et stationna dans la rue des Réservoirs jusqu'à une heure du matin. Comme la séance durait encore, il rentra rue Saint-Louis ; le maître était couché, la maison silencieuse.

Le comte de Chambord connut la décision de l'Assemblée le lendemain, à son lever ; il entendit la messe, reçut ses représentants officiels, puis le général Ducrot. **Ah, Monseigneur, dit le général, pourquoi ne nous avez-vous pas fait connaître votre présence ici ? Jamais nous n'aurions voté le septennat. Quelle belle occasion vous avez perdue !**

Il est certain que le prince avait été trop bien obéi ; le secret de sa retraite trop bien gardé. Tout était fini. La France donnait à la monarchie un congé de sept ans... Le comte de Chambord quitta la petite maison où il avait vécu, ignoré de tous, tant d'heures anxieuses, tandis que la jeune République s'installait triomphante dans le palais du grand roi. Du fiacre qui l'emmenait vers l'exil définitif, le prince jeta un dernier regard à ce château qu'avaient élevé ses pères et qu'il ne devait plus revoir. Mais si le Louis XIV de bronze qui domine l'immense cour eût pu s'animer, il eût déclaré certainement que tout était bien ainsi et qu'il n'avait jamais souhaité pour sa race une fin plus digne et plus noble que cet extraordinaire exemple de tenace fidélité au vieux drapeau des Bourbons.

CHAPITRE VII

UNE SOUVERAINE EN ROUTE POUR L'EXIL

Après le conseil des ministres tenu aux Tuileries, le 4 septembre 1870, dans la matinée, et présidée par l'Impératrice régente, celle-ci reçut dans ses appartements privés, situés au premier étage du château, quelques députés venus pour lui soumettre leur appréciation sur la situation faite au gouvernement par le désastre de Sedan. L'un d'eux, M. Buffet, qui pourtant ne comptait point parmi les courtisans de l'Empire, garda de cet entretien avec la souveraine un souvenir qui ne s'effaça jamais de son esprit. Après avoir écouté en silence les propositions des délégués de la Chambre, l'impératrice Eugénie protesta qu'elle ne pouvait abandonner le poste de péril et d'honneur qui lui était confié ; non pas qu'elle eût souci de conserver la couronne à l'Empereur, ni de ménager l'avenir de son fils : ce qu'elle voulait, c'était de ne pas désertier en face du danger. **Mais si vous pensez, ajouta-t-elle, que je suis un obstacle, que le nom de l'Empereur est un obstacle au lieu d'être une force, prononcez notre déchéance ; je ne me plaindrai pas ; je serai déchargée du lourd fardeau qui pèse sur moi, et je pourrai me retirer avec honneur.**

LE CALVAIRE D'UNE MÈRE

La femme qui, en ces circonstances tragiques, se montrait si forte et si courageuse, avait, depuis vingt-quatre heures, comme mère, comme épouse et comme souveraine, subi d'effroyables tortures. La fatale nouvelle de la défaite lui avait été annoncée la veille, vers trois heures et demie ; après un grand cri, un instant de désespoir, elle s'était aussitôt reprise, s'efforçant à enrayer la débâcle des courages, oubliant sa propre angoisse, répétant à tous : **Rien pour la dynastie, tout pour la France.**

Sans prendre une minute de repos, elle avait passé la nuit entière à ouvrir des dépêches qui, toutes, avivaient sa douleur et ses perplexités, les unes remplies de détails poignants sur les batailles perdues, les autres rendant compte des manifestations hostiles de certains quartiers de Paris, ou la prévenant d'un complot formé pour s'emparer de sa personne et la retenir en otage. A l'aube, après une prière dans l'oratoire contigu à son appartement, elle était allée visiter l'hôpital installé pour les blessés, aux Tuileries mêmes, dans la salle de spectacle. Puis, toute à ses devoirs, réprimant les contractions de son beau visage bouleversé, elle avait repris son rôle de souveraine, consultant divers hommes politiques accourus en sauveurs, cherchant à communiquer son énergie au gouverneur de Paris, le seul homme, peut-être, qui eût pu l'assister utilement.

LES HEURES PASSENT, LE DANGER PRESSE

C'était un dimanche d'été, ensoleillé et radieux. Depuis les premières heures du jour, la foule irritée s'amassait sur la place de la Concorde et dans les rues avoisinant le château. Quelques fidèles étaient parvenus jusqu'aux Tuileries et remplissaient le salon d'attente de Sa Majesté, dont les appartements avaient conservé leur disposition d'été : plus de rideaux aux fenêtres, les meubles couverts de housses, les tableaux voilés de gaze. Sur un guéridon restait, presque intact, le déjeuner servi à l'Impératrice : œuf à la coque, un peu de fromager, un morceau de pain. La maréchale Canrobert, la baronne de Bourgoing, la comtesse de la Poëze, la comtesse de Rayneval, Mme Lebreton-Bourbaki étaient là, et aussi le vicomte de la Ferrière, l'amiral Jurien de la Gravière, M. de Lesseps, le comte de Cossé-Brissac, le lieutenant de vaisseau Conneau, en tout une quarantaine de personnes. Chacun émettait un avis : les uns estimaient que l'Impératrice devait tenir bon, se montrer aux Parisiens avec son escorte ordinaire ; d'autres jugeaient le projet hasardeux.

Les heures passaient ; le général Mellinet, commandant des Tuileries, informait à tout instant des intentions menaçantes de la populace. **Elle se presse aux grilles du palais, qui, maintenant, est cerné de fous les côtés ; la Chambre des députés est envahie ; le Corps législatif abandonne la salle de ses séances et se réfugie, pour délibérer, à l'hôtel de la présidence ; le général Trochu, gouverneur de Paris, passe à la révolution et accepte la présidence d'un gouvernement provisoire ; les troupes, sans ordre, fraternisent avec les manifestants qui, maintenant, déboulonnent et brisent les aigles dorés des grilles fermant le jardin des Tuileries : le château n'a pour défenseurs que quelques voltigeurs de la garde, occupant les postes du Carrousel et de la Concorde....**

A chaque minute s'écroule un espoir, s'efface une illusion. Le fatidique palais des Médicis a vu l'agonie de bien des monarchies : nulle ne fut plus cruelle, plus lente, plus atroce que celle-ci et, dans l'impuissance d'agir, les rares amis serrés autour de l'Impératrice n'essaient même plus de la conseiller. Tant qu'elle restera, ils demeureront et elle se refuse à partir ; elle ne consent pas non plus qu'on la défende : elle ne veut pas qu'un seul coup de fusil soit tiré pour elle. Que faire ?

PLUS UN INSTANT À PERDRE !

Il est trois heures de l'après-midi ; la grille de la place de la Concorde a été forcée ; la foule, prudemment, approche du château : on entend ses clameurs sous les grands arbres du jardin. A ce moment, le prince de Metternich, ambassadeur d'Autriche, et le chevalier Nigra, ambassadeur d'Italie, demandent à être introduits auprès de la souveraine : **Elle est en grand danger : il faut qu'elle s'éloigne au plus tôt.** Mais elle ne s'y résigne pas ; elle n'a pas peur ; il semble qu'elle tente de gagner l'heure où toute fuite sera impossible. Les deux étrangers insistent : **Dans quelques minutes, les Tuileries seront envahies ; l'émeute en sera maîtresse et quels crimes alors peuvent être commis !**

L'Impératrice comprend que, en s'obstinant, elle expose les fidèles qui l'entourent : elle est prête à céder. M. Piétri, le préfet de la police, mandé en hâte, prononce l'arrêt : **Madame, il n'est que temps...** Alors, résolument, les

mains tendues vers tous ceux qui sont là,- les yeux pleins de larmes : **Je n'oublierai jamais ce que vous avez été pour moi**, dit la Régente : **adieu, adieu !** M. Nigra lui passe hâtivement un chapeau et un voile que tient Mme Lebreton-Bourbaki ; il l'aide à revêtir un manteau léger :

Vite, vite, madame, n'entendez-vous pas ces cris ? On monte... on vient.

Eh bien, adieu, adieu encore ! Je cède à la violence...

Le prince de Metternich l'entraîne ; elle est partie... Mais non ! Elle rentre précipitamment : elle court à la porte qui communique avec les appartements où est installée l'ambulance. **Et mes bonnes religieuses que j'oubliais ! Et mes blessés à qui je ne disais pas adieu !** On la retient, on la repousse vers les deux ambassadeurs qui, selon un historien contemporain, **l'emportent de force**, tandis qu'elle crie : **Dites-leur adieu Qu'il n'arrive de mal à personne !**

ÉTRANGE RAPPROCHEMENT

M. Nigra et M. de Metternich l'accompagnent, pressant le pas, à travers les hauts salons et les solennelles galeries, théâtres de tant de drames. Quelques dévoués suivent, car on ne sait encore comment on pourra sortir du Palais. En traversant l'une de ces pièces, la souveraine tout à coup s'arrête, regarde autour d'elle, et, se parlant à elle-même : **Est-ce la dernière fois ?** murmure-t-elle. Mais on la presse ; il n'est plus possible de sortir par le Carrousel que les émeutiers ont envahi : il faut gagner les galeries du Louvre, par les nouveaux bâtiments du pavillon de Flore. Mais la porte de communication entre ces bâtiments et le musée est fermée à clef ; on se heurte à cet obstacle infranchissable. Toute autre issue est interdite, car déjà la foule atteint le pavillon central des Tuileries et pousse des cris de mort : **Ah ! vous voyez bien, dit l'Impératrice, il faut rester, nous ne pourrions plus passer, c'est trop tard ! Restons, oh ! restons !** Qu'espère-t-elle ? Mourir là, peut-être, dans ce palais où elle a passé quinze ans de sa vie !

A cet instant, paraît Charles Thélin, le trésorier de l'Empereur ; il a sur lui une clef qui ouvre toutes les portes du Louvre et des Tuileries : il donne passage à la petite troupe des fugitifs. A pas pressés, presque courant, on suit toute la longue galerie du musée, on traverse le salon carré, puis la galerie d'Apollon, et l'on parvient ainsi dans le salon où est exposé le célèbre tableau du *Radeau de la Méduse*.

L'Impératrice s'arrête encore : elle veut continuer seule son chemin, avec MM. Nigra et de Metternich ; elle n'emmènera que Mme Lebreton ; elle prend congé des autres personnes qui l'ont accompagnée jusque-là ; elle les remercie de leur dévouement. Tous lui baisent la main ; quelques sanglots, une dernière révérence de cour, un suprême adieu... Très calme en apparence, elle a pour chacun un mot de gratitude, et, tout à coup, ses yeux s'arrêtent sur la sombre toile qui remplit tout le fond du salon ; elle regarde ce grand naufrage, ce radeau de désespérés battu par la tempête. **Comme c'est étrange !** dit-elle à mi-voix. Emmenée par ses deux guides, elle s'éloigne dans l'enfilade des salons consacrés aux antiquités égyptiennes, vers l'escalier de la colonnade. Parvenue au rez-de-chaussée, par la salle des sarcophages, elle arrive enfin à la porte du péristyle qui fait face à Saint-Germain-l'Auxerrois.

AU RISQUE D'ÊTRE RECONNUE !

C'est l'instant critique : une bande traverse la place, criant à tue-tête : *à bas Badinguet ! à bas l'Espagnole !*

Avez-vous peur ? demanda M. Nigra dont la souveraine tient le bras.

— Pas du tout. Pourquoi me faites-vous cette question ? Me sentez-vous trembler ?

Et comme les deux ambassadeurs hésitent à s'engager au dehors avec elle, parmi le vacarme de cet après-midi de dimanche révolutionnaire, elle ouvre elle-même la porte :

Allons-nous-en !

— Je crois, fait le chevalier Nigra, que nous ferons bien d'attendre encore un peu.

— Non, non, il faut de l'audace.

Les voilà sur la place. Le prince de Metternich se met en quête d'un fiacre : il hèle un cocher qui rôde, et dont, par bonheur, la voiture est un coupé fermé. Le fiacre se range au bord du trottoir ; mais, pour gagner cet endroit, il faut traverser tout l'espace compris entre les deux jardins de la colonnade. Les passants sont nombreux, et, tandis que M. de Metternich conduit Sa Majesté et Mme Lebreton vers le fiacre, un gamin, qui flâne là, s'arrête ébahi, et pousse un cri : *Voilà l'Impératrice !*

M. Nigra, terrifié, se retourne prestement, saisit l'enfant par l'oreille : *Comment, petit misérable ! Tu cries : Vive la Prusse !* Le gavroche s'explique, regimbe, mais le prince de Metternich a profité de ce court répit pour faire monter la souveraine et Mme Lebreton dans la voiture qui, emmenant les deux femmes, s'éloigne et tourne à gauche dans la rue de Rivoli.

L'animation y était grande ; de tous les quartiers populeux une foule gouailleuse marchait vers la Concorde, tandis qu'un courant contraire reflétait vers l'Hôtel de Ville. Les voitures étaient rares, et le fiacre roulait lentement dans la cohue bruyante. Qu'arriverait-il si un accident, ou même un simple encombrement obligeait les fugitives à mettre pied à terre ? Leur vie était à la merci du moindre incident. L'Impératrice n'avait rien perdu de son sang-froid ; elle ne baissa même pas le store de la portière — plus tard elle se rappelait le moindre détail de ce douloureux exode : l'interminable trajet au long des hauts bâtiments du Louvre et des Tuileries, l'aspect du Carrousel tumultueux, entrevu par les guichets du pavillon de Rohan, et, plus loin, à l'angle de la rue Saint-Florentin, dans laquelle le fiacre s'engagea, des escouades de sergents de ville, bloquées sous les péristyles du ministère de la marine, et criblées, à travers les grilles, de cailloux et de sable par les manifestants,

À LA RECHERCHE D'UN ASILE

La place de la Madeleine franchie, la voiture avança par des rues plus tranquilles : M. de Metternich avait donné au cocher l'adresse d'une maison du boulevard Haussmann, qu'habitait un conseiller d'État, M. Besson, chez qui l'Impératrice savait trouver momentanément un asile. Devant la porte indiqué, le fiacre s'arrêta : les deux fugitives en descendirent, payèrent le cocher et, entrant dans

la maison, montèrent à l'étage qu'occupait M. Besson. Elles sonnèrent bien des fois, sans que la porte de l'appartement s'ouvrît. Évidemment, maîtres et domestiques étaient sortis. L'Impératrice, brisée de fatigue, s'assit sur les marches de l'escalier ; elle demeura là un quart d'heure : personne ne parut.

Je ne puis rester plus longtemps ici, dit-elle enfin : partons.

Où aller ? Quand, avec Mme Lebreton, elle se retrouva sur le trottoir du boulevard Haussmann, elle marcha d'abord sans but ; le quartier, très neuf à cette époque, lui était mal connu ; il se trouvait, d'ailleurs, presque désert. Les rares passants eussent été bien surpris d'apprendre que cette femme, vêtue d'une robe de cachemire noire, à col blanc, et coiffée d'un chapeau derby couvert d'une petite voilette, était l'Impératrice des Français, sortie, depuis une heure à peine, du château des Tuileries, et errant maintenant par la ville, ignorante du sort de son mari et de son fils, cherchant un asile et ne sachant vers quel refuge diriger ses pas.

Les deux femmes ne pouvaient marcher ainsi à l'aventure : un fiacre découvert passait ; elle firent un signe au cocher, qui s'arrêta et vint se ranger au bord du trottoir. L'Impératrice et sa compagne prirent place dans la voiture. Quelle adresse indiquer ? Elles ne savaient pas. Mme Lebreton proposa celle de M. Washburne, ambassadeur des Etats-Unis, chez qui l'on se trouverait sous la protection du drapeau américain : **A la légation américaine !** ordonna l'Impératrice au cocher. Le fiacre se mit en route ; mais aussitôt la souveraine se ravisa : **Allons chez le docteur Evans,** dit-elle ; **c'est un vieil ami il n'hésitera pas à nous recevoir.** Et l'ordre fut transmis à l'automédon de conduire ses clientes à l'angle de l'avenue Malakoff et de l'avenue du Bois de Boulogne, qui s'appelait alors avenue de l'impératrice.

Là était situé l'hôtel, aujourd'hui démoli, du docteur Thomas-W. Evans, chirurgien-dentiste de grande réputation, habitant Paris depuis près d'un demi-siècle ; il avait donné des soins à la souveraine quand elle n'était encore que Mlle de Montijo et à Napoléon III alors président de la République. Ses relations avec la famille impériale étaient intimes et sa grande situation dans la colonie américaine de Paris le mettait à même de rendre d'éminents services. Dès le début de la guerre, M. Evans, assisté de son ami M. Edward.-A. Crane, avait établi la fameuse ambulance américaine dont les installations perfectionnées passaient pour des modèles. Il consacrait à cette œuvre presque toutes ses journées, et ne se doutait guère que le destin tragique des souverains qu'il avait servis et aimés allait lui assigner un rôle de premier plan dans le drame de nos révolutions. Le docteur Evans a écrit des *Mémoires*, dont parut, il y a trente ans, une édition française : c'est un document de première importance, tant par les faits qui y sont notés que par la précision minutieuse et le pittoresque de la narration. Nous allons désormais suivre, pas à pas pour ainsi dire, le récit de ce témoin unique du départ de l'impératrice Eugénie.

DEUX VISITEUSES QUI REFUSENT DE SE NOMMER

Ce dimanche-là, le docteur Evans était sorti de chez lui, vers trois heures de l'après-midi, pour se rendre, en une élégante charrette qu'il conduisait lui-même, à son cabinet de consultation, situé rue de la Paix. Il avait, dans le trajet, assisté à diverses manifestations anti-impérialistes et constaté le désarroi, assez pacifique, mais très bruyant, de la population parisienne. Rue de la Paix, il fut

rejoint par le docteur Crane, et tous deux, pour échapper à la foule, dirigèrent leur promenade du côté du parc Monceau, rempli, comme à l'ordinaire, de bourgeois paisibles, de nourrices et d'enfants joueurs. Vers six heures, les deux Américains, projetant un tour au Bois, se retrouvaient devant l'hôtel du docteur Evans. Celui-ci passa les rênes à son ami et entra chez lui pour y donner quelques ordres : il réunissait, en effet, ce soir-là, à dîner, les membres du Comité de l'ambulance américaine.

A peine eut-il franchi sa porte, son domestique l'avertit que deux dames l'attendaient dans la bibliothèque ; elles n'avaient point consenti à donner leurs noms ni à indiquer le but de leur visite. Evans, assez ennuyé de cette intrusion, prit le temps de régler, avec son maître d'hôtel, quelques détails du dîner, puis il entra dans sa bibliothèque et pensa tomber de surprise en reconnaissant l'Impératrice. Elle lui tendit les mains ; elle avait les yeux pleins de larmes ; elle dit qu'elle se confiait à lui dans sa détresse, qu'elle désirait gagner l'Angleterre, bien persuadée que les ennemis, aujourd'hui triomphants, du gouvernement impérial étaient à sa recherche, prêts à lui faire expier un désastre dont les calomnies la rendaient responsable. Elle voulait échapper à la populace ; pour le reste, elle s'en remettait au docteur Evans.

Assise dans un grand fauteuil, exténuée par une semaine d'horribles angoisses, énervée et affaiblie par le manque de sommeil et de nourriture, elle disait ces choses nettement, simplement, mais avec une volubilité fébrile, en femme que l'inaction excède. Le docteur Evans essaya de la calmer, assura que personne ne pourrait découvrir le retraite qu'elle avait choisie, et que le plus urgent était, pour elle et pour Mme Lebreton, de prendre un léger repas : on aviserait ensuite aux moyens de quitter Paris.

Une collation fut servie dans la bibliothèque marne, les invités du docteur étant attendus d'un instant à l'autre. Evans prit son ami Crane à part, le mit dans la confiance, le présenta aux fugitives : il fut décidé que Crane seul présiderait le dîner et excuserait auprès des convives le maître de la maison, alléguant que les grands événements du jour l'avaient obligé à quitter Paris pour quelques heures.

DEUX AVIS EN PRÉSENCE

Ces dispositions prises, le docteur Evans revint à la bibliothèque. L'Impératrice et Mme Lebreton terminaient leur repas et Sa Majesté avait retrouvé tout son calme : on avisa donc aux moyens de quitter Paris.

L'Impératrice eût souhaité qu'on la conduisît, le soir même, en voiture, à Poissy, où elle pouvait, vers une heure du matin, prendre un train arrivant au Havre quelques heures plus tard, ce qui lui permettrait de s'embarquer, dès le lendemain, sur le bateau de Southampton. Mais Evans, très froid, très circonspect, en véritable Américain, conseillait la temporisation : Quoique fugitive, l'Impératrice était toujours régente : elle personnifiait, aux yeux des étrangers, le gouvernement régulier de la France ; et peut-être la province et l'armée, refusant de s'associer au coup d'État de la capitale, allaient-elles en juger de même. D'autre part, le nouveau pouvoir, afin de s'affermir, ne tenterait-il pas de s'assurer de la personne de la souveraine ? Avec l'Empereur prisonnier en Allemagne et la Régente enfermée à la Conciergerie, le renversement de l'Empire pouvait être considéré comme définitif.

L'entreprise se présentait donc pleine de difficultés et de périls. On résolut de ne quitter Paris que le lendemain, dès l'aube, et de gagner, en voiture, Deauville, où M. Evans se trouvait en villégiature. On disposait précisément d'un passeport délivré, le 13 août, par l'ambassade d'Angleterre, au nom d'un docteur C..., sujet anglais, chargé de conduire à Londres une étrangère malade, Mme B..., et sa suite. On convint que M. Crane tiendrait le rôle du médecin ; l'Impératrice serait Mme B..., Evans son frère et Mme Lebreton la garde-malade.

SUR LE CHEMIN DE L'EXIL

Une partie de la nuit fut consacrée à ces arrangements. Evans exigea que les deux femmes prissent quelque repos ; mais elles ne dormirent pas. A cinq heures du matin, elles étaient debout ; on but un peu de café, on mangea un morceau de pain ; déjà le landau était attelé : on s'y plaça. La Régente avait la même robe que la veille, n'ayant emporté des Tuileries qu'un petit réticule contenant deux mouchoirs : elle n'avait ni bijoux, ni valeurs, ni argent, ni même une couverture ou un sac de voyage.

Le temps était superbe et promettait une journée splendide. Evans donna l'ordre à Célestin, son cocher, de prendre la route de Saint-Germain. Les rues étaient fort tranquilles ; comme chaque jour, les balayeurs étaient à leur travail, les haquets des maraîchers et des laitiers, arrivant de la banlieue, se dirigeaient vers le centre de la ville. Au poste de la porte Maillot, la voiture dut s'arrêter : le chef de poste s'approcha de la portière, demanda qui l'on était, où l'on allait : à quoi Evans, tenant à la main un journal déployé dont il masquait, sans affectation, le visage de l'Impératrice, répondit qu'il était Américain et se rendait à la campagne pour y passer la journée avec des amis. *Allez !* fit l'officier au cocher. Et la voiture s'éloigna par l'avenue de Neuilly.

A sept heures du matin, elle atteignait Saint-Germain qu'on traversa sans malencontre : une heure plus tard, on était à Poissy, où l'on ne fit point arrêt, non plus qu'à Triel, Vaux et Meulan. Vers dix heures du matin, la chaleur devint accablante : la route était poussiéreuse, les chevaux semblaient fatigués. Les voyageurs sentaient, en outre, le besoin de manger : on s'arrêta donc devant un petit cabaret, situé au bord de la route, à douze kilomètres environ de Mantes. Evans et Crane mirent pied à terre, entrèrent dans la maison et demandèrent à déjeuner. La cabaretière — elle s'appelait Mme Fontaine — leur apporta du vin, un pain long, deux ou trois espèces de fromages et un gros saucisson de Bologne. Les deux hommes mangèrent avec appétit, enveloppèrent de papier un morceau de pain et quelques tranches de saucisson et reprirent leurs places auprès des dames qui n'avaient pas quitté le landau.

On se remit en route. L'impératrice demanda qu'on ouvrît le paquet ; elle rompit le pain, le goûta et le déclara excellent : elle prit aussi sa part de la mortadelle qu'elle découpait à l'aide d'un couteau de poche emprunté au docteur Crane.

A l'entrée de Mantes, non loin du croisement des routes de Meulan et de Magny, le docteur Evans ordonna une halte ses chevaux pouvaient difficilement aller plus loin, et il importait de se procurer une autre voiture. Les voyageuses restèrent dans le landau, sous la protection du docteur Crane ; Evans entra seul, à pied, dans la ville, afin de se mettre à la recherche d'un loueur. La population était en émoi ; les journaux de Paris venaient d'arriver à Mantes apportant la nouvelle de la proclamation de la République. Les recherches d'Evans se prolongèrent durant

près d'une heure : enfin, il parvint à trouver un cocher qui, pour trente francs, consentait à le conduire, avec ses compagnons, jusqu'à Pacy-sur-Eure, dans une voiture confortable, attelée d'assez bons chevaux. Le docteur revint, avec cet équipage, à l'endroit où stationnait le landau on plaça les deux véhicules l'un contre l'autre, de façon que l'Impératrice et Mme Lebreton — la malade et sa garde — passassent de l'un à l'autre sans mettre pied à terre. Célestin reprit le chemin de Paris avec le landau, et les fugitifs poursuivirent leur route vers Pacy. Ils y entraient vers deux heures de l'après-midi, et Evans découvrait là, dans une remise, une antique calèche, branlante, fendillée, raccommodée, reclouée, avec une caisse verte et des roues jadis jaunes. Au moyen de cordes, on attela à cette antiquité deux chevaux de labour, et l'Impératrice, avec ses trois fidèles, continua son voyage dans cette roulotte assez semblable à une guimbarde de bohémiens.

UNE ALERTE. — TRAGIQUES SOUVENIRS

La chance, qui jusque-là a favorisé les fugitifs, semble maintenant tourner contre eux. La traversée d'Evreux s'effectue sans obstacle ; mais, à un quart de lieue au delà des faubourgs, le cocher, Ernest Evrard, exige un arrêt devant le café Cantilope pour faire rafraîchir ses haridelles. A peine a-t-on fait halte que, au loin, du côté de la ville, une rumeur grandit ; Evans, très inquiet, perçoit les cris de *Vive la République*. Nul doute : on est poursuivi ; le départ de la Régente a été signalé de Paris et l'ordre de l'arrêter transmis par le télégraphe. Les cris se rapprochent : c'est une troupe de gardes mobiles qu'on distingue, maintenant, sur la route. Quelle angoisse ! Evrard s'obstine à ne point partir : a-t-il quelque soupçon ? La bande bruyante se rapproche ; la voici devant le café Cantilope... elle passe, chantant la *Marseillaise*, et nul de ceux qui la composent ne donne un regard à la voiture stationnée au seuil du cabaret. Ces mobiles ruraux reviennent d'une revue à Evreux et retournent chez eux. Leur voix, bientôt, se perd dans l'éloignement.

Mais cet incident a troublé la quiétude des voyageurs. L'Impératrice, qui toujours s'est montrée curieuse des détails de l'histoire de nos révolutions et professe un culte pieux pour Marie-Antoinette, conte à ses compagnons la fuite de Varennes. Comme elle-même, la famille de Louis XVI put assez facilement quitter les Tuileries ; ainsi qu'aujourd'hui, la première journée du parcours s'était passée sans accroc ; à cinquante lieues de Paris, la fatale perspicacité d'un paysan avait tout perdu. Et ce récit ne contribue pas à rassurer les esprits.

La vieille voiture roule, à présent, avec un terrible bruit de vitres et de ferrailles secouées, à travers une région magnifique le jour baisse, les ombres s'allongent : il est six heures. Evrard se plaint de la longueur du trajet ; il déclare que ses chevaux ne peuvent plus avancer : il n'ira pas plus loin que, la Commanderie, hameau qu'on va bientôt rencontrer et où l'on arrive, en effet, un peu avant le coucher du soleil. Dans l'estaminet devant lequel on s'arrête, Evans et Crane, épuisés, dînent d'un morceau de pain et de fromage ; Mme Lebreton se rend à la cuisine et réussit à faire du café dent elle porte une tasse à l'Impératrice, restée dans la voiture.

On séjourne là près d'une heure. Evrard consent enfin à reprendre la route ; mais, à la sortie de la Commanderie, en pleine nuit, un palonnier casse et le paysan proteste que, cette fois, il est bien décidé ne pas pousser plus avant et que, d'ailleurs, il n'a rien de ce qui est indispensable pour réparer l'accident. Cet

homme, dont le mauvais vouloir est évident, serait-il le Drouet de cette nouvelle fuite de Varennes ? Evans et Crane fouillent les coffres de la guimbarde, en sortent un vieux licou au moyen duquel ils parviennent à fixer le palonnier à la traverse : Evans s'installe sur le siège, à côté du cocher, afin de surveiller ses mouvements et, dans la nuit noire, on continue d'avancer, redoutant de tomber dans une embuscade, à chaque tournant de cette route que, vingt-deux ans auparavant, le vieux roi Louis-Philippe, fuyant, lui aussi, la révolution triomphante, a suivie, en semblable équipage, presque à la même heure...

UN RIRE PLUS DOULOUREUX QUE DES LARMES

On atteint le bourg de la Rivière-Thibouville ; une auberge est à l'entrée du village ; on s'arrête : l'hôtelière, Mme Desrets, se présente sur le seuil, et, à la mode ancienne, offre aux voyageuses l'hospitalité de sa maison.

Evans et Crane tiennent conseil : doivent-ils risquer de passer la nuit dans cette auberge ? La salle qu'il faut traverser pour gagner les chambres est pleine de buveurs, comme l'était, dans la nuit du 21 juillet 1791, l'estaminet du *Bras d'Or*, à Varennes ! — Si, pour éviter ce danger, l'Impératrice reste dans la voiture et y passe la nuit, quels soupçons, quels commérages un fait si insolite ne va-t-il pas susciter ? A la grâce de Dieu ! Evans et son ami, avec mille précautions, aident la malade à descendre de la calèche : soutenue par eux, très courbée, boitant légèrement, elle traverse la salle du cabaret ; on la monte lentement, au premier étage, par un escalier étroit et raide ; arrivée à la pièce qui lui est destinée, elle se laisse tomber sur une chaise, jette un regard au rustique décor de cette chambre d'auberge et... part d'un éclat de rire, — un rire saccadé, douloureux, persistant, au grand émoi de Mme Lebreton qu'épouvante cette détente nerveuse, effet de tant d'heures de contrainte et d'anxiété. La pauvre dame supplie la souveraine de se calmer, de se mettre au lit, de se taire surtout, car les cloisons sont sonores et l'on est sans doute épié. Le repas, servi par l'hôtelière, mit bientôt fin à cette scène affligeante. Evans et Crane, pour mieux surveiller le personnel de l'auberge, dînèrent dans la salle commune et, sous prétexte de fumer leur cigare, y demeurèrent en observation jusqu'à ce qu'ils eussent vu clore les volets de l'estaminet.

LES CONTRASTES D'UNE DESTINÉE

Le mardi 6, dès l'aube, les deux Américains se proposaient d'aller jusqu'à Bernay, afin de se procurer une voiture ; mais l'hôtelière leur exposa, avec tant d'autorité, que leur malade se trouverait mieux de poursuivre sa route en chemin de fer, qu'ils n'osèrent la contredire, de crainte d'éveiller ses soupçons. Ce n'est pas sans angoisses que s'effectua, par la rue du village, le trajet jusqu'à la station ; l'attente sur le quai, parmi les voyageurs, semblait aussi pleine de périls ; le changement de train, à Serquigny, où ils allaient prendre l'express de Cherbourg, n'était pas non plus sans danger : pourtant, on arriva sans incident à Lisieux.

Il pleuvait : aucun des compagnons de l'Impératrice, pas plus qu'elle-même, n'avait de parapluie. Il fallut bien cependant s'engager dans les rues populeuses et se mettre à la recherche d'un loueur de voitures : Evans et Crane prirent les devants ; l'Impératrice et Mme Lebreton s'abritèrent sous le porche d'une

fabrique de tapis. Un jeune employé sortit d'un bureau et offrit une chaise, qu'elles refusèrent. On l'eût bien étonné en lui apprenant que cette passante attendant là, appuyée contre une balle de laine, que l'eau du ciel cessât de tomber, n'avait, depuis quinze ans, parcouru le monde qu'au bruit des acclamations et des fanfares, que mille arcs de triomphe s'étaient dressés pour elle, que le canon tonnait quand elle paraissait parmi ses escortes de piqueurs et de guides, et que, sous ce porche boueux, elle songeait au palais des rois qu'elle avait quitté l'avant-veille.

Ce fut le dernier incident du voyage : quelques heures plus tard, l'impératrice se reposait dans un confortable appartement de l'hôtel du Casino, à Deauville, qu'habitait, pour l'été, Mme Evans, et, la nuit suivante, elle s'embarquait sur le yacht d'un gentleman anglais, Sir Georges Burgoyne, qu'Evans avait, non sans peine, décidé à offrir son concours à la fugitive. La mer était furieuse et le frêle navire, secoué par les vagues, dut lutter, durant près de vingt-quatre heures, contre la tempête : il mouilla enfin dans la rade de Kyde, le 8 septembre, vers quatre heures du matin. Grâce au dévouement, à l'énergie et à la prudence de sir Thomas Evans, l'Impératrice était sauvée. D'autres épreuves, celles de l'exil, commençaient pour elle.

A ceux qui ont eu l'honneur d'approcher cette souveraine qui porta si noblement tous les deuils de la France, à ceux même qui l'ont vue passer dans ses vêtements noirs, tragique et souriante sous sa couronne de cheveux gris, revient sans cesse en mémoire le mot terrible de Bossuet : [On ne soupçonne pas ce que les yeux des reines contiennent de larmes et quels abîmes de douleurs il y a dans leurs cœurs.](#)

FIN DE L'OUVRAGE